

GUSTAVE THIBON

LE VOILE

ET LE MASQUE



FAYARD

Table des Matières

[Page de Titre](#)

[Table des Matières](#)

[Page de Copyright](#)

[DU MÊME AUTEUR](#)

[Epigraphe](#)

[Dédicace](#)

[Avant-propos](#)

[1. - La foi sans vêtement](#)

[2. - La double illusion](#)

[3. - L'alliage ou l'alliance ?](#)

[4. - L'immobile alternance](#)

[5. - L'homme condamné à Dieu](#)

[6. - Ni fond ni appui](#)

[7. - Du reflux à la haute mer](#)

[8. - Crépuscule du soir](#)

[9. - La naissance et l'adieu](#)

[10. - Le breuvage et l'ivresse](#)

[11. - L'écho et la réponse](#)

[Etre et connaître](#)

Avant-propos

« *A distinguir me paro las voces de les ecos* » (je me recueille afin de distinguer les voix des échos), disait Machado. J'essaye, dans ces pages, d'opérer cette sélection en moi-même et d'imposer silence aux échos pour faire entendre une voix.

La voix d'un témoin. De quoi? La justice fait jurer aux témoins de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité. Mais, dans l'ordre des réalités spirituelles – ou des valeurs, comme on dit aujourd'hui – chacun ne peut témoigner que de lui-même – de ce qu'il a vécu, accueilli ou rejeté, et peut-être de ce dont il meurt. Témoignage borné, mouvant, mêlé d'erreur et de mensonge (*omnis homo mendax*) comme son auteur. Et qui n'a de sens que dans la mesure où le témoin, conscient de l'abîme qui sépare sa vérité de la Vérité, ne s'y enferme pas comme dans une coquille, mais la garde ouverte comme une plaie. La voix d'un témoin qui ressemble au cri d'un blessé...

On reproche souvent aux croyants de s'isoler dans la citadelle des certitudes acquises et, par là, de rester étrangers aux courants, aux orages et aux appels du siècle. Je mériterais plutôt le reproche inverse. Ce siècle, je l'habite, j'en épouse les remous et j'en subis chaque jour des commencements de contagion. Même et surtout quand je m'y oppose : comment, loin du fleuve, pourrait-on ramer à contre-courant ?

Bossuet (je cite de mémoire) dit à propos des incroyants (on disait alors les « libertins ») de son époque : « Croient-ils que ces tentations contre la foi auxquelles ils ont succombé, nous ne les avons pas éprouvées nous-mêmes, alors que, les ayant éprouvées autant qu'eux et plus qu'eux peut-être, nous les avons surmontées? »

Au rebours de toutes les apparences contraires, je crois en Dieu et je crois que Dieu est Amour. Dans l'unique conversation qu'il me fut donné d'avoir avec lui, Jean Rostand me disait que l'agencement du Cosmos l'inclinait à admettre l'existence d'une intelligence ordnatrice, mais que, face à la terrible indifférence de la nature au bien et au mal, il lui était impossible de lier cette intelligence à un amour. Démarche inverse : j'essaye de dire ce Dieu-amour à travers et à cause de tout ce qui, en moi et autour de moi,

contredit l'amour : l'impitoyable déroulement de la nécessité mêlée aux jeux ténébreux du hasard, le mal toujours renaissant sous de nouveaux visages et de nouveaux masques, la mort qui fait de tous nos chemins des impasses.

« Je suis l'Esprit qui dit toujours non », ricane le démon faustien. Au pôle opposé, l'esprit qui extrait un oui de tous les non, le néant et le mal n'étant que l'ombre portée de l'être et du bien.

Tout se résume dans la phrase de Nietzsche citée en exergue : « Quand le scepticisme s'allie au désir, naît le mysticisme. » Le désir du vrai trahi par l'illusion, le désir du bien meurtri par le mal n'ont pas d'autre issue que l'envol vers une transcendance à l'image de leur vœu. C'est dans cette dimension divine qu'a lieu la rencontre nuptiale entre la lucidité qui fait les sceptiques et l'amour qui veut des croyants. Car « la lucidité est le pire des aveuglements si l'on ne voit rien au-delà de ce qu'on voit » : le visible amputé de l'invisible n'est plus que le masque du néant.

Ou, pour reprendre la distinction chère à Jean Guitton, l'homme qui va jusqu'au bout de la lucidité n'a plus le choix qu'entre le choc mortel contre l'absurde et l'éblouissement devant le mystère – intuition obscure par la disproportion entre la puissance de la lumière et l'infirmité de notre regard : on voit le soleil parce qu'on est ébloui et, pour la même raison, on ne le voit pas – qu'entre le désespoir, nu ou fardé de mirages, et l'espérance surnaturelle qui plane au-dessus de l'égarément des contraires parce que sa source n'est pas dans le temps où tout se sépare, mais dans l'éternel où tout s'unit.

Un poème trop peu connu de notre grand Mistral traduit parfaitement ma pensée. Une légende provençale attribue à l'insecte nommé prégo-Dieu (la mante religieuse) un pouvoir divinatoire parce qu'il imite, en pliant ses pattes, l'attitude de la prière. Le poète, égaré dans les contradictions de la vie, vient vers l'animal pour lui demander le vrai chemin :

« Dans les plaisirs et dans les peines de ce monde – je vois que je m'égare – car, en croissant, l'homme se sent impie – Dans le froment et dans l'ivraie – et dans les espérances vertes – je vois aussi ma perte – L'amour est Dieu, l'amour est péché – La chair est belle et elle pourrit – Le mal est laid et il m'attire – L'onde est amère et je veux boire – O mante, fais luire à mes yeux une espérance un peu vraie – de quelque chose, enseigne-moi le chemin. »

Pas de réponse, un simple geste :

« Et tout à coup je vis – que de la mante vers le ciel le maigre bras se déplaçait – mystérieuse, muette, grave, elle priait. »

Ma seule ambition est de joindre ma voix à ce geste muet qui montre le ciel. Dans ce clair-obscur du pèlerinage terrestre où l'homme masque son néant et où Dieu voile son Etre, pas d'autre voie de salut que la prière, en attendant l'heure de vérité où, pour citer une fois encore l'interminable Hugo, « le masque tombera du visage de l'homme et le voile du visage de Dieu ».

1.

La foi sans vêtement

Au Christ. Si tu es ce qu'on m'a dit de toi : la Toute-puissance et le Tout amour, comment, en allant à toi, ne tremblerais-je pas d'adorer ta puissance plus que ton amour? Mes doutes, mes reculs, mes refus trahissent ce tremblement. J'aurais trop honte de venir à toi par lâcheté devant le Juge, par besoin de consolation devant le Sauveur. Je ne veux pas ressembler à l'Enfant prodigue, je m'interdis tout pressentiment d'un veau gras à l'horizon de mon repentir. Je rêve plutôt d'un Enfant prodigue qui reviendrait au logis paternel en apprenant que la maison est en ruine, les champs en friches, les étables désertes et le Père agonisant...

Dernier acte de foi. Pour l'honneur de l'Être inconnu dont l'appel obscur et irrécusable me traverse, je veux mourir dans la foi au Christ. Pourquoi le Christ ? A cause de la Croix. Je crois au Christ en croix – au Christ dépouillé de ses vêtements (dans tous les sens du mot, depuis la dénudation du corps jusqu'à l'arrachement de tous les masques psychologiques et sociaux), au Christ doutant de son Père et remettant son âme entre les mains d'un Dieu qui l'abandonne, au Christ défigurés après l'éclair de la transfiguration. Contraste scandaleux où la gloire tourne à la dérision. C'est par ce contraste (encore que la tradition chrétienne ait fait de la croix, marque d'infamie pour les anciens, un signe d'honneur et de triomphe) que je peux rester fidèle à ces deux vœux opposés qui déchirent mon esprit : la fidélité à la religion de mes pères, avec ses alliages impurs de pesanteur humaine et historique, et l'adoration d'un Dieu vierge de ces alliages – je veux dire d'un Dieu que je puisse prier sans complicité avec les parties basses et aveugles de moi-même. La croix est le seul trait d'union entre l'homme et Dieu d'où l'illusion soit absente...

Déroutier Dieu : c'est la tâche de la théologie négative et de l'ascèse intérieure. Mais où est la rouille, et où le métal? Pas de religion sans alliage d'impuretés, et j'entends par ce mot tout ce mélange de temporel et d'éternel qui se dissoudra dans la mort. Les simples, les « pauvres d'esprit » ne voient pas l'alliage ; ils croient tout en bloc. Les « intelligents » qui veulent à tout prix garder la foi découpent le métal jusqu'à l'apparence du néant, jusqu'à ce Dieu qui, *propter excellentiam suam non immerito nihil vocatur* (Scot Erigène). Tâche héroïque, réservée au très petit nombre. – Mieux vaut ne pas penser, dira-t-on, et continuer à brouter avec le troupeau le pré où la frêle semence divine se mêle aux herbes terrestres. Mais si la brebis du troupeau s'avise de réfléchir (sur le mal en particulier et sur l'apparente impuissance de Dieu), sa foi faite d'un seul bloc tombe également d'un seul bloc – et c'est *l'athéisme du charbonnier*, revers inévitable de sa foi sans discernement. Dieu, en se voilant ainsi sous l'impitoyable mécanique des causes secondes, n'est-il pas le premier auteur de ce « scandale des petits », condamné comme le péché suprême dans l'Évangile? D'où cette question que seuls les intelligents peuvent poser et persévérer dans la foi *sans la résoudre* : Dieu, toi qui, selon tes propres paroles, te révéles aux petits et te caches aux intelligents, pourquoi condamnes-tu ta créature, soit à croire en toi sans penser (c'est-à-dire sans voir l'absurdité et le mal), soit perdre la foi en pensant, soit enfin – et seulement pour quelques rares élus – à te chercher, par-delà l'absurde et le mal, reconnus et vécus jusqu'à l'agonie, dans la crucifixion réciproque de la foi et de la pensée ?

Discussion avec X. sur les charismatiques. Toujours ce besoin de révélations, de miracles, de preuves vécues et presque palpables de la foi. – Je ne juge pas, je me détourne d'instinct. Je ne peux plus adorer que la face nocturne et muette de Dieu. Une essence sans impact sur l'existence – sauf peut-être celui de la nuit totale sur le clair-obscur de la Caverne. *Deo ignoto* – cette inscription lue par saint Paul sur un autel d'Athènes résume ma foi. Et l'affirmation brutale de Paul : « Celui que vous adorez sans le connaître,

moi je vous l'annonce », me serait intolérable si le même Paul ne parlait pas ailleurs de l'impénétrabilité de Dieu et de ses voies. Ma prière n'est pas appel à la lumière, mais consentement à la nuit : je ne peux plus, je ne veux plus y mêler mon lâche, mon impur besoin d'assurance et de consolation. Plutôt me noyer dans un océan sans phare et sans port que de jeter l'ancre sur un Dieu qui me ressemblerait trop...

... Et les contradictions, les obscurités de l'Évangile – je songe à l'apologue du Grand Inquisiteur de Dostoïewski – nourrissent ma foi – Nuit du Jardin des Oliviers : si j'étais religieux, je choisirais le nom de frère X. de Gethsémani. Car, mourir à soi-même, n'est-ce pas aussi assister *sans reniement* à la mort de Dieu en soi-même ? Et le rien peut-il rejoindre le Tout sans passer par cette mort?

Promenade sur la route de CI. – L'évidence de la non-immortalité de l'âme m'est apparue dans un éclair glacial. Mon vieil argument contre le matérialisme, fondé sur la présence en nous d'une réalité invisible et scientifiquement invérifiable – la pensée, l'amour, l'intuition de la beauté, etc. – s'écroule devant le fait que cet invisible, cet invérifiable sont toujours liés au visible, au vérifiable. Je ne vois ni ta pensée, ni ton amour, ni ta beauté ; mais je vois cette tête qui pense, ces yeux où palpite ton amour, ton corps d'où rayonne la beauté. Que restera-t-il de tout cela dans ton crâne vide, tes yeux éteints, ton corps dissous dans la tombe ? – La caution d'un Dieu ? Mais l'idée, le sentiment du divin sont aussi liés à ce corps que je vois et que je touche. Inadéquation de la métaphore qui assimile la mort à une seconde naissance et les affres de l'agonie à celles de l'enfant qui passe de l'ombre du sein maternel à la lumière du jour. Car il y a une continuité vérifiable entre l'état du fœtus et celui du nouveau-né, mais non entre l'état de l'agonisant et celui de l'âme séparée du corps : la seule chose qui saute aux yeux, c'est la mutation du vivant en cadavre !

D'où le suprême problème. Existe-t-il un monde invisible, non seulement distinct, mais indépendant du monde sensible, et dont un Dieu est le centre ? Une vie des morts qui soit autre chose que le rêve des vivants ? – Il faut avoir vécu cette mort anticipée pour ne pas parler à la légère du

caractère *surnaturel* de la foi. Et pas *au-dessus* de la nature, mais *contre* tout ce que nous savons de la nature. Saut dans l'inconnu absolu – « rupture de transcendance » (Daniélou) – tentation étouffante du néant de Thérèse de Lisieux – Non plus la foi qui tranche un doute, mais qui défie une évidence.

On me pose brutalement cette question : qu'est-ce qui vous fait croire en Dieu? – Je réponds : les raisons mêmes invoquées par les incroyants, à savoir l'excès d'évidence de son absence, l'intolérable contraste entre son appel en *moi* et son silence *autour de moi*. Je suis croyant de tout mon athéisme...

Dieu d'amour ou Dieu de vérité? Tout ce que j'entrevois de l'amour se révèle illusoire au regard de la vérité ; tout ce que j'entrevois de la vérité m'apparaît désespérant au regard de l'amour. L'œuvre des religions est de jeter des ponts entre ces deux abîmes. – Choisir le Dieu d'amour sans se voiler l'horreur, dans l'optique humaine, de l'œuvre du Dieu de vérité : aller lucidement jusqu'au bout de la folie d'aimer...

Toujours les conditions et la cause, le nécessaire et le Bien. La mort, déconditionnement absolu. Eblouissement de découvrir que ces grands éclairs de l'âme et de l'esprit, qui dépendaient tellement du corps que nous succombions parfois à la tentation de les attribuer aux seuls mouvements de la chair, avaient leur source dans l'éternité. Dans un soleil qui ne connaît ni le voile des nuées ni l'alternance des jours et des nuits...

Conséquence morale : croire jusqu'à la mort et malgré toutes les morts que nous inflige le déroulement des apparences à la réalité première de l'éternel, cloué et déchiré ici-bas sur l'éphémère. Attendre l'heure où la

vérité n'aura plus besoin, pour apparaître, des complicités de l'illusion et du mensonge.

Dieu, certitude et mystère. Contraste, quand on songe à Lui, entre la certitude qu'Il est et l'ignorance de ce qui Il est. On ne peut ni douter (le doute porte sur des dieux fabriqués par l'homme), ni savoir. Le mystère, antidote contre le soupçon...

Par l'héritage des générations précédentes (*quasi cursores...*) nous contemplons le monde avec nos yeux enrichis du regard des morts. Mais l'espèce humaine n'est pas éternelle et l'univers un jour n'aura plus de témoins. – Alors, surgit la suprême, l'unique question : au-delà de cette poussière de vies et de consciences, est-il un foyer de vie et de pensée qui relie, qui récapitule et qui sauve toutes ces étincelles éparses ? Un Dieu qui, au-delà de l'espace et du temps et les englobant l'un et l'autre, rassemble dans son unité cette multitude fuyante que l'espace sépare et que le temps dissipe ?

Nous vivons, nous pensons par les morts plus que par les vivants. Ce qui nous familiarise avec la mort et semble nous donner des lumières sur l'au-delà. Comme si ces lumières nous venaient des morts *en tant que morts!* Alors qu'elles émanent d'êtres qui furent vivants, qui ont parlé de la mort en vivants, et qui par conséquent n'en savaient rien de plus que nous puisqu'ils cheminaient sous le même côté du même voile et qu'ils se sont tus pour jamais quand le voile s'est déchiré. Que valent les « révélations » de ces voyageurs sur le terme d'un voyage dont personne n'est revenu? Nous ne vivons pas parmi les morts, mais parmi les reliques des vivants – dans le sillage qu'ils ont laissé dans le temps, et non dans l'éternité où ils se sont

engloutis. Une seule exception : le Christ, « premier-né d'entre les morts ». Mais il faut y croire – et d'une foi plus nue et plus tremblante que le doute.

Mot d'une inconnue : « Consentir à la souffrance d'un innocent, c'est pardonner à Dieu. »

Conflit intérieur entre la foi de mes pères (le *man* de Heidegger ?) et le besoin de vérité qui brûle ma pensée. Où trouver une paix de l'âme qui ne soit pas une capitulation de l'esprit ?

Ce que je savais déjà, je ne cesse pas de le réapprendre : à savoir que la réalité est toujours *plus forte* que le rêve et que le rêve est toujours *plus vrai* que la réalité. En d'autres termes, que l'amour est toujours vaincu par le temps, et le temps, dans une autre dimension, toujours vaincu par l'amour. « Je suis la vérité », dit le Christ. Mais il dit aussi : « Mon royaume n'est pas de ce monde... »

Je ne veux ni de la résurrection ni de l'éternité s'il faut les payer par l'oubli. Je refuse une béatitude qui me ravirait la mémoire. Les instants éternels vécus ici-bas doivent, par définition, surnager à toutes les mutations, fussent-elles transfigurations. Une éternité sans passé serait comme amputée d'elle-même.

... Ce Dieu que j'appelle, non pas comme le roi d'un ciel que je sais vide, mais comme la source de cette pureté, de cette compassion qui sont en moi et qui ne sont pas moi – et qui me font mal à cause de la disproportion infinie entre ce qui m'habite et ce que je suis. L'image du ver rongeur dans le fruit traduit bien cela, avec cette différence que la pureté est dans le ver et l'impureté dans le fruit...

«*Domine, adjuva incredulitatem meam.* » – Je traduis : viens en aide à mon incrédulité, non pour m'en délivrer avant terme au niveau du temps et des apparences, mais pour la pousser par ton silence jusqu'au point où, ayant tout dévoré en moi jusqu'à l'âme et sauf l'âme, mon désespoir enfantera la vraie foi – celle que n'amoindrit ni ne souille aucune espérance terrestre...

Révélation de l'Être par le néant. On n'est digne de recevoir la vérité d'en haut que dans la mesure où l'on est capable de voir et d'assumer toutes les vérités d'en bas.

Récapitulation de ma vie et de mon expérience : Dieu seul m'importe, même s'il n'existe pas. Je ne sais pas si j'existe par lui, mais je sais de toute mon âme que je n'existe que pour lui. Nuit sur mes origines, mais lumière aveuglante sur *la fin qu'appelle ma faim...*

L'amour avorte tant qu'on ignore qu'il faut passer par l'*irréparable* pour accéder à l'inaltérable. Tout se reconstruit en haut quand tout s'écroule en

bas.

Paradoxe de la foi, expérience suprême et négation de l'empirisme terrestre. Quoi de plus empirique que de constater que Dieu se manifeste par son absence, que les morts ne reviennent pas ou que l'amour s'use avec le temps?

Aimer en Dieu? Je n'ai jamais bien saisi ce que cela voulait dire. Mais il est des heures où je sens que Dieu aime en moi. Un Dieu qui meurt de pitié pour les créatures qu'il livre au mal et à la mort. Savoir du fond de l'âme que Dieu, premier auteur du mal, en est aussi la suprême victime.

Vision intolérable ce matin : un porc que des inconnus vont saigner et dont les yeux terrifiés se tournent, mendiant du secours, vers la personne qui l'a élevé : « Sauve-moi, toi qui me connais, toi qui m'a soigné. » Sentait-il, dans son âme obscure, que son maître ne l'avait nourri que pour l'abattre et pour le manger? J'ai pensé au Christ agonisant, implorant en vain son Père impassible. L'intolérable, porte de l'invisible ?

Prière dominicale. – « Que ton règne arrive... que ta volonté soit faite, etc. – Un Dieu si pudique, si voilé qu'il faut le supplier de se souvenir qu'il est tout-puissant. Alors qu'ici-bas, tout être, suivant le mot cher à Simone Weil, « exerce toute la puissance dont il est capable ».

Les « lumières » de la foi... Pour moi, c'est un cri de confiance *en* la nuit, *dans* la nuit...

« Il faut être pauvre, il faut être trouvé pauvre. » (Mère Marie-Thérèse en mourant.) Pauvre avant tout de toutes les lumières qu'on croyait avoir sur Dieu. – « Toutes les étoiles tomberont du ciel » dit l'Évangile. Le consentement à la nuit n'est pas absolu tant qu'on y voit scintiller un astre...

C., à propos de l'espérance religieuse face à la mort . « La fascination du néant corrigée par l'abandon du mystère ».

La foi-refuge, la foi-bercail. Je m'en suis évadé pour entrer dans la peau et dans l'âme de la brebis égarée dont le seul lien avec le troupeau n'est plus que l'appel désespéré vers le Pasteur absent.

Horreur de la création : vie et mort entremêlées, vie qui se nourrit de mort et de meurtres. On me dit : tout cela se résorbe dans l'harmonie universelle et tout est parfait, vu du foyer de la création. J'en conviens : nous n'avons qu'une vision *mutilée* de la création, et cette vision est fatalement *mutilante*. Mais est-ce de ma faute si la détresse issue de cette blessure crie plus fort en moi que l'harmonie inaudible des sphères ?

Révolte. – Je crois ignorer ce sentiment, devant l'injustice qu'exercent les forts sur les faibles. Je ne l'ai jamais éprouvé en ce qui concerne mes propres épreuves, ni contre les hommes ni contre Dieu. Il traduit pour moi l'essence de la vulgarité et de l'infantilisme : c'est le revers de la forme la plus vile, la plus égoïste de l'espérance. Ecrasé, asphyxié, jamais révolté. « Dieu veut voir jusqu'où je pousserai l'espérance », disait sainte Thérèse. Crédit que fait la victime à Dieu qui se déguise en bourreau...

Dieu de mon enfance. Nostalgie sans fond et refus de céder au réflexe du troupeau. Besoin d'un refuge et soif de vérité qui luttent en moi. Dois-je croire au Christ au risque de trahir le Dieu inconnu ou dois-je m'abandonner aveuglément au Dieu inconnu au risque de trahir le Christ dont la tradition qui m'imprègne jusqu'aux moelles me dit qu'il est l'Inconnu révélé? Ebauche tremblante de solution : franchir par la pensée et par l'âme vingt siècles de conditionnement psychologique et adorer tout l'inconnu de Dieu dans le Christ en croix, le Christ *nu* sur la croix.

Mais la blessure reste ouverte : que ne donnerais-je pas pour être sûr que le Dieu de mon enfance est *aussi* le Dieu d'avant ma naissance et d'après ma mort !

Jeanne d'Arc après son reniement, criant une dernière fois devant le bûcher : « Mes voix étaient de Dieu, mes voix ne m'ont pas trompée. » – Pauvre petite fille, ivre de son Dieu, de sa mission et de sa gloire, puis brisée, abandonnée comme Jésus à Gethsémani dans un désert sans mirages et clamant encore sa foi désespérée en un ciel sans promesses. C'est à l'heure de la fidélité dernière, à l'heure où les battements de notre cœur et les fumées de notre imagination ne se mêlent plus à l'appel divin que nos

voix ne nous trompent plus. La vérité est au terme, non au principe de la vocation...

Je ne refuse pas le bonheur. Je refuse ce simulacre de bonheur qui repose sur le mensonge à l'autre et à soi-même. Les illusions de l'amour humain – ou divin, – par exemple. L'honneur interdit toutes les apparences impures du bonheur.

Lettre de Y. : « Quand le temps où toutes les conditions du bonheur sont rassemblées est passé. » – Et si la suprême condition de l'amour était de survivre à l'extinction de toutes les conditions du bonheur ?

Dieu. Ne pas se *plier* devant sa puissance, se *briser* devant son innocence. Pour l'honneur de l'âme et non par orgueil du moi...

Visite de trois jeunes gens. C'est l'âge où l'on demande des « principes » aux aînés. Je leur dis : « Gardez intact un double regard : l'un ébloui devant l'éternel, l'autre clairvoyant devant ce qui passe. Et que l'un ne déteigne pas sur l'autre. Ne pas nourrir l'espérance d'illusions et ne pas pousser la lucidité jusqu'au désespoir. Croire encore au *Tout* quand on ne croit plus en rien.

Pâques. – Silence de Dieu – Silence surtout de *moi à Dieu*. Plutôt ne pas lui parler que de confondre sa réponse avec l'écho de ma propre voix. Mais je crois encore ; je crois contre toutes les raisons de douter et *contre toutes les raisons de croire*. Je crois de toute mon incrédulité.

« La foi sauve, donc elle ment » (Nietzsche). Ce qui veut dire : la vérité tue. Pas si loin du « si le grain ne meurt » de l'Évangile. Mourir pour la foi en la vérité inconnue *en tant qu'inconnue*. Lui donner nom et forme, c'est déjà la trahir pour en faire un misérable instrument de salut. – Mais le Christ ? Oui, à Gethsémani et sur la croix, à l'heure où pesait sur lui toute la *puissance des ténèbres*, Dieu méconnaissable, la plus pure image du Dieu inconnu...

Je crois en l'immortalité de l'âme en me défendant, comme d'une indécatesse, de l'espérer. Car il y a un péché d'espérance comme il y a un péché de désespoir. Il faut savoir mourir inconditionnellement...

La confirmation des choses suprêmes est dans leur négation au niveau des apparences. Ainsi de l'amour, de l'immortalité de l'âme, de Dieu lui-même. Relu les vers de Lucrèce sur la dissolution de l'âme après la mort. Suspecter l'évidence la plus éclatante : c'est trop évident pour être vrai.

Je n'ai rien à partager que ma nuit – terreur sans fond et espérance sans forme – refusant de savoir si elle est grosse ou non d'une aurore. Je suis un aveugle qui fait crédit aux ténèbres...

Trois hypothèses. Ou Dieu n'est pas, ou il est indifférent à la création, ou il est amour. J'opte désespérément pour la dernière : il est amour, mais amour caché, inopérant et voilé en ce monde par toutes les apparences du non-amour. Ce qui exige, pour persévérer dans la foi, un usage aigu de la réflexion seconde. Qui en est capable ? Je songe au pauvre diable, au « primaire » confiant qui prend au mot la promesse de l'Évangile et qui, lorsque Dieu lui donne des pierres au lieu du pain demandé, ne s'élève pas jusqu'à découvrir le pain mystérieux qui se cache sous l'apparence de la pierre. Épreuve de la foi, je le sais. Mais ceux dont l'épreuve brise la foi, ces innombrables brebis tondues à qui Dieu, pasteur des âmes et impitoyable pour nos cœurs de chair, ne mesure pas le vent ?

Devise d'une ancienne famille : *nec spe nec metu*. – Pour craindre, en effet, il faut espérer. Et l'héroïsme – celui de l'honneur – est d'agir sans rien espérer. Perfection de l'amour : persévérer dans la folie jusqu'à l'heure au-delà de toutes les heures où la fidélité à l'honneur se sépare de l'appétit du bonheur.

« Si le Christ n'est pas ressuscité, notre foi est vaine. » – Non – si le dernier mot est à la mort, que l'avant-dernier soit à l'amour !

... Ce Dieu que je retrouve sans fin dans l'amertume sans fond de l'avoir perdu...

Conversation sur le malheur avec une personne pieuse et ruisselante de « bons sentiments ». Fadeur irritante de ses propos sur la liberté, le péché, la Providence, etc. – voile sans déchirure jeté sur l'horreur de l'existence. Elle n'a pas souffert au-delà de ses forces. Ici – contrairement à ce qui se passait chez les accusés soumis à la question – je ne crois qu'aux aveux arrachés par la torture...

Foi de mes jeunes ans. Je croyais à la vérité (j'entends à la vérité *historiquement constatée*) de la Révélation chrétienne. Exemple : ayant mal lu les Evangiles, je croyais que la résurrection du Christ s'était manifestée, non par quelques applications à quelques élus, mais par une présence physique continue, pareille à celle de Lazare évadé du tombeau, et qui avait duré quarante jours. J'étais persuadé que le doute ou l'indifférence à l'égard de la révélation divine relevait uniquement de l'aveuglement dû au péché et qu'il suffisait de purifier mon âme pour échapper à toute mise en question de ma foi. Bref, je ne me sentais séparé de Dieu que par mon mensonge. Aujourd'hui, c'est aussi mon besoin de vérité qui m'éloigne de la foi. Et qui m'y ramène par le détour de l'absurde, clef de mystère...

Ma seule vérité : cet appel vers un mystère, une pureté, un « Ailleurs » plus lointain que les étoiles et ma plus secrète patrie. Et si ce n'était que l'écho renvoyé à la vie par le mur de la mort ?

Dieu – ce nom prostitué jusqu'à ne plus rien signifier – fausse clef à force d'être devenu passe-partout. Mais vrai passe-partout aussi dans ce sens qu'il permet non d'ouvrir, mais de traverser toutes les portes, qu'il les rend transparentes en les laissant fermées. Ainsi du mal, du malheur, de la mort.

Le catholicisme. Ce fut pour moi une bouée de sauvetage sur l'océan de la vie terrestre, et que j'ai prise pour le port suprême. Où s'arrête mon devoir de fidélité? pas d'autre solution que de nager seul vers le port en traînant après soi la bouée devenue inutile – et consacrée par son inutilité même. Devoir de sauver à la lumière de l'éternité ce qui ne fut qu'un instrument de sauvetage dans le temps...

Dieu? Au-delà des limites et des contradictions de l'existence, ce point ténébreux par où tout s'éclaire, mais d'une lumière irrévélable...

Cioran : « Se déshonore quiconque meurt escorté des espoirs qui l'ont fait vivre. » Assez près du *contra spem in spe* de l'Apôtre. Et de Bossuet parlant du mourant « qui fait des actes de détachement que son attache lui dicte ». L'espérance surnaturelle ne se puise pas dans une *escorte*, mais dans l'abandon aveugle à un *éclaireur* invisible.

Cioran (à propos de la victoire du christianisme sur le stoïcisme) : les hommes, dit-il en substance, étaient près de se hisser jusqu'à l'*inconsolation finale*. – Comment distinguer cette attitude de ce que les chrétiens appellent précisément l'*impénitence finale* ? Comment faire le départ entre la passion du vrai qui refuse un mirage consolant et l'orgueil qui repousse un Dieu d'amour? Et, si l'on veut rester chrétien à tout prix, à quelle profondeur intérieure se rejoignent l'amour de la vérité et la vérité de l'amour ? Réponse : au Jardin des Oliviers et sur la Croix – dans l'agonie, ce combat entre la vie et la mort où, dans l'ordre écrasant des apparences, la mort a toujours le dernier mot.

*... « Pour se transfigurer
Et pour se racheter, l'homme doit ignorer,
Il doit être aveuglé par toutes les poussières...
... Où serait le mérite à retrouver sa route,
Si l'homme, voyant clair, roi de sa volonté,
Avait la certitude, ayant la liberté ?
Non. Il faut qu'il hésite en la vaste nature,
Qu'il traverse du choix l'effrayante aventure »*

(Hugo).

Dieu caché pour être reconnu – et choisi – à travers le voile aveugle et aveuglant de la Création...

L'intolérable, signe suprême de l'irrécusable...

Catholicisme. Edifice prodigieux (ou dérisoire ?) d'affirmations sans preuves, réponse gratuite à toutes les questions essentielles. Gratuite, dans quel sens? De non étayé par des preuves ou de non proportionné, par excès de vérité, à notre misérable entendement?

X. : « Croire, c'est refuser de s'abandonner au désespoir de n'être pas Dieu. »

Vocation de Nietzsche : laver l'homme de Dieu. La mienne (si j'en avais le génie) : laver Dieu de l'homme. Sauver Dieu de la contagion de l'homme pour exposer l'homme, dût-il en mourir, à la contagion de Dieu...

Fidélité à l'éternel. A travers les hivers et les sécheresses, en garder la semence immobile et en apparence morte qui porte en elle, avec la mémoire des étés enfuis, la promesse des printemps futurs...

Cette houle intérieure qui nous jette par instants dans cette zone de l'être où tout est transparence, dénouement, absolution. Je répète : *absolution*. Et j'ai mal de ce pardon plus que de n'importe quel châtement. Purgatoire : blessure à vif infligée par la vision de l'innocence qui pardonne...

2.

La double illusion

Désabusé : synonyme de malheureux, désespéré, etc. – Ce qui laisse entendre que le bonheur ne réside que dans l'illusion - qu'il faut être dupe pour être heureux.

Atroce pessimisme du langage courant. Quand on dit à quelqu'un : vous vous faites des illusions, c'est toujours à propos d'un bien faussement espéré et jamais d'un mal indûment constaté. Comme si la méfiance et le désespoir ne pouvaient pas *aussi* être des illusions ! Ne pas oublier qu'il y a des illusions négatives (celles des malades ou des vieillards, calomnieurs de la vie) qui font pendant aux illusions positives des bien-portants, des jeunes gens, des amoureux. La revanche du déshérité est de se croire plus près de la vérité à mesure qu'il s'éloigne du bonheur.

Les « maîtres du soupçon » et leurs épigones : dupes du souci de ne pas être dupes...

« L'hypocrisie est une nécessité dans les époques où la complexité humaine n'est pas admise... où la stupidité de l'opinion impose un modèle aux personnes. Le modèle est promptement pris pour masque » (Valéry). – Mais personne ne pouvant s'abandonner totalement à l'anarchie des pulsions et des passions, tout le monde a besoin de modèles. Tout dépend du niveau

de l'imitation, et tous les degrés existent, depuis celui de l'hypocrisie grossière jusqu'à celui de la transformation intérieure. Et quant au refus de tout modèle, il devient modèle à son tour – d'où l'hypocrisie actuelle de la sincérité, selon le mot extraordinaire de Louis Veillot sur ces êtres dont « la seule vertu se réduit à faire semblant de n'être pas hypocrite ».

Retombées des passions. – La passion : maladie aiguë qu'on croit incurable et dont on essaie de justifier l'accablante fatalité en idéalisant démesurément son virus. C'est la coutume des amants d'attribuer aux étoiles et aux dieux l'origine d'une fièvre contractée dans les marécages. Jusqu'au jour où, la fièvre étant tombée d'elle-même, les astres et les dieux – faux témoins à décharge dans le procès que la conscience intente à l'amour – s'effacent également, faute d'emploi. Le procès perdu, l'homme nie l'idéal dans la mesure où il l'a prostitué...

Du mensonge chez les êtres primitifs qu'on dit rusés. Il donne d'autant plus l'apparence de la vérité que le menteur ignore davantage les frontières entre le vrai et le faux, que le mensonge est pour lui fonction vitale (profondeur du terme : « il ment comme il respire »), qu'il se sert des mots comme d'un instrument, au gré de ses intérêts et de ses passions, et sans la moindre trace de préméditation, un peu comme on use alternativement de la lame et de la pointe d'un couteau. On ment de plus en plus mal dans la mesure où l'on sait distinguer la vérité du mensonge.

Dialectique horizontale de la passion. – « Cette femme, me confie X., qui m'a quitté il y a vingt ans et dont le départ m'arrachait l'âme et en faisait remonter toutes les lies, quand je la regarde aujourd'hui, défraîchie au-dehors et amortie au-dedans, je rends grâce au ciel de cette rupture. » Je

pense aussitôt sans oser le dire : mais en vertu des mêmes mobiles, avec la même bassesse de sentiments. Vous gémissiez sur ce qui vous était enlevé, vous vous réjouissez aujourd'hui de ce qui vous a été épargné. Et votre soulagement n'est pas de meilleur aloi que votre tourment...

On peut en déduire cette loi générale que la bassesse d'un sentiment se mesure à sa faculté de se muer en son contraire – ce qui rend suspecte la plupart des « conversions » où le changement d'orientation ne s'accompagne d'aucun changement d'altitude. L'envers et l'endroit d'une passion : deux masques différents sur le même visage...

Liquidation de l'adolescence et ses dangers d'injustice à l'égard de tout ce qu'on a aimé dans cet âge trouble. Le trouble passé, on considère comme trouble en soi tout ce qui s'est reflété dans un miroir trouble. La liquidation concerne non seulement les états d'âme, mais les jugements qu'on porte sur les êtres et les choses qui ont provoqué ces états d'âme. C'est l'âge *ingrat* qui ne se borne pas à ne pas rendre, mais qui déprécie ce qu'il a reçu. Exemple typique : on projette sur ceux qui les ont inspirés l'impureté des émotions ressenties. L'été, dans son accomplissement radieux, renie sans pitié les soleils indécis du printemps...

Idéalisme des mal-venus : on cherche en haut des prétextes pour camoufler des mobiles issus d'en bas : *malfaçon voilée par une contrefaçon...*

Montherlant parlant de lui-même : « Tout cela ne mérite qu'un coup de pied au cul. » – Mais les coups de pied au cul qu'on se donne à soi-même sont encore des coups d'encensoir...

« Je suis une malade qui cache son mal par la crainte des remèdes »
(Mme de Maintenon). On préfère un mal indolore à des remèdes amers...

A propos des fanatiques. Ils compensent leur instabilité intérieure par la raideur des convictions affichées : l'absence totale de souplesse leur tient lieu de consistance.

Autre mot de Mme de Maintenon : « Le roi croit se laver de ses fautes lorsqu'il est implacable pour celles des autres. » Le type même de la mauvaise conversion. La vraie, disait Hugo, « rend indulgent pour les fautes qu'on est incapable de commettre ».

Grandeurs d'apparence : pouvoir, gloire, honneurs, etc. – Mirage au-dehors, désert au-dedans. Et plus grandit le mirage aux yeux du prochain, plus s'élargit le désert intérieur. De sorte que, pour ne pas succomber à l'isolement, le grand personnage n'a plus d'autre image de lui-même que celle que lui renvoie le miroir grossissant des regards étrangers. Il « fait de l'effet » – et cet effet lui voile le néant de la cause...

Différence entre *être efficace* et *faire de l'effet*. Là, il s'agit d'un effet proportionné à la cause; ici d'une impression produite sur les sens ou l'imagination, et sans proportion directe avec la cause. Exemple : tel homme inefficace (dans le sens d'incapable d'accomplir ce qu'il promet, ce qui est le

cas de presque tous les ténors de la politique) peut produire un énorme effet sur les foules, la vraie cause étant ici, non dans le pouvoir réel du tribun, mais dans la capacité d'illusion de ses victimes...

Basses polémiques de presse à propos des récents scandales financiers concernant tel ou tel homme politique. J'avoue que cette exploitation du scandale me répugne autant que le scandale lui-même. On y sent frémir la rancune du laideron vertueux – *casta quam nemo rogavit*, disait Juvénat – contre la jolie femme aux mœurs faciles. Et toute cette envie grossièrement fardée de sainte indignation, cette volupté de détruire sous le masque de la vérité et de la justice. Erostrate déguisé en Don Quichotte...

Simone de Beauvoir : « Presque toutes les œuvres belles ont été créées *pour* des privilégiés *par* des privilégiés qui, même s'ils ont souffert, ont eu la possibilité de s'expliquer avec leur souffrance : elles déguisent le malheur nu. » Mais l'Ecclésiaste : « Qui multiplie la connaissance multiplie la douleur. » Les vêtements de la souffrance – prise de conscience, imagination, réflexion, anticipation sur l'avenir, comparaison avec autrui, etc. – aiguissent celle-ci plus qu'ils ne l'émeussent. Le cancéreux qui connaît son mal, l'amoureux informé de la trahison de l'aimée, le miséreux assez évolué pour sentir l'injustice de sa destinée, souffrent plus de l'idée qu'ils se font de leur mal que de ce mal lui-même. Le malheur nu se limite à l'instant présent, le malheur habillé déteint sur l'avenir.

Mais, comme tout est vrai en psychologie, il arrive aussi que les vêtements du malheur – lucidité qui relativise la souffrance, libération par l'expression, espoirs déçus reportés sur l'avenir, etc. – atténuent le choc brutal du destin.

Et puis, même chez les êtres les plus frustes, les plus désarmés devant le destin, le malheur absolument nu n'existe pas. C'est le privilège des bêtes

qui vivent comme hors du temps à force d'être immergées dans la fuite du temps.

Nietzsche : « Toute vérité non exprimée devient vénéneuse. » C'est vrai en un sens, mais la proposition contraire peut aussi se soutenir. L'expression de certains sentiments condense et fixe un venin qui reste à l'état diffus tant qu'il n'est pas extériorisé. Je méprise ou je hais telle personne : si je traduis cet état d'âme en paroles, soit par l'insulte directe soit par la médisance, je me désintoxique moi-même comme on crache ou comme on vomit (et c'est le sens du mot de Nietzsche), mais j'injecte mon poison dans l'âme de l'autre. « Les mots n'arrivent jamais à exprimer ce qui est, mais ils suffisent à créer ce qui n'est pas. » Ou du moins à donner des contours précis et permanents à des phantasmes intérieurs sans consistance et sans durée...

L'homme, animal de luxe, martyr du superflu. Même ceux qui manquent du nécessaire s'offrent le luxe inutile et ruineux de l'envie et de la haine.

Mais l'envie distrait de la misère. L'être bas qu'est l'envieux réagit à l'altitude par un surcroît d'abaissement. C'est sa façon d'y participer.

Passions : « L'une emportant son masque et l'autre son couteau » (Hugo).
– Parenté entre ces deux attributs de « l'amour ». Tous les conflits sont des batailles de masques : on ne prend le couteau que pour défendre ou pour imposer une imposture; la violence vient toujours au secours du mensonge. Nues, les âmes se reconnaîtraient et s'aimeraient. Le masque arraché du visage, le couteau tomberait des mains...

Autre contradiction de notre temps. D'un côté, le soupçon, la démythification à l'égard des valeurs éternelles (Dieu, l'amour, la liberté...) ; de l'autre, la crédulité et la surenchère à propos de n'importe quelle nouveauté : « le livre du siècle », un « tournant de l'histoire », etc. Toujours l'animal adorateur de Baudelaire, mais qui passe du mythe statue au mythe baudruche et du croyant au gobeur...

Locutions courantes : tirer à blanc, faire chou blanc, mariage blanc, oie blanche, etc. – Le mot blanc servant à désigner l'inefficacité, l'insignifiance, la fadeur, etc. – Par contre, coloré, haut en couleur, synonymes de saveur ou de puissance. Et pourtant, la lumière blanche? Marc-Aurèle : « Il est du destin des êtres très purs de passer inaperçus. » Toujours, en ce monde, l'indifférence à la lumière au profit de la couleur...

Les choix profonds et définitifs ne sont jamais des choix lucides. La lucidité est une vertu de niveau moyen. En bas, l'impulsion *aveugle* des appétits et des passions ; en haut, l'appel *aveuglant* des dieux. Cécité ou éblouissement : on ne voit clair qu'à mi-côte...

Prière. Puis-je demander autre chose que de l'impur? Et ma supplication doit-elle être exaucée – ou pardonnée ?

Conversation avec une jeune doctoresse. On lui dit : « Après tout, les petits enfants présentent les mêmes infirmités que les vieillards gâteux. Alors pourquoi s'extasie-t-on devant un bébé tandis qu'on s'irrite devant un

vieillard en enfance? – Réponse : « On a des hormones pour ses enfants, non pour ses parents. » C'est vrai : les hormones, comme le temps et les rivières, ne remontent pas leur cours. – Restent ces êtres supérieurs dont l'amour ne suit pas nécessairement le flux à sens unique des sécrétions internes parce qu'ils sont habités par un autre « génie » que celui de l'espèce. Le langage courant est lourd de sens à ce point de vue. Au XVIII^e siècle, le mot *espèce* s'appliquait par excellence à ce qu'on appelle aujourd'hui un « pauvre type » ou un « minable ». Définition de Littré : « Se dit par mépris des personnes auxquelles on n'attribue ni qualité ni mérite. » Marivaux : « La plupart des gens sont des espèces. » – Aujourd'hui, le mot s'accompagne d'un complément, mais celui-ci reste toujours négatif. On dira : espèce d'imbécile, espèce de voyou, etc., mais jamais : espèce de héros, ou de génie, ou de saint ! Le terme semble désigner des individus portés par l'espèce et porteurs de l'espèce, mais dépourvus d'existence propre : *der Mensch ohne Eigenschaft*. Les autres, ceux que Diogène cherchait avec sa lanterne, émergent au-dessus de l'espèce.

Il y a aussi ceux dont les hormones dévoyées ne fonctionnent même plus au service de l'espèce et dont aucune finalité biologique ne vient tempérer l'insignifiance personnelle : par exemple les femmes dont la sexualité se déploie entre les garde-fous de la pilule et de l'avortement, et qui ont pour devise : « mon ventre est à moi » ou « coucher, oui ; accoucher, non ». Toujours des espèces, mais que n'habite même plus le génie de l'espèce...

Désobjectiver le jugement qu'on porte sur les autres (ce qui équivaut à ne pas juger) et « désobjectiver » le regard qu'on porte sur soi, c'est-à-dire se juger suivant la loi glaciale et non suivant la chaleur animale dont les exhalaisons brouillent l'esprit et justifient tout. Dieu est justice et miséricorde, loi et pardon : être loi pour soi-même et pardon pour les autres...

Hölderlin : « Dieu a créé le monde comme les océans ont fait les continents – en se retirant. » Même intuition chez Simone Weil. Nous sommes les épaves laissées dans le temps par ce reflux de l'éternité – ce reflux étant l'essence même du temps...

Appel de l'éternité : un viatique qui, si on le dévore prématurément, se change en poison...

Voie négative. De tous les noms de Dieu, celui qui le trahit le moins, c'est *non*. Mais un non qui contient et fait éclater tous les oui...

Infini de Dieu. Ramené au fini (ou au défini) par le dogmatisme et confondu avec l'informe par le syncrétisme.

Rilke : *Das trostlos offene Tor*. Deux interprétations : est-ce l'homme qui se trouvera sans excuse de n'avoir pas franchi ce seuil inconsolablement ouvert – ou est-ce Dieu qui ne se consolera pas du refus de l'homme ?

Eblouissement devant cette possibilité, cette nécessité de choisir, non seulement pour ou contre Dieu, mais pour ou contre l'existence même de Dieu. Choix absolu face à l'absolu – privilège effrayant de l'homme qui doute sur les anges qui savent.

Mort du Christ. – Un petit incident local répercuté dans tous les lieux et dans tous les siècles. Humilité de Dieu qui a caché la source de l'éternel dans un si mince repli de l'histoire...

3.

L'alliage ou l'alliance ?

Relecture de Simone Weil sur les rapports entre la force (plus ou moins teintée de violence) et le bien. En éducation, en politique et dans une certaine mesure en religion, le bien qu'on veut sauver ou répandre a toujours plus ou moins besoin, pour ne pas succomber, de pactiser avec la force (en quoi, il est nécessairement contaminé par celle-ci et réduit à l'état de moindre mal : la contagion de l'hitlérisme chez les ennemis d'Hitler en est un exemple insigne) et la force a toujours besoin, pour se justifier devant le regard voilé et jamais éteint de la conscience, de pactiser avec le bien. « Ne pouvant faire que ce qui est juste soit fort, on fait que ce qui est fort soit juste », dit Pascal.

On ne sort pas de cette contradiction : ou le bien, s'il veut se conserver pur, est écrasé par la force (qu'aurait pu la non-violence devant un Hitler ?), ou il se dégrade en s'alliant à la force. En d'autres termes, il doit ou renoncer à l'existence, ou survivre en trahissant son essence.

Il faudrait que cette *alliance* soit reconnue et avouée comme une nécessité, sans confusion, illusion ni hypocrisie et qu'elle ne tourne jamais à *l'alliage*. Ou encore que l'inévitable *compromis* avec la force n'entraîne pas la *compromission* de l'âme...

Hypocrisie par moralité – Sauver les apparences. Pour deux raisons :

D'abord, parce que nous vivons dans un monde d'apparences (mythe de la caverne) : l'ordre d'ici-bas repose sur la hiérarchie et la discipline des ombres – et ce qu'on appelle sincérité n'est souvent pas autre chose que la révolte de l'apparence intérieure, mouvante et incohérente (celle des passions de l'individu) contre l'apparence stable des lois morales et des conventions sociales.

Ensuite, parce que le respect des apparences et le faux prestige qui émanent d'elles sont existentiellement nécessaires à l'éclosion et à la croissance des plus hautes valeurs humaines. Loi d'Auguste Comte sur la dépendance – non réciproque – du supérieur à l'égard de l'inférieur : « La rose ne peut pas se passer du fumier, mais le fumier se passe très bien de la rose... »

Importance de ce dernier point. Dans une société comme l'Eglise, par exemple, on observe une étroite corrélation entre le pharisaïsme et la sainteté, celle-ci se servant de celui-là comme marchepied ou piste d'envol. Où seraient les saints sans l'enseignement, l'encadrement et la continuité assurés par les pharisiens? Les saints reproduisent au-dedans le modèle qu'on leur présente du dehors. L'hypocrisie sociale représente la permanence de l'écorce, gaine protectrice et relais pour les poussées intermittentes de la sève.

Péché de sincérité – hypocrisie au second degré, plus subtile et plus vénéneuse. Bouleversement des apparences au nom d'une apparence plus menteuse encore (pulsion des entrailles ou spasme d'orgueil) confondue avec le vrai ; révolte de l'esclave de lui-même contre la discipline sociale, qui substitue la servitude absolue de l'anarchie à la servitude relative de la discipline extérieure; fleuve qui rompt ses digues, non pour rejoindre plus vite l'océan, mais pour se perdre en marécages...

Tout cela vérifié par les désordres de notre époque : il ne suffit pas d'introduire le chaos dans le royaume des ombres pour opérer une trouée vers la lumière, de bousculer les faux-semblants de l'opinion pour faire éclater la vérité.

Une conception trop élevée du divin n'est pas un point d'appui suffisant pour les bonnes mœurs. Mieux vaut, pour assurer l'ordre dans la cité, la notion d'un Dieu législateur, juge et gendarme. Je pense à cet ange de la route, disant à un prêtre sifflé pour une infraction au code : « Ça va, Monsieur le Curé ; au fond, nous faisons le même métier. » En fait de morale sexuelle, par exemple, il est évident que le Dieu d'Alphonse de Liguori, dosant les péchés de la chair avec une minutie de préparateur en

pharmacie, se révèle plus efficace pour contenir les passions dans les règles étroites de la morale conjugale que le Dieu de saint Denis l'Aéropagite ou de Tauler. La haute mystique est étrangère à la morale : elle la rejoint seulement en ceci que, lorsque l'homme est sorti de la caverne, il n'éprouve plus la tentation d'en violer les lois : l'altitude lui tient lieu d'interdit.

« Tant nous avons pour substance l'illusion », dit Simone Weil à propos du désarroi intérieur – qui peut aller jusqu'au déséquilibre mental et physique – affectant les hommes en proie au mépris ou à l'aversion de leur entourage. – Mais pourquoi donc ne pas tirer toutes les conséquences de la physique ou plutôt de la *météorologie* sociale – ce qui nous amènerait à réagir devant les bons ou les mauvais rapports humains comme devant les écarts de température ? Mieux vaut le beau temps que l'orage ou le grand froid, mais le fait d'habiter dans un climat inclément impose tout au plus des précautions extérieures (le port d'un parapluie, d'un manteau, etc.) et ne déteint guère sur notre être profond. Cette sensibilité démesurée à l'opinion du prochain montre à quel point l'homme est un animal social : l'opinion des autres n'est que du vent, mais c'est par ce vent que notre âme respire – ou étouffe s'il souffle en sens contraire. Comment vaincre cette servitude ? Et si l'on y réussit, quelle solitude ! Car on sait alors que l'amour relève des mêmes mécanismes que l'aversion. « J'en sais trop pour aimer, j'en sais trop pour haïr... »

Le fonctionnement normal des organes après le dérèglement de l'âme et de la conduite, toujours ressenti inconsciemment comme une absolution, sinon une approbation. Car l'irréversible, l'irrévocable sont uniquement dans le corps et vécus par l'âme à travers l'altération du corps. D'où les terreurs spirituelles des agonisants. Mon corps est le juge de mon âme : la santé est un verdict d'acquiescement, la maladie de condamnation. Et les morales d'origine sociale (c'est-à-dire à forte polarité biologique : le corps social !)

essayent de conférer aux actes libres ce caractère d'irrévocabilité : sanctions de la loi et de l'opinion, déshonneur attaché jadis à l'adultère ou à la faillite, à la limite peine de mort. Dans ce sens, on peut dire que le sérieux et l'efficacité des morales se mesurent à la façon dont leurs lois imitent celles du monde matériel – où elles sanctionnent la liberté par la nécessité. Le meilleur frein au désordre est de savoir que, le pas franchi, on ne pourra plus revenir en arrière. Je peux commettre un crime et l'effacer de ma conscience, mais non ressouder mon corps à ma tête après l'échafaud...

D'où l'immense danger des spiritualismes qui ramènent la moralité aux principes et aux sanctions de la conscience individuelle. Car l'esprit échappe, par son caractère immatériel, au déroulement inexorable des actes et de leurs conséquences : il peut sans fin revenir en arrière ou bondir en avant – ce qui, traduit dans les faits, ne peut conduire qu'au chaos. Seul un saint peut rester fidèle à la lumière sans l'alliage de la pesanteur. Sur ce point, le « gros animal » social a très bien flairé les dangers de la morale d'inspiration évangélique (n'obéir qu'à Dieu qui pardonne tout, pas de péchés irrémissibles, etc.) – morale destinée seulement aux êtres purifiés et dont la caricature aboutit aujourd'hui à la société dite permissive qui repose sur l'écroulement des bases de toute vie sociale.

Conversation avec une bergère. Elle me dit qu'on se préoccupe aujourd'hui de satisfaire les désirs immédiats et discontinus des hommes, plutôt que de les mettre à leur place, condition du vrai bonheur. Elle souligne la différence entre la plénitude qui naît de l'insertion dans un ordre – même avec les contraintes que cela comporte – et les courts plaisirs que procure la satisfaction d'une impulsion ou d'un caprice. « Ma vocation est d'être bergère, j'y suis à ma place : il n'empêche que je regarde souvent ma montre dans l'attente de ramener le troupeau. » *Mutatis mutandis*, un catholique traditionnel peut s'ennuyer pendant la messe ou répugner à se confesser – mais ces obligations extérieures contribuent à creuser, à unifier sa vie intérieure. Tout laisser au « petit bonheur », c'est se condamner à n'avoir que de très petits bonheurs.

Conversation avec un jeune Américain sur la diversité et la stratification des milieux sociaux. D'où une gamme très étendue des zones d'approbation ou de refus et les conformismes correspondants – ce qui n'existe guère en Amérique, où ces structures sont émiettées et où l'argent est presque l'unique facteur de considération sociale. Exemple : tel conformisme de l'honneur et de la fidélité entretenu dans une petite partie de la société empêchera les membres de celle-ci de céder à la tentation de l'argent ou des honneurs dispensés par l'autorité régnante. Ce fut le cas des fidèles de Napoléon sous la Restauration ou de ceux de Pétain sous la IV^e République. La crainte d'être méprisé et rejeté par le clan immunise partiellement contre l'adhésion à la majorité au pouvoir. L'existence de multiples milieux sociaux, avec leurs interférences et leurs conflits, est la marque caractéristique d'une vraie civilisation. Le social s'y épure par le social comme le diamant se taille par lui-même.

Problème des « milieux de soutien » sans lesquels l'individu ne peut exercer ses talents et ses vertus : Eglises, professions, partis politiques, etc. Dangers évidents d'asservissement et de conformisme (le gros animal !). – L'important, c'est que ces milieux sociaux soient relativement nombreux dans un pays et qu'on puisse passer de l'un à l'autre sans être privé de tout appui. Qu'il y ait fractionnement du gros animal et liberté de choix pour l'homme entre ces fractions. Ce qui n'existe pas dans les régimes totalitaires où il n'y a aucune possibilité de subsistance pour l'individu en dehors de l'obéissance à un gros animal unique et indivisible.

« Monde, tout le mal vient de la forme des dieux » (Hugo). Mais il faut passer par la forme pour aller à l'Essence incréée qui est au-delà de toutes les formes. Sans quoi l'infini se noie dans l'informe. Tendances moderne à

répudier les conditionnements psychologiques, sociologiques, esthétiques et même *physiologiques* du divin (je pense au rôle de l'odeur de l'encens dans mes premières émotions religieuses...) : on croit ainsi étendre Dieu au-delà des limites humaines – et trop souvent en fait on le réduit à une idée abstraite, à un sentiment diffus qui émergent à peine du néant. Malgré l'apparence, la dilution rapetisse Dieu plus que la concentration sur des formes bornées, mais douées d'un immense pouvoir d'incarnation. De sorte qu'on oscille entre un Dieu anthropomorphique et un Dieu amorphe. D'où la nécessité des médiations – avec le danger de confondre le canal avec la source.

« Le stoïcisme permet à l'homme de persister, dans un milieu qui tend à le dissoudre, tel qu'il serait dans un milieu qui le maintiendrait » (Jean Prévost). Dans les temps où les mœurs s'effondrent, le *zoon politikon* doit lutter en effet contre la société pour rester un être social.

L'indifférence bienveillante. Un mot, un regard, un sourire suffisent parfois à tout donner à celui dont on n'attend rien. D'où la facilité à « faire du bien » dans tous les métiers d'influence : enseignement, médecine, sacerdoce, etc.

Antigone et « les lois que les dieux ont gravées dans le cœur des hommes ». Plus sacrées, plus impératives que les lois écrites. Mais à ne pas confondre avec d'autres lois, gravées aussi en nous, mais beaucoup plus bas que le cœur, par notre pesante nature et qui, elles, mènent au chaos sans la régulation des lois écrites. Mensonge lié à la révolte, masquée de fausse transcendance, du petit animal individuel contre le gros animal social.

Métaphores empruntées à la pesanteur en psychologie. Un homme *de poids* (terme positif), *pesant* ou *lourd* (terme négatif). Vertu de *pondération*. Faire ou ne pas faire le *poids*, etc. Sens positif ou négatif suivant que le poids assure ou menace l'équilibre. L'homme de « poids » est celui qui use de la pesanteur pour maintenir la balance égale : l'homme « pesant » est celui, qui accable de sa masse l'un ou l'autre des plateaux. Mais le premier comme le second sont-ils sensibles aux *impondérables* ?

Part immense de la chair dans les « états d'âme ». Les *humeurs pensées* d'Alain. On y échappe par le dédoublement intérieur : *l'âme qui ne réfléchit pas sur le corps réfléchit le corps*.

Ce que j'appelle moi. La part du corps ? Immense : j'ai assez connu la maladie pour n'en plus douter. La part du social ? Illimitée : l'expérience de l'abjection me l'a appris. La part de l'esprit ? Elle est dans la faculté de constater les mécanismes de cette double dépendance. Laquelle – si étroite qu'elle soit – ne va pas jusqu'à l'identité. Car la science physiologique n'est pas le fait du corps et ce n'est pas la société, mais l'individu qui médite sur le phénomène social.

Règle de pensée et de vie intérieure. Il ne dépend pas de moi de me soustraire aux influx du corps et de la société car je ne *suis* rien sans celui-là et je ne *sais* rien sans celle-ci. Ce que je peux tenter (tentative toujours infructueuse, mais ici la liberté se confond avec l'effort impuissant de se libérer), c'est de diriger incessamment mon regard et mon désir vers ce qui est au-delà du corps et de la Cité. Un regard qui ne voit rien, un désir qui n'atteint jamais son objet. Enfoncer comme un coin ma prière au Dieu inconnu entre ces deux servitudes : anticiper aveuglément sur la mort où je ne flotterai plus au gré des humeurs de ma chair et du jugement de mes

semblables. Je sais que l'étoile polaire est non seulement inaccessible, mais invisible et que, devant Dieu, je n'ai le choix qu'entre la nuit et le faux jour, mais qu'importe ? Il ne s'agit pas d'éviter les écueils : il suffit que quelque chose échappe au naufrage des corps et des biens. Ce que, jadis, on appelait l'âme...

Manque de confiance dans le corps chez les médecins et dans l'âme chez les psychologues.

Les premiers assimilent le corps humain à une mécanique : or chacun sait qu'une machine détraquée ne se répare jamais sans l'intervention d'un homme de l'art. Ajoutez l'impatience du résultat propre au siècle de la vitesse. « Nous ne vivons pas au temps des diligences », me disait cette jeune doctoresse à qui j'exprimais mon scepticisme à propos d'un remède-éclair...

Pour les psychologues, méconnaissance du pouvoir de la conscience et de la liberté comme facteur d'équilibre. On ne cherche pas la guérison du psychopathe, on essaye seulement de « blanchir » ses symptômes pour qu'il puisse jouer à peu près son rôle dans ce bal masqué qu'on appelle la vie sociale. On rajuste ainsi le masque sans toucher aux déformations du visage...

Henri Poincaré sur science et morale : « Il ne peut pas plus y avoir de morale scientifique que de science immorale. La raison en est grammaticale : c'est que la science parle à l'indicatif et la morale à l'impératif. D'un indicatif, vous ne tirerez jamais un impératif. » Comment passer de ce constat : *c'est ainsi* à ce commandement : *cela doit être ainsi*. L'animal a des impulsions, il ignore les impératifs. Ici intervient la notion de *valeur*, et pour qu'il y ait valeur, il faut qu'il y ait possibilité de choix, donc liberté : je pourrais faire autrement, mais il faut que je fasse cela qui vaut mieux. Mais comment puis-je savoir que cela vaut mieux, sinon par

une autre espèce de science qui éclaire et dicte mon choix en me révélant ma nature et le sens de ma destinée, et qui par là même, fonde l'impératif sur un indicatif. D'où le primat de l'ontologie sur la morale : je dois faire ainsi parce que je suis ainsi fait, je dois modeler ma conduite sur mon essence...

Besoins de l'homme. Leur urgence est inversement proportionnelle à leur qualité. On peut résister plus longtemps à la faim qu'à la nécessité d'évacuer les sous-produits de la digestion ; les pulsions sexuelles, bien que surmontables, sont plus impérieuses que la tendresse entre les amants ; l'entraide matérielle entre les hommes s'impose plus fortement que la charité, etc. Et que dire de la contemplation et de la prière – valeurs suprêmes qui peuvent attendre indéfiniment sans dommage apparent? *Dieu, dernier servi...*

Locution courante : « C'est plus fort que moi. » Le moi vaincu par le ça (*das Es* en langage freudien). Caractère abstrait des passions. Le coléreux, l'amoureux, le jaloux ne sont plus eux-mêmes : ils sont la colère, l'amour (lequel?), la jalousie. Les passions dépersonnalisent.

Le moi, siège de la conscience et de la liberté est plus faible que le ça, siège des pulsions. *Mais il le sait.* Et cette conscience d'être le plus faible lui dicte le devoir d'être le plus fort.

L'homme humilié ou exalté par l'identification de son être à sa situation sociale : l'ouvrier, le paysan, le bourgeois, etc. Le dedans marqué par le dehors. Transcender tout cela : dominer son *milieu* pour retrouver son *centre...*

La vérité suprême ne s'enseigne pas. Mais elle a besoin, pour être évoquée et entrevue, de l'enseignement des vérités partielles et subalternes. Les règles, les conventions lui sont nécessaires comme au guerrier l'armure morte sur la chair vivante. Il faut beaucoup de courage et d'oubli de soi pour s'avouer cela sans abandonner le combat.

La foi nue ? Oui. Mais avant d'être nue, il faut qu'elle ait été habillée. Elle commence par le vêtement (j'entends son enveloppement psychologique et sociologique) et le mot même de dépouillement, cher aux mystiques, implique l'existence et la nécessité de ces voiles. Sa destinée est de naître habillée et de mourir nue ; elle présuppose au départ ce qu'elle doit éliminer en chemin.

Que croire ? Mon horreur de l'illusion est plus puissante encore que mon besoin de consolation et de refuge. Si je refuse, par fidélité à l'éternel, l'enrobage psychologique et sociologique du christianisme d'aujourd'hui (foi au social, au progrès, à l'homme, etc.), est-ce pour me réfugier dans l'enrobage, non moins marqué du sceau de l'histoire, des âges précédents? Suprême question : l'éternel a-t-il pris un jour une forme humaine – le passage du Christ dans le temps – pour s'introduire dans l'histoire et la marquer à jamais de son sceau? Y a-t-il dans l'histoire un événement dont la source est irréductible au déroulement de l'histoire ?

Le temps : *Déroulement* de l'éternel. Il faut inverser le mouvement de la création et le transformer en *enroulement* autour de l'éternel. C'est le

redimere tempus de l'Apôtre, la « décréation » de Simone Weil. Rites quotidiens, cycles liturgiques, etc.

Gnose de Princeton, théologie de la mort de Dieu, agnosticisme par intuition de la transcendance, etc. La grande tradition mystique n'a jamais dit autre chose. Mais danger pratique : ce Dieu inconnaissable, par quelles voies le rejoindre? Les religions positives ont des commandements précis : elles tracent et balisent les chemins qui conduisent au pays sans chemin. Et là, autre péril : adorer ces balises qui jalonnent la route nocturne et les confondre avec la lumière éternelle...

D'une amie canadienne, élevée à l'époque du cléricisme : « Notre religion nous fournissait trop de points d'appui et pas assez de points d'envol. »

Etroitesse mutilante de la morale cléricale issue du jansénisme. D'un arbre sauvage, la greffe religieuse faisait un arbre tordu.

Sartre et sa vision révoltante des choses de la vie - du sexe en particulier. Certains textes m'ont fait songer à ces directeurs de conscience de nos anciens séminaires qui, pour mieux préparer les jeunes lévites à la chasteté sacerdotale, leur injectaient un dégoût inconditionnel de la chair. Parties « honteuses », frottements, excréments – l'amour, c'est cela et ce n'est que cela. Ce dépôt de jansénisme survit à l'extinction de la foi. Assez de lucidité pour être dégoûté des bassesses et des illusions de la vie et trop peu d'âme pour

regarder et pour aimer au-delà de la vie. Encore une vérification de cette constante que là où la foi chrétienne a coulé et s'est retirée, elle laisse dans l'âme un marécage qui ne s'assèche jamais.

Ce surcroît de chaleur intérieure et d'énergie qui nous vient de l'approbation sociale, « tant nous avons pour substance l'illusion » (Simone Weil) – Par contraste, admirable texte de ce jésuite, apôtre du Canada (début du XVII^e siècle), narrant sa première traversée vers l'Amérique et son état d'âme au bord d'un naufrage : « Je m'imaginai seul et sans secours dans la nuit et dans les flots et je me disais que là où il y a moins de créatures, il y a plus de Créateur » – On mourra seul : devoir d'anticiper sur cette solitude.

« Apprendre à vivre. » – On ne le dit jamais à propos du plaisir ou du bonheur, mais toujours à propos de l'épreuve et de la souffrance. Les gens heureux seraient-ils donc des fantômes de vivants ? « Le bonheur n'avertit de rien » (Hugo).

Nous disons presque indifféremment devant les épreuves de l'existence : « C'est *la* vie » ou « ce n'est pas *une* vie ». La vie, ce torrent anonyme qui nous entraîne et qui nous contraint, par opposition à la vie comme plénitude et perfection personnelles. Et celle-là n'a ni sa source ni sa fin dans la première...

Simone Weil : « Le vocabulaire du courant de pensée dit personnaliste est erroné. La personne n'est pas ce qui, en nous, a droit au respect. Ce qui est sacré, bien loin que ce soit la personne, c'est ce qui, dans un être humain, est impersonnel... La vérité, la beauté habitent le domaine des choses impersonnelles et anonymes. La perfection est impersonnelle. La personne en nous, c'est la porte de l'erreur et du péché. » (Ecrits de Londres). – Ce qui confirme ma répulsion presque viscérale devant toutes les déclamations sur « l'éminente dignité de la personne humaine ». Reste la question suivante : si ce qui rend un être sacré, c'est sa participation à ces réalités impersonnelles que sont la vérité, la beauté, l'amour, etc., pourquoi cette participation est-elle accordée à certaines *personnes* et refusée à d'autres ? On débouche ainsi sur un personnalisme au second degré : le caractère sacré de la personne humaine tient à sa faculté de s'effacer devant l'impersonnel et, en fonction même de cette transparence, de conférer à l'impersonnel la saveur et le magnétisme qui émanent d'un être unique entre tous. Tel le visage rayonnant de ce jeune Anglais qui révéla à Simone Weil le sens de la présence réelle dans l'Eucharistie...

Le Cri : titre d'un roman lu dans le train où il est question d'une jeune femme cancéreuse dont toutes les pensées, tous les sentiments sont dominés par la panique viscérale devant la mort. – Réalisme si l'on veut, mais avec cette réserve qu'on réduit le réel à l'élémentaire, à l'informe, à ce qui crie le plus fort et non à ce qui sonne le plus clair. Morale, religion – tout ce qui relie l'individu à une transcendance humaine ou divine, c'est illusion, compensation, masque, poudre aux yeux, blabla, etc. Rien de vrai que les cris, et les voix n'en sont que l'écho falsifié. Aucune référence à un modèle supérieur, aucun appel de ce qui est vers ce qui doit être. On pourrait évoquer Bossuet : « Voir les choses comme elles sont et non comme on voudrait qu'elles soient. » Mais quoi de plus menteur – *par omission* – que ce soi-disant réalisme par lequel la seule chose qui émerge en nous au-dessus du charnel et du temporel – la pensée – ne s'exerce plus que pour confirmer l'enlèvement de tout l'homme dans les ténèbres de la chair, c'est-à-dire pour se démentir elle-même ? Règle d'or : voir les choses comme elles

sont à la lumière de ce qu'il faudrait qu'elles soient – et les orienter dans ce sens.

Zé ta dogmata (les principes vivent), dit Marc Aurèle. Les dieux passent, le divin demeure. Le Dieu de mes pères? Il appartient à l'histoire, et l'histoire n'est tissée que de mort et de morts. Des racines terrestres ne monte qu'une sève transitoire. – Aussi est-il dit : notre Père qui êtes *aux cieux* : dans l'immuable, dans l'inaccessible. Mais le Christ appartient à l'histoire : son apparition historique est l'arche terrestre d'un pont qui relie le temps à l'éternité...

Et pour nous, mortels que nous sommes, comment relier le mouvant à l'immuable ? Par le cycle, imitation de l'éternel : *Stat crux dum volvitur orbis*. Mythe sacrilège du progrès, essai impuissant de substituer le mouvement linéaire au mouvement circulaire. Décentration, évasion vers le néant...

Aucune amélioration n'est-elle donc possible pour l'homme ? Si, à condition de rester fidèle à ce principe que la perfection humaine réside dans un rapport exact de la finitude à l'infini, du relatif (le relié) à l'absolu (le délié) – le sacrilège étant de distendre ou de rompre ce lien, la « connexion sacrée » de Marc Aurèle. – Le vrai progrès consiste donc à rétablir ce rapport, c'est-à-dire à réduire le plus possible *l'excentricité* de la gravitation de notre âme autour du centre divin. Travail de mise au point aussi indéfini que le faux progrès et ses mirages, mais ayant, au lieu du néant, la perfection pour asymptote...

Et je ne comprends rien à l'être de mon être, Tant de dieux ennemis se le sont disputé.

(Maurras)

Il suffit, pour trouver la paix, de se donner à un seul de ces dieux et de regarder les autres avec une indifférence dévalorisante. Quelque chose d'analogue à l'élection amoureuse, puis à la fidélité conjugale : la femme éternelle, c'est la mienne, et je ne regarde plus les autres, sinon pour les comparer, à leur détriment, à l'élue et à l'unique. On y perd en lucidité, on y gagne en profondeur. Pas de fidélité sans œillères : la pensée libre est aussi volage que l'amour libre...

Nietzsche : « Ce n'est pas la vérité en elle-même qui fait mal, mais en tant qu'elle détruit une croyance. » – Mais quelle vérité et quelle croyance ? Prenons l'exemple le plus grossier : une femme apprend, preuves à l'appui, que son mari, dont elle se croyait aimée, l'a épousée par pur intérêt : la révélation de la vérité détruit sa foi. Mais, si je crois en Dieu, qui me prouvera de façon certaine que Dieu n'est pas ? – Donc, à la limite, Nietzsche nous invite à choisir entre une croyance, jugée a priori comme une illusion, et une vérité identifiée au vérifiable. – Mais le vrai se limite-t-il au vérifiable ? Tout élan profond, toute intuition du mystère et du sacré, toute espérance suprême se situent au-delà du vérifiable. Et la prédication nietzschéenne du « surhumain » ne fait-elle pas appel à la foi ? Qui donc nous prouvera l'existence de « la terre inconnue parmi les mers lointaines », vers laquelle Nietzsche nous invite à orienter notre voile ? Et si le vérifiable n'était que le sous-produit, le déchet, la retombée de la vérité invisible dont la foi seule détient les clefs ?

Tout dépend ici du niveau de la croyance et du niveau de la vérité – l'une et l'autre s'identifiant au sommet (Dieu?) et se séparant, s'opposant parfois aux plans inférieurs. Exemple : la « foi » qui récuse la science au niveau même de la science (suspicion des théologiens à l'égard des découvertes de la paléontologie au XIX^e siècle ou, antérieurement, de l'héliocentrisme) – cette foi-là n'est que crédulité obstinée, manœuvre d'autodéfense ou mimétisme social.

Quant aux découvertes psychologiques de Nietzsche concernant les motivations inconscientes de la foi religieuse (illusions compensatrices des faibles, revanches masquées, réflexes de fuite devant le réel, etc.), dans la

mesure où elles sont vraies, elles sont capables d'un double effet positif : ce sont des poisons pour les croyances impures (ou pour l'élément impur de toute croyance) qui méritent de mourir et des révulsifs pour les croyances profondes ancrées sur l'éternité. « Le mal venu, dit Nietzsche, a besoin d'une interprétation noble de ses souffrances : c'est pourquoi il faut qu'il soit aussi peu physiologiste que possible. » Mais s'il devient physiologiste, ne pouvant plus se réfugier dans la *noble interprétation* de sa souffrance, il lui reste la possibilité d'un *noble usage* de cette même souffrance : l'*amor fati* de Nietzsche !

Le déterminisme matérialiste, même à supposer qu'il réponde à la réalité, présente cette lacune qu'il réduit les possibilités de la matière. On se décourage d'autant plus vite qu'on s'imagine que le courage dépend de la physiologie. « Je suis vieux » ou « Je suis malade » – Ce constat dégénère aussi en démission. Mais si je dis : « Je dois » au lieu de « Je ne peux pas », dès cet instant, je peux davantage. En d'autres termes, il faut croire à l'âme pour tirer un meilleur parti du corps. Illusion, dira le matérialiste. Mais peut-on honnêtement prononcer ce mot-là où l'illusion élargit le champ du réel ? « L'illusion *féconde* habite dans mon sein » (André Chénier).

Choses d'en bas : images, reflets, ruines peut-être des choses d'en haut. Dans ces ruines, le matérialisme (j'entends par ce mot toute pensée qui réduit l'être aux mécanismes de la pesanteur) voit des fondements, des substances – et les morales, les métaphysiques, les religions deviennent des substituts, des mirages ou des masques, tissés par l'aveugle volonté de vivre –, des mensonges en un mot. C'est trop souvent vrai. Mais sous la pression de quelle vérité, obscurcie et blessée, mais toujours vivante en lui, l'homme est-il ainsi condamné à mentir ? Les bêtes ne mentent pas, étant nées pour la vie et non pour la vérité...

Lucidité et illumination. – Dans le langage courant, le mot lucidité désigne presque toujours l'aptitude à discerner l'illusion et le mal – ou ce qu'on interprète comme tel. L'inverse de l'illumination. D'un saint Jean de la Croix, par exemple, nous dirons qu'il est lucide là où il dénonce les illusions des « commençants » (*poco mas que nada, nada o menos que nada*) et non quand il parle des lumières divines qu'il a reçues. – Aux deux extrêmes, l'homme-taupe (Nietzsche se qualifiait ainsi) qui explore les ténèbres souterraines et l'œil de l'aigle qui contemple le soleil sans ciller. Nietzsche fut l'un et l'autre, et plus aigle que taupe, même dans sa découverte des bas-fonds – et plus affamé du Dieu inconnu que dégoûté de l'homme dévoilé.

Toujours le postulat d'Hermès : « Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas ». Similitude entre les excuses que s'inventent ceux qui font le mal (je ne me contrôlais plus, j'étais hors de moi, etc.) et le sentiment de choix et par conséquent de mérite qu'éprouvent les auteurs d'actes héroïques : il fallait bien, je ne pouvais pas faire autrement. – Et l'extase des saints met aussi l'homme hors de lui-même. – D'où il résulte que le coupable cherche des excuses et que le héros repousse les louanges. La liberté, en tant que faculté autonome de choisir, se situe entre les influx du déterminisme matériel et ceux de la nécessité suprême qui meut les sphères et les âmes.

« Renoncer au je » (Simone Weil) – X. à qui je lis cette phrase comprend : renoncer au *jeu*. – Ce qui revient presque au même, le « je » étant ce qui joue avec la réalité du monde qu'il rend irréaliste...

Etre un homme, – rien qu'un homme et qui n'est jamais si sûr de son identité que lorsqu'il contemple son néant...

« La cendre ne parvient qu'à me prouver la flamme » (Hugo). Pour le regard d'en bas, la flamme ne parvient qu'à prouver la cendre. Projection impie et sacrilège du « *memento quia pulvis es* »...

Fénelon : « Il n'y a qu'à consentir à se voir dans toute sa laideur. La laideur des misères humaines est comme la beauté des dons de Dieu : l'une et l'autre disparaissent dès qu'on les regarde. Le regard de complaisance fait disparaître le bien, le regard d'humilité fait disparaître le mal. Souffrez de vous voir et tout sera guéri. » *Lux medicatrix* : lumière qui efface ce qu'elle éclaire...

Hugo : « A la mort le masque tombera du visage de l'homme et le voile du visage de Dieu. » Ne pas attendre la violence de la mort. Chaque masque qui tombe du visage de l'homme fait tomber un voile du visage de Dieu. C'est peut-être le sens profond du *nosce te ipsum* de Socrate.

Confession du soir. – Convoitise, orgueil, illusions sur fond de néant – c'est *ma vérité*, ce n'est pas *la vérité*. Tout ce que Dieu m'a refusé – ou tout ce que j'ai refusé à Dieu? – ne me pliera jamais à nier son existence et sa gloire. Beau vers de Hugo : « Le jour où je suis né, Dieu ne regardait pas » (c'est un lépreux qui parle). Il regardait ailleurs. Du côté des purs, des élus. Et qu'on nomme ce Dieu nature, destin ou hasard, cela ne change rien : une

malfaçon ne condamne pas l'ouvrier. Je reste l'exclu, non le révolté. Je refuse à ma misérable psychologie toute promotion métaphysique...

Poubelles des fleuristes. Mon âme leur ressemble elle déborde de rêves fanés. Je sais cela jusqu'à l'écœurement, et je le *crois* d'autant moins que je le *sais* davantage. Je crois au monde où les avortements d'ici-bas fleuriront en naissances immortelles. « La cendre des roses terrestres est la terre natale des roses célestes » (Novalis).

Bilan de ma vie à la lumière de la mort. Inventaire d'après faillite. Chose étrange : je ne vois que le passif : vide, mensonges, avortements, trahisons, glissement sur toutes les pentes. Et le peu de bien que j'ai pu faire, le témoignage des êtres que j'ai éclairés ou aidés – ou je l'ai oublié, ou je l'interprète comme effet d'un hasard ou d'une méprise. Le mal s'est fait *par* moi, le bien à travers moi, sans moi, sinon malgré moi. Je me sens cause dans le mal et pure occasion dans le bien.

Cette heure agonique où *le masque se change en miroir*, où l'idéal, qui servait à justifier les passions, les condamne, – où l'avocat et le faux témoin s'érigent en juge impitoyable...

« La vérité est du côté de la mort » (Céline). Le poids, l'attraction de la vie faussent la balance de l'esprit. Mourir, c'est entrer dans l'impondérable (les rapports géométriques dans Platon). Mais le désir perturbe ces rapports entre les figures et les nombres. « Il faut choisir : mourir ou mentir »...

Belle définition de l'humilité par Jacques Dufresne : « Se reconnaître inférieur sans se sentir exclu. » Et celle de l'envie : « Refus de reconnaître comme supérieur ce dont on se sent exclu. » Précision du mot : reconnaître (dans le sens de convenir que, après réflexion). L'envie désavoue ce qu'elle ne voit que trop clairement. Elle a, dit Victor Hugo, « l'éblouissement douloureux ».

« La foi sauve, donc elle ment » (Nietzsche). Ce qui signifie : la foi sauve dans la mesure où l'on ne sait pas que c'est la foi qui sauve – où l'on imagine un Dieu derrière la foi. De même, le placebo guérit, mais à condition d'être pris pour un vrai remède. Humilité inconsciente de l'homme qui a besoin, pour être sauvé, d'ignorer qu'il est l'auteur de son salut. Pauvre dieu qui ne peut vivre qu'en se fabriquant des dieux ! Faux créateur et vraie créature : la purification de la foi consiste à refuser ce dédoublement, à immoler tous les dieux que nous nous faisons sur l'autel de Dieu qui nous a faits.

La raison de tous mes échecs dans le temps et peut-être le gage de mon espérance éternelle, c'est que les leçons de l'expérience ne m'auront jamais servi à rien. Une affirmation intérieure plus forte que tous les démentis de l'existence, le pressentiment d'une vérité et d'une beauté sur lequel le mensonge et la trahison n'ont pas plus de prise que la vague sur le rocher.

Lux medicatrix. Remède d'abord, nourriture ensuite. Pourquoi faut-il que cette médecine s'arrête presque toujours au diagnostic? Où trouver la courroie de transmission entre l'intelligence et l'action ? *Video meliora* : les

« voyants » de la vérité et du bien aussi impuissants que les « voyeurs » du sexe...

« C'est vrai, c'est trop vrai pour moi. » D'où le malaise et la honte qu'on éprouve en parlant des choses suprêmes. Plus ce que je dis se rapproche de la vérité, plus je mens dans la mesure où *c'est moi qui le dis*. Profondeur du mot de Cocteau : « Je suis un mensonge qui dit la vérité. » Et la vérité se dégrade en passant par ce mensonge. Le pronom personnel, même sous-entendu, corrompt le reste de la phrase. Quand on veut exprimer des choses pures, on ne devrait user que de la conjugaison impersonnelle : il, *es*. Dire : j'aime, je crois, comme on dit : il pleut – *es liebt, es glaubt...*

Se voir, se juger soi-même du dehors (et agir en conséquence) d'après les critères objectifs du bien et du mal suivant lesquels nous approuvons ou condamnons nos semblables, et non en fonction de nos mécanismes psychologiques qui expliquent et excusent tout. L'homme ne peut se penser et se conduire qu'en se dédoublant : il dépend de lui que ce double soit son juge ou son complice...

Nietzsche : « Depuis que je connais mieux mon corps, je ne sais plus quoi attribuer à mon âme. » Au moins ceci : la faculté de constater son identité avec le corps – ce qui déjà l'en distingue.

Réflexion de Fr. « Si je rencontrais mon double, je ne lui ferais aucune confiance. » Très bien vu. Notre indulgence à l'égard de nous-mêmes est

faite de l'intuition de notre identité et non de la conscience de notre valeur.

Vulgarité, suffisance presque inhérente à la plénitude physique. La maladie et la vieillesse m'ont appris que mon corps n'est pas à moi, qu'il est « chose d'emprunt » comme le vêtement que je porte, qu'il dispose de moi plus que je ne dispose de lui. Ce qui mène directement à Dieu : le canal qui fuit ne peut plus être confondu avec la source

Néant de la psychologie en tant que science appliquée en vue de l'équilibre et du bonheur de l'homme. Le psychologique – pulsions attractives et répulsives, mobiles, transferts, compensations et leur soubassement dans l'inconscient, etc. – est le foyer d'infection privilégiée du péché originel : tous les remèdes, à ce niveau, ne font que déplacer les symptômes du mal. Je ne vois que deux sources d'équilibre et de bonheur : la santé physique et la lumière divine – être « bien dans sa peau » ou sortir de soi-même.

Discussions sur la liberté. Comment la sauver? En l'exerçant : elle seule est l'ouvrière de son salut. Tourment de choisir. Cela n'a qu'un temps. Se rendre digne, à force de choisir le meilleur, de ne plus choisir, d'être choisi. L'électeur, puis l'élu de Dieu...

Qu'est-ce qu'une destinée réussie? Celle de l'homme qui n'a pas eu besoin de renier son essence pour trouver sa place dans l'existence – qui a *suivi sa voie*, même s'il n'a pas *fait son chemin*...

Admirable définition de la démocratie déliquescence par le juge Clavel : *le droit de n'avoir aucun devoir*. Le contraire et la caricature de l'idéal chrétien – lequel pourrait se définir – à la limite qu'atteignent seulement les saints – *comme le devoir de n'avoir aucun droit*.

Le Gros Animal. Il ploie à sa morale la masse des hommes par la peur et par l'intérêt. Et quant à ceux qui écoutent la voix de Dieu, il murmure au plus secret de leur âme : c'est par orgueil que tu me résistes, et tu ne peux rien faire de plus pur que d'immoler ta conscience à mon autorité. En quoi, il a trop souvent raison. Mais c'est à son orgueil à lui qu'il nous demande d'immoler le nôtre?! Dialectique du nous et du moi. On n'a le droit de défier le nous qu'à condition d'avoir tué le moi : sinon, c'est bataille d'idoles, Savonarole ou Luther. Mais Jeanne d'Arc, reniant d'abord ses voix sous la pression du représentant mitré du Gros Animal, puis reniant son reniement et mourant relapse à ses juges? Le défi au social n'est innocent que chez celui qui accepte la nudité et la solitude suprêmes où l'illusion et l'orgueil ne font plus mentir les dieux. Ni moi ni nous : Toi, qui es Vérité. Le froid absolu, porte de la Lumière. Car le Gros Animal réchauffe d'autant plus qu'il éclaire moins...

Guelfe aux gibelins, gibelin aux guelfes. L'impartialité a ses martyrs. Dans les conflits les plus impurs – travestis en guerres saintes – celui qui refuse de pendre parti pour l'une *ou* l'autre des branches de la tenaille sera broyé par l'une *et par* l'autre...

Mot de Sartre refusant de dénoncer les mensonges de la propagande soviétique : « Il ne faut pas désespérer Billancourt. » La misérable, l'éternelle, la nécessaire *pia fraus* : mentir ou laisser mentir pour ne pas scandaliser les faibles. – Cela se défend et, du point de vue sartrien, se justifie dans ce sens que le « salaud » n'est pas celui qui ment aux autres, mais à lui-même. Avec l'infini mépris de l'autre que cela implique...

Destruction de la personnalité par la torture, les drogues, et tous ses conditionnements « rééducatifs ». Un homme, ça se casse et ça peut même se reconstruire à l'envers (« conversions » après lavage de cerveau, substitut technologique de la *metanoia* spirituelle) – et qu'est-ce que cela prouve ? que c'est fragile et non que ce n'est pas précieux. Erostate aujourd'hui s'est fait mécanicien des âmes.

La pilule, symbole d'une civilisation *contraceptive*. L'opinion, pilule contre la pensée (le concept !). Le confort, la sécurité contre l'étreinte âpre et fécondante du réel, l'aplatissement de la religion contre les noces tragiques de l'âme et de Dieu.

Un aspect de la sagesse : l'indifférence à l'égard de ce qui passionne le commun des mortels.

Bande publicitaire d'un ouvrage sur le génocide du Cambodge : « Il faut lire ces pages pour se faire une idée du degré *d'animalité* auquel l'homme peut descendre. » Pour l'honneur des bêtes et par respect de la vérité,

parlons de monstres ou de démons, mais n'évoquons pas l'animal. Pauvres bêtes dont la cruauté est si innocente dans sa cause et si limitée dans ses effets ! Le mal, comme l'héroïsme, fait la preuve de la différence métaphysique entre l'homme et l'animal.

Métaphore spatiale : *aller trop loin*, c'est-à-dire dépasser les limites que comporte tout ce qui appartient à la surface. Formule inapplicable à la troisième dimension. On va souvent trop loin, on ne va jamais assez haut – ou assez profond. Verticaliser le besoin d'infini...

Longue lettre d'un inconnu où il n'est question que de la « joie de vivre ». J'en ai perdu jusqu'au souvenir. Mais cette extinction de la vie a délivré en moi je ne sais quelle autre flamme – celle d'un amour (issu de quel monde ?) qui n'a plus besoin d'un combustible terrestre. – Je suis sous-alimenté par la vie et sur-ébloui par l'amour.

Some soul of good in things evil (Robert Burns). Admirable précision des formules : le *Bien-âme* qui survit au mal-chose.

De Dieu, nous ne savons rien. Mais nous savons très bien, trop bien, ce que Dieu attend de nous – et nos exigences de perfection à l'égard du prochain en sont la marque. Il ne reste qu'à répondre à ce clair appel d'un Dieu obscur, et les ténèbres s'évanouiront. « Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu. »

Voie du salut. Savoir que l'ambiguïté règne sans partage ici-bas, et aussi qu'il existe au centre de nous-mêmes (mais au-delà de la sensibilité et même de la pensée), un monde où l'ambiguïté se résout dans l'un et l'unique. Et que toute impasse où l'on se brise est aussi une issue par où l'on s'évade...

Pouvoir et impuissance du temps. De mes élans, de mes rêves, de mes amours de jeunesse, que me reste-t-il ? Rien, sinon un nuage de pitié méprisante envers moi-même, que le vent d'aujourd'hui balaye aussitôt. De ma rencontre avec Simone Weil ou d'une heure de contemplation de la beauté ou de prière? Tout, sauf un déchet insignifiant. Il y a donc, dans le temps, des éclairs dont la mémoire est invulnérable au changement. A tout âge de la vie et dans n'importe quelle circonstance, on peut avoir la révélation du centre éternel de l'être et mettre ainsi, si je puis dire, le changement sur orbite. Les planètes sont soumises à d'innombrables mutations, sauf celle qui consisterait à ne plus tourner autour du soleil. Car leur être même est dans cette rotation.

Lucidité sans « réductionnisme ». – Que la claire *vue* des choses d'en bas n'éteigne pas la mystérieuse *vision* des choses d'en haut !

« Que dirait le monde s'il savait à quoi Léon Nicolaïevitch tient le plus ? » (Mot de la comtesse Tolstoï sur son mari, apologiste de la chasteté et réclamant chaque soir le devoir conjugal). Distinguer : cette volupté charnelle, ce n'est pas ce à quoi Léon Nicolaïevitch tient le plus, c'est ce qui tient le plus Léon Nicolaïevitch. *Video meliora... deteriora sequor.* Aux yeux de l'aigle fascinés par l'altitude, manquent les ailes de l'aigle pour la rejoindre...

Conversation avec une jeune fille sur-émancipée : « Plus je me regarde, me dit-elle, plus je me trouve de la merde partout, sauf aux yeux. » – *Lux medicatrix* : quasi infallible quant au diagnostic, impuissante quant à la thérapeutique. Eclairant le mal sans le guérir – arbre de science aux fruits inutilement lumineux

Jugement dernier où tout sera mis à nu. Quoi ? Les actes ou les mobiles? Serons-nous jugés du dehors ou du dedans? Le dedans est pire : nos meilleures actions nous apparaîtront hideuses quand le vrai jour de l'éternité nous en dévoilera les racines vénéneuses. Justice impitoyable : *quasi pannus menstruatae universae justitiae nostrae*. Mais miséricorde infinie : *peccata vestra quasi nix dealbabuntur*. La vérité nous fera mourir de honte, l'amour nous ressuscitera...

Différence – sinon contradiction – entre *cueillir* et *accueillir*. – L'appétit, l'orgueil, la volonté de puissance cueillent ; l'âme, l'amour accueillent. – Cueillir un fruit : l'arracher à l'arbre qui le porte pour en faire la proie d'une bouche – mais il tombera, tôt ou tard. C'est vrai. Mais il faut attendre sa chute et le *recevoir*, comme la terre qui, au lieu de le dévorer, lui rendra, dans l'arbre qui naîtra de lui, l'arbre d'où il est tombé.

F., à propos de l'attention aux petites choses dont s'accompagne le détachement des saints : « Ils sont en dehors de tout, ils ne sont à côté de rien. » Tel devrait être le prêtre, *segregatus in Evangelium*...

Réponse à un admirateur : « Si je fais le bilan de ma vie, je ne trouve que deux choses à mon actif (un actif qui est encore un passif, dans ce sens que je l'ai reçu passivement, c'est-à-dire sans effort et sans mérite) : une lucidité qui m'a interdit de me complaire en moi-même et une espèce de compassion (métaphysique, non sentimentale) qui m'a fait transparent aux souffrances des autres. Mais, encore une fois, si *je suis* cela, *je n'y suis* pour rien.

Aucun canal, je le sais trop, n'est digne de la source. Et comme il est amer de ne pouvoir ni le briser puisqu'il transmet ni le supporter puisqu'il trahit. Serviteur, non seulement inutile, mais infidèle – et nécessaire à cause du silence de Dieu.

Mexico, 12 janvier. – Déréliction physique qui jette un voile d'indifférence sur toutes choses. Mieux le lendemain, et je recommence à m'intéresser à ce que je vois. Le corps est le *baromètre* de l'âme. Mais non la *boussole* dont l'aiguille reste fixée sur le Pôle – aux deux sens du mot : invariabilité et froid. Sujet d'enquête : quelles sont les parts respectives du baromètre et de la boussole dans l'orientation des conduites humaines ?

Tendresse et pitié surnaturelles pour l'innocence exposée à la dureté et aux souillures du monde. Privilège divin des enfants, des pauvres, des malades, des vieillards – de tous les êtres désarmés que de susciter cette attention dévorante, sœur de la prière. On ne peut que prier devant ce qu'on est impuissant à protéger. « Se dire que même nos ennemis sont mortels » (Valéry). – Mais pourquoi faut-il que l'apprentissage de la vie, avec sa dureté, ses habiletés, ses hypocrisies, consiste pour une large part à

introduire dans l'âme des alliages impurs qui diminuent cette fragilité de l'innocence? – Mûrir, devenir un homme, est-ce autre chose que se conformer à la maxime : mieux vaut faire envie que pitié, c'est-à-dire irriter le moi des autres au lieu d'attendrir leur âme ?

Mot de Voltaire sur Saint Louis : « Il fut toujours compatissant comme s'il n'avait jamais été que malheureux. » L'inverse du « *haud ignarus mali miseris succurrere disco* » du poète. La sainteté nous met à la place des malheureux parce qu'elle participe à l'universalité de l'amour divin. Sans quoi le malheur des autres ne nous inspire de pitié que pour nous-mêmes...

M., à propos du corps : « Cette enveloppe fragile que le noyau divin rend si précieuse et qu'il est impuissant à protéger... »

Insipidité de la manne. – C'est le signe des nourritures divines. Contrairement aux nourritures terrestres, elles ne deviennent savoureuses *qu'après l'assimilation*.

Disproportion scandaleuse entre *l'infinité* des promesses divines et l'accueil *infinitésimal* qu'elles trouvent en nous.

La jeunesse dévore, la vieillesse rumine. Elle agit, sur les souvenirs, à la façon d'un filtre ou d'un alambic ; elle dégage l'essence intemporelle contenue dans le passé. Elle fait « le premier tri » – en attendant la sélection infaillible qui s'opérera dans l'éternité.

Projet (qui restera irréalisé faute d'avenir) d'un livre où je me situerais idéalement hors de l'histoire pour retrouver et reconnaître dans l'histoire toutes les trouées d'éternité qui défient l'explication historique.

Service inutile. L'impératif du devoir d'état doit se faire d'autant plus absolu qu'on croit moins à ce qu'on fait...

Martyre. – Le témoignage poussé jusqu'à la suppression du témoin. Ce qui implique la foi absolue à une transcendance absolue. Hugo : « Aucune chose finie ne porte en elle l'explication du sacrifice. »

La « surface » sociale. On y échappe par l'altitude. « Se pousser » ou s'élever. Pour se pousser, il faut marcher sur les autres ; pour s'élever, il faut marcher sur soi-même.

L'amour de la vérité, générateur de doutes infinis sur la vérité de l'amour...

Toujours : ce mot sans fin répété par l'amour, sans fin démenti par la vie...

Simone Weil : « Adorer la distance entre soi et ce qu'on aime. » C'est la distance qui fait la magie du paysage et la poésie de l'astre. Le paysan est trop près de la terre pour la contempler. Et pour le cosmonaute qui marche sur la lune, c'est la terre qui devient l'astre du rêve et du mystère. De même pour l'amante que la possession déflöre et dénimbe. Sauf peut-être dans cette forme suprême de la passion où l'étreinte pousse au paroxysme le vertige de l'impossible, où le rayon en daignant se faire caresse, dilate encore ce qui nous unit à l'étoile. Rédemption miraculeuse de la pesanteur par la lumière...

Constantin Brunner : « Il faut être matérialiste de l'entendement et idéaliste de l'esprit. » Je dirais plutôt de l'âme. Lucidité quand je te regarde, éblouissement quand je te contemple. Le « parfait chimiste » et « l'âme sainte » (Baudelaire) : le premier te résout en tes éléments, suivant le conseil de ce maître du mépris que fut Marc Aurèle ; la seconde adore l'indécomposable étincelle divine qui t'habite et te fait plus vrai que toi-même. *Démasqué* jusqu'au néant et *dénudé* jusqu'à Dieu. C'est peut-être un des sens du précepte évangélique : « Soyez prudents comme des serpents et simples comme des colombes » – le serpent désignant la pensée et la colombe l'amour.

Amour et vision en Dieu. Quel Dieu? Le Créateur, celui du « Croissez et multipliez », source du nombre – ou le Sauveur, rédempteur du nombre par

l'Unité : « Qu'ils soient un comme nous sommes un. »

Vision aussi de l'être aimé à l'état auroral, imprégné encore de tout le mystère de l'incrédé, fantôme divin hésitant entre le temps et l'éternité et comme prêt à se résorber dans celle-ci. Le charme irréductible de la nouveauté est dans *l'incarnation inachevée*, dans cette chair où la lumière originelle ne s'est pas encore dégradée en couleur, où l'apparence reste baignée dans l'invisible...

L'amour, défi à l'expérience. Plus j'arrive au seuil de la mort, plus je sens la nécessité et la *vérité* d'adorer sans condition. Retour, par la foi, à la crédulité de l'enfance. Les limites mêmes et les lacunes de l'être aimé sont objets de compassion et non motifs de recul. On adore lucidement, mais d'une lucidité aiguisée et désinfectée par la vision obscure du mystère originel, ce qu'on adorait aveuglément. Comme si la perfection de l'Amour, entrevue derrière la brume transparente des illusions, annulait les imperfections de l'être aimé !

Aimer. Faire de la mort l'ouvrière de la vie – l'amour toujours miné par le temps, se construisant sans fin de nouvelles demeures avec les pierres issues de ses propres éboulements. Défi à la pesanteur et à l'entropie.

Deux sens du mot sacrifice : offrande au sacré et renoncement. Et leur identité : on profane en possédant, on consacre en renonçant.

Desdemona : « C'est dans l'âme d'Othello que j'ai vu son visage. » Irradiation de la beauté intérieure sur l'apparence visible qui, sans réparer l'usure des ans, trouve dans cette usure même une alliée pour mieux se manifester au-dehors : un voile usé est plus transparent qu'un voile neuf. Extraordinaire formule populaire pour désigner la belle apparence de la jeunesse – l'apparence sans transparence : *la beauté du diable*. Le beau, amputé du bien et qui, par là, passe comme l'éclair, « fantôme fait de jour ».

Bénir. Geste suprême, mais qui implique le détachement absolu : la mort. La vie est une succession d'étreintes ; on ne bénit pas ce qu'on embrasse.

Si l'amour n'est pas mortel, dans ce sens qu'il nous blesse jusqu'à la mort et l'éternité, il sera mortel dans ce sens que le temps aura raison de lui. S'il ne tue pas, il meurt. Saint Paul : « Vous êtes morts et votre vie est cachée en Dieu... »

Étymologie du mot *chronique* : durable, qui résiste au temps. D'où vient donc qu'on ne l'emploie que pour désigner un mal : une maladie, une tristesse, une sottise chroniques? Personne ne s'avisera de parler d'une santé ou d'un bonheur chroniques. Profonde intuition de la fragilité, de l'impermanence du bien. « Dieu passe dans le cœur des hommes, j'y demeure », fait dire le poète à Satan...

Cri de l'amante : « T'oublier ? Horreur ! » – C'est qu'elle se dédouble : elle saigne de la contradiction entre l'amour présent et le spectre d'une

trahison située dans un avenir imaginaire. Elle ne sait pas que le déclin de la passion sécrètera automatiquement l'oubli et le consentement à l'oubli. De même pour l'épouvante devant la mort. Moi mort ! hurle la conscience de l'homme en pleine santé. Mais la maladie, l'épuisement nous poussent sur la pente au bout de laquelle la mort devient, à notre insu, l'issue et la solution. En cela, les stoïques avaient raison de parler de terreurs imaginaires. L'événement, quel qu'il soit, opère toujours, dans une très large mesure, sous anesthésie.

Livre américain où il est parlé de l'agressivité comme élément constituant de l'amour des sexes. Quand on aime comme on mange, on montre forcément les dents. Vivre, ici-bas, implique la destruction d'une autre vie. C'est vrai absolument pour la nutrition, ce l'est en partie pour la sexualité. Monde châtié où, pour prolonger la vie, il faut massacrer l'amour – où ce qu'on appelle de ce nom sacré n'est que masque ou ruse de la guerre, « mère de tout » (Héraclite). – D'où le prix de la chasteté. Rêve d'impuissants, disent Nietzsche et ses épigones. Ce qui est vrai souvent. Mais le même Nietzsche : « L'amour pardonne jusqu'au désir de l'être aimé. » Pardon de la lumière à la pesanteur, de l'aile aux entrailles...

Passion éducatrice. – Apprendre à contempler avec autant d'intensité qu'on désire. Transférer l'attention de la proie sur l'étoile.

Faiblesse des mobiles spirituels non irrigués par la chair et par le sang. Pourquoi l'âme a-t-elle besoin de ces leviers ? Dialectique de l'amour dans Platon : la pesanteur au service de l'impondérable – les créatures, terrains d'envol vers le divin. Mais terrain si détrempe que je m'y enlise au lieu d'en décoller...

Maladie mortelle d'un être cher. Il est un point critique à partir duquel le désir de le sauver se mue en hâte de le voir mourir. Mélange de compassion (pourquoi tant souffrir inutilement?) le sursis accordé par la nature et prolongé par la médecine n'est pour toi qu'une torture de plus...) et d'égoïsme (les soins que tu exiges, le spectacle de ta douleur et de ta déchéance me brisent...) et, au fond de nous-mêmes, ce cri trouble et ambigu : achève donc de mourir pour que j'aie le loisir de pleurer sur celui que tu fus vivant!

Attitude devant les mourants. La religion apportait des « consolations », la science administre des stupéfiants. Là, comme partout, dégradation des moyens subtils en moyens grossiers.

Suicide de Montherlant. Il justifie ainsi son acte : « Il faut mettre fin à la vie quand elle n'est plus digne de nous. » La vie, c'est-à-dire le corps. Mais qu'est-ce qu'un corps digne de l'âme ? J'ai plutôt l'impression que je ne suis pas digne de mon corps, ce serviteur qui suit aveuglément sa loi alors que, conscient, je ne cesse pas de violer la mienne. Et ce corps, en se dégradant, ressemble de plus en plus à mon âme : le chaos s'installe en lui comme il règne depuis toujours en elle, et, s'il est menacé de cécité (ce que Montherlant redoutait par-dessus tout) n'imité-t-il pas, en se fermant à la lumière du jour, mon refus de la lumière de Dieu?

Traiter les hommes comme des choses – s'accommoder de leurs humeurs ou de leurs idées (y a-t-il tant de différence entre les premières et les secondes : les « humeurs pensées » d'Alain...) comme des caprices de

l'atmosphère. Difficulté d'aimer sans croire à la liberté de l'être aimé. Quand on s'aperçoit qu'il s'identifie aux fatalités ou aux conventions, le mépris s'installe irrésistiblement en nous : on lui en veut d'être innocent de ce qu'il est et de ce qu'il fait. Evangile : visiter les prisonniers – et les plus misérables de tous : ceux qui portent leur prison en eux-mêmes. Aimer la chose dans l'homme. Et devenir librement soi-même la chose de Dieu.

Dernier vers d'un poème de K. F. Meyer prêtant au Christ cette réponse à Judas qui blâmait le gaspillage de Madeleine lorsqu'elle répandait sur les pieds du Sauveur un parfum précieux dont le prix aurait pu être employé à des fins plus utiles, on dirait aujourd'hui plus « sociales » : « *Judas, wer liebt verschwendet allezeit.* » Le gaspillage fait partie de l'économie du salut.

... Minutes colorées d'éternité où s'allient l'intensité et la transparence. Rien à retrancher, rien à ajouter : aucun écart entre la réalité et le vœu, l'accomplissement et l'espérance : seules, les bornes du temps et de l'espace marquent la limite entre la Terre et le Ciel...

On me demande une définition de l'âme. Réponse : ce par quoi nous échappons à toutes les définitions.

4.

L'immobile alternance

« Avec des yeux croyants et des ailes impies » (Hugo). – Des yeux croyants par rapport au but qui est au-delà de tous les espaces, et des ailes impies par rapport aux simulacres divins nourris et limités par un espace – psychologique, social, historique, peu importe. Laver Dieu des dieux..

Monod : « Il faut bien que l'homme se réveille enfin de son rêve millénaire pour découvrir sa totale solitude, son étrangeté radicale. Il sait maintenant qu'il est en marge de l'univers où il doit vivre. Univers sourd à sa musique, indifférent à ses souffrances et à ses crimes. »

Mais quelle affirmation de la transcendance dans cet isolement ! Et quel appel vers la solitude de l'Être inconnu qui a créé ces solitaires à *son image*, qui a contredit l'univers en faisant l'homme !

L'homme serait-il la dernière goutte de la création, tombée hors de Dieu, alors que Dieu, las de sortir de Lui-même, rentrait déjà en Lui-même? D'où sa présence marginale à l'univers où il baigne et dont il émerge, que traduit le grand mot de Blanc de Saint-Bonnet : « Dieu a créé l'homme le moins possible. » L'homme est seul dans l'univers parce qu'il porte en lui la marque du reflux de la création vers l'incrée...

Mot insondable de Proudhon : « L'homme devient athée lorsqu'il se sent meilleur que son Dieu. » Quel Dieu ? Celui que lui impose la société où il vit. Après quoi, l'athée se fabrique d'autres dieux et les adore sous d'autres noms : Progrès, Révolution, Erotisme, etc. – et ces nouveaux dieux le trahissent plus que l'ancien Dieu détrôné parce qu'il les construit à l'image

de parties plus basses de lui-même. Théologie descendante de la Renaissance à nos jours...

Réponse à Proudhon : vils comme nous sommes, quel est donc ce Dieu en nous qui nous fait douter de tous les Dieux ?

« Si nous ne faisons pas de la mort de Dieu un grand renoncement et une perpétuelle victoire sur nous-mêmes, nous aurons à payer pour cette perte » (Nietzsche). – Renoncer, mais à quoi? Se vaincre soi-même – pour quoi? S'il n'y a plus de modèle suprême, quelle forme donnerons-nous à l'ébauche humaine? Paradoxe de Nietzsche : Dieu sans Dieu.

« Ne tue pas ton plus haut espoir » (Nietzsche). On laisse mourir, on aide à mourir son âme pour ne plus entendre le reproche silencieux qu'elle fait par ses blessures. Ne pas achever en nous le Dieu blessé...

Avant de tuer les Dieux, songer aux monstres qui naîtront de leurs cendres...

Toujours Gethsémani. Dieu devant le froid absolu de la mort – Dieu qui n'est jamais si Dieu que lorsqu'il ne sait plus qu'il est Dieu...

Publicité officielle avec ce slogan : protection de la nature. La formule aurait paru saugrenue il y a seulement 100 ans. Jusqu'ici, l'homme avait plutôt besoin de se protéger contre la nature – cette mère indifférente qui tournait si facilement en marâtre. Menaçante hier, et si menacée aujourd'hui. Comme Dieu. Etrange et inédite promotion de l'homme, appelé à veiller sur la création comme sur le créateur. Agonie de la nature et mort de Dieu. Sauver la première, ressusciter le second...

Seipsum exinanivit. Réanimer Dieu...

Heures de joie sans mélange, de certitude où l'on crie merci à Dieu. Heures d'agonie morale ou physique où l'on crie : *pourquoi* ? Lequel de ces deux mots exprime-t-il la vérité – ou le mensonge – de notre existence ? La plénitude ne pose pas de question : elle est affirmation et bénédiction ; on fait confiance au chemin dans la mesure où l'on est sûr du but ; l'insondable se fait transparent. Le *pourquoi* commence à l'incertitude et à l'angoisse. On se demande *pourquoi* on vit et on meurt quand on ne sait plus *pour quoi* on vit et on meurt.

Mot de Nietzsche : « L'homme qui sait pour quoi il vit peut supporter n'importe quelle condition de vie. » Inversement, le problème du « niveau de vie » prend une importance de plus en plus exclusive à mesure qu'on perd le sens de la vie. On ne pense qu'à l'aménagement d'un chemin qui ne mène nulle part. Le voyage tient lieu de patrie : d'où ces deux attitudes contradictoires (mais secrètement identiques) : l'attachement au temps (refus névrotique de la mort) et le viol de tous les rythmes du temps (prurit de la vitesse et de la nouveauté) – et ce rejet de la mort transformant toute naissance en avortement. Plus de but : chaque étape, chaque accident du

voyage se colorent un moment d'absolu et retombent aussitôt après au néant.

Regard d'admiration et de confiance infinies devant les astres, la terre, la mer, les fleuves, car là sont l'ordre, l'harmonie et la beauté sans éclipse et sans rançon. – Regard d'épouvante devant la vie, car là règnent le chaos, la guerre, le sauve-qui-peut carnassier; là commencent le mal, la douleur et le scandale sans fond de la mort. Et que m'importe le privilège de la conscience qui m'élève au-dessus de toute la création s'il se résout dans cette condamnation à l'absurde, au malheur et à la tombe ? Que m'importe cette ascension de la matière à l'esprit si je ne suis pas descendu d'un Dieu que je retrouverai dans la zone invisible de l'échelle des êtres? Remontée sans laquelle toute montée serait malédiction.

Sénèque : « *Scit enim quo exiturus sit, qui unde venerit meminit.* » Mais on ne le sait pas : l'exil fait l'amnésie. Comment savoir où l'on doit aller quand on ne sait plus d'où l'on vient? Nous nous souvenons juste assez de la patrie pour la chercher dans l'exil : d'où l'idolâtrie, maladie de Dieu dans l'homme – d'un Dieu présent et non reconnu.

Frankl et la logothérapie, éducation de la conscience, par opposition à l'exploration de l'inconscient de la psychanalyse. Mais de toute façon, et y compris pour la psychanalyse, on s'adresse à l'esprit, différence spécifique de l'homme. Soit dans son jaillissement ascendant (tradition grecque et chrétienne), soit dans ses retombées mécaniques (les affects *coincés!*), mais toujours en fonction d'un élément irréductible au pur instinct animal – un inconscient où traînent partout des déchets de la conscience – poubelle de l'esprit dont chaque détritrus porte la marque. – Le psychisme humain est

comme une cathédrale dont l'équilibre des fondements reposerait sur la flèche...

Freudisme et ses dérivés. – L'amour, l'art, la religion, etc., seraient des projections symboliques de sexe. Mais où est la réalité et où est le symbole ? Où le signifié et où le signe ? Et ce sexe qui s'exprime par des signes et des symboles, est-ce uniquement le sexe ? Il faut opter entre la vision ascendante des choses d'en bas et la vision dégradante des choses d'en haut. Le marécage a-t-il sa source dans la pluie tombée du ciel ou le ciel lui-même n'est-il que brouillard et fantôme émanés du marécage ?

Encore le mot de Malraux sur notre civilisation, « la première, dans l'histoire du monde, qui ait pris conscience de la non-signification de l'homme ». – Où trouver un point fixe dans l'histoire à travers la diversité des psychologies, des mœurs et des religions et les mutations qu'entraîne « la déroute effarée et sombre des années » ? En ceci que, dans tous les temps et dans tous les lieux, des hommes ont pressenti la réalité d'un monde invisible et ouï l'appel d'une entité transcendante à la vie et à la mort. Projection imaginaire de leurs désirs et de leurs rêves ? Mais de quoi – ou de qui – le projecteur est-il lui-même la projection ? De quel ciel est tombé ce faiseur de dieux ?

Tous ceux qui s'aiment croient jeter l'ancre sur l'éternité, et l'ancre n'atteint que le flot mouvant. Même notre idée et notre expérience de l'éternité dépendent des remous du temps en nous. Rien ne lui échappe, sauf notre désespoir d'être sa proie. Ce désespoir est la marque irrécusable de la présence absente de Dieu. C'est l'amour qui enseigne la métaphysique ; c'est

par lui que s'incarne en nous jusqu'au sang et jusqu'aux larmes la dialectique de l'être et du néant...

Mortale non sonat. Mais ces hommes aux accents immortels étaient des mortels comme nous, captifs des mêmes limites, soumis aux mêmes faiblesses, cheminant dans la même nuit et promis au même tombeau. Si l'un d'eux est notre contemporain et que le hasard nous le fasse rencontrer, quel abîme se dévoile aussitôt entre le message et le messager! Et si vaste, si scandaleux que nous en venons à douter même du message. C'est du messager qu'il faut douter : c'est lui qui ment, et non le message. « Je suis un mensonge qui dit la vérité. » Par là se vérifie l'idée antique d'inspiration. Rien dans l'homme n'est à la hauteur du discours de l'homme – et c'est la preuve voilée de l'existence d'un univers supérieur d'où descendent ces éclairs d'impossible perfection.

L'homme est fait pour la vérité puisqu'il a besoin de mentir. On voile ce qui est de sentiments et de mots empruntés à ce qui devrait être. Nos masques sont tissés des fils alternés de notre besoin et de notre refus des rayons.

Sous prétexte qu'on trouve tous les intermédiaires entre l'atome et la pensée, est-ce une raison pour réduire la pensée à l'atome et à ses combinaisons – le point d'arrivée au point de départ? Comme si, dans tout voyage, ce n'était pas l'attraction du but qui donne le signal du départ !

Même faux pas pour l'idée du progrès moral secrété par le déroulement de l'histoire. Max Scheler : « Les valeurs morales sont aussi strictement absolues que les vérités mathématiques... Il y a un ordre du cœur que le génie moral découvre peu à peu au cours de l'histoire ; ce n'est pas cet ordre

qui est historique, c'est son acquisition. » – La métaphysique évolutionniste considère comme *créées* par le temps les valeurs que l'homme *découvre* progressivement à travers le temps...

Psychologie et métaphysique. Sophismes nietzschéens de la *Nouvelle Droite*. L'Univers; un chaos ordonné par l'homme ? Je veux bien. Mais qui a ordonné cet ordonnateur ? La métaphysique, traduction des besoins psychologiques ? C'est trop souvent vrai. Mais quel instinct métaphysique – celui de la vérité nue et peut-être mortelle – nous fait-il récuser ces métaphysiques issues de la psychologie ? Transcendance irréductible de l'homme à l'égard de tout l'humain : sa dignité consiste en ceci qu'il peut se poser des questions métaphysiques et son infirmité en ceci qu'il ne peut en résoudre aucune. Aveugle devant la vérité, mais capable de dire : qu'est-ce que la vérité ?

« Toute la dignité de l'homme est dans la pensée » (Pascal). Tous les apports des sciences dites de l'homme (anthropologie, psychologie, sociologie, histoire, etc.) tendent au contraire à avilir la pensée en analysant sa dépendance à l'égard de la non-pensée (la libido, l'inconscient, la volonté de puissance, les structures, etc.) dont elle ne serait que l'émanation illusoire. Je pense, disaient Descartes ou Pascal; ça pense (*es denkt*) répondent Nietzsche ou Freud. Bien. Mais qui dévoile ces conditionnements obscurs de la pensée, sinon la pensée elle-même ? Qui est le témoin et le juge de cet esclavage, sinon l'étincelle de liberté qui subsiste dans l'esclave ? Qu'est-ce qui nous dicte ce refus du mensonge, sinon ce besoin d'une vérité, si dure, si désespérante soit-elle, que nous préférons à la paix dans l'illusion ? Et par là, la pensée, en dévoilant les mécanismes qui la gauchissent, prouve son indépendance à leur égard et retrouve sa dignité intemporelle...

Psychologie du masque : Nietzsche, Freud, etc. L'amour, masque du désir; l'idéal, masque du besoin; Dieu, masque de toutes les impuissances de l'homme. – On peut renverser le rapport et voir dans les choses d'en bas le masque des choses d'en haut que l'homme renie, faute d'être assez fort et assez pur pour consentir aux efforts et au dépouillement qu'elles exigent. *La réduction au charnel dispense de l'incarnation du spirituel.* – « Ce n'est que ça » – fausse lucidité, alibi de la faiblesse orgueilleuse. Réagir par une *métaphysique* du masque contre les empiétements démesurés de la *psychologie* du masque qui ressemble trop à l'autojustification du renard sous la treille. Dévoiler Dieu au fond de l'homme au lieu de le démasquer à la surface de l'homme...

Je sais et je réapprends tous les jours que « le mensonge est une nécessité vitale dans la Caverne ». Le mensonge aux autres et surtout le mensonge à moi-même. Mais, encore une fois : au nom de quelle vérité, enfouie et toujours palpitante au fond de lui-même, l'homme est-il condamné à mentir et à *savoir qu'il ment*?

Le mal, l'absurde, l'impossible – des échelons que Dieu nous invite à gravir pour aller à Lui. Pourquoi faut-il que nous en tirions des arguments pour nier son existence ?

Interview de Nixon sur le suicide collectif des adeptes de Tim Jones : « Ce qu'il offrait à ceux qui l'ont suivi dans la jungle guyanaise était mauvais, mais ces gens cherchaient quelque chose... Je crois que partout dans le monde d'aujourd'hui, les gens ont besoin d'avoir une foi. » – Ce qui rejoint

le mot d'Aristote : « C'est méconnaître l'homme de ne lui proposer que de l'humain. » Faute du divin, il se jettera dans l'inhumain ; la grimace du diable remplacera pour lui le visage effacé de Dieu...

« Cette facilité sinistre de mourir » (Hugo). – Je pense aux terroristes allemands ou italiens, aux sectaires du *Temple du peuple*, aux foules hypnotisées par Khomeiny, etc. – Dans la veulerie universelle où nous vivons, l'avenir risque d'appartenir aux fanatiques meurtriers ou suicidaires. Y a-t-il encore des hommes capables de mourir ou de tuer librement, c'est-à-dire sans perdre la raison, dans ce qu'on appelait jadis une « juste guerre » ? Des croyants qui ne soient pas des aliénés, au double sens du mot ?

On m'invite à écrire un livre qui serait « le reflet de ma vie ». J'hésite, en inclinant fortement vers le refus. Car les révélations concernant la vie privée d'un individu n'ont de sens que dans la mesure où cette vie possède une valeur exemplaire, telle la vie des héros et des saints. Je n'ose pas même dire que j'en suis loin, je suis en dehors.

Il est vrai qu'aujourd'hui l'exemplarité (avec toutes les majorations indues qu'elle comporte) a changé de face et de camp. Jadis, on stylisait démesurément les vies héroïques. Maintenant, on stylise en sens inverse, c'est-à-dire jusqu'à la perfection négative, la vie des anormaux et des mauvais sujets. Je pense au *Saint Genet* de Sartre par exemple : l'hagiographie à rebours, la littérature de patronage émigrant de la sacristie vers l'égout.

Morale et mystique. – La première consiste à mettre une apparence, un simulacre d'ordre dans la réalité du désordre : l'équilibre des vices de Pascal. L'ordre relatif dans les conduites voile et neutralise le désordre dans

les âmes. La seconde, à rétablir l'ordre originel détruit par la faute originelle. D'où le conflit entre Antigone et Créon : l'intrusion d'un ordre supérieur dans l'ordre inférieur bouleverse ce dernier, les lois non écrites font éclater les lois écrites. D'un côté, la « sainte liberté des enfants de Dieu » (aime et fais ce que tu veux) ; de l'autre, la contrainte des égoïsmes sous la pression des lois et des mœurs : fais cela, que tu le veuilles ou non. Au plus bas degré et très au-dessous de la morale, l'immoralisme, inspiré, non par l'appel de l'infini, mais par la démesure du fini révolté contre lui-même. C'est le péché du monde moderne : le divin – j'entends le faussement divinisé – servant de masque et d'alibi à la décomposition de l'humain.

« Sauver l'homme de l'apparence coûte que coûte, la vie dût-elle y sombrer » (Nietzsche). – Etrange vœu métaphysique et mystique dans la bouche d'un apôtre forcené de la vie !

Lettre de C. sur les « phénomènes de rejet » de la greffe divine. C'est la réaction du commun des hommes. La paix d'ici-bas, « la terrible paix des hommes sans amour » est à ce prix. Il y a dans l'âme des « antidieux » comme il y a des anticorps dans l'organisme...

Mot étonnant de Specklin dans sa préface au livre de Hesso de Reinach : « L'homme a voulu ignorer le Dieu qui est au-dessus de lui et les démons qui sont en lui. »

Péché originel. – On dit indifféremment blessure ou tache originelle. Alors que la différence est immense entre ces deux aspects de la chute. Plus la tache s'efface, plus la blessure se creuse et se fait douloureuse : ce sont les êtres purifiés (les saints) qui en souffrent le plus. Inversement, plus la tache est épaisse, plus elle envenime la plaie et, du même coup, l'anesthésie. Les maux de l'âme les plus incurables sont aussi les plus indolores. La médiocrité dans le mal, péché suprême. Ascèse : désinfecter la plaie, la mettre à nu et à vif. La transfusion divine est à ce prix...

Symbolisme divin du soleil. Il est foyer d'amour et centre d'attraction. A l'inverse des hommes : moins ils sont foyer d'amour, plus ils veulent être centres d'attraction. « Egocentriques et sans identité » (Pierre Emmanuel).

Ces êtres dont la vie « adulte » n'est que le confluent indécis de la puberté retardée et de la sénilité précoce. Pas d'autre identité pour eux que celle du personnage social – masque sur un visage absent qui dissimule aux yeux des hommes les effets misérables de ce retard et de cette avance...

Sur « l'éminente dignité de la personne humaine ». Grandiloquence douceuse qui m'a toujours révolté. Et dans une époque où les hommes perdent de plus en plus leur identité ! – Respecter quoi ? L'image de Dieu. Mais qu'en reste-t-il ? Ce qu'on respecte, sous le nom de personne, n'est-ce pas le moi, au sens pascalien, faux centre de l'univers ? « N'être rien pour être à sa place dans le tout », dit Simone Weil. Cela fait, on mérite le respect, mais on ne l'exige plus...

Si l'âme n'est qu'un foyer d'échanges (Saint-Exupéry), qu'y a-t-il d'unique et d'irréductible dans l'être humain? La qualité, la tonalité que donne à chaque échange le sujet pensant et aimant qui, lui, ne s'échange pas. Moins le sujet est interchangeable, plus ses échanges sont authentiques : c'est l'incommunicable qui donne sens et couleur à la communication. Inversement, les êtres sans identité n'ont pas de vrais échanges : voulant tout recevoir sans rien donner, ils « néantisent » à leur image tout ce qu'ils reçoivent. Confinés dans les limites de leur personne, ils en deviennent impersonnels : ils se *confondent* dans la mesure où ils sont incapables de se *fondre* : leur personne n'est personne. Evangile : « Celui qui veut sauver sa vie la perdra... »

Insécurité des conquérants – de femmes, d'honneurs, de pouvoir, etc. – qui veulent être aimés, admirés ou redoutés pour avoir l'illusion d'une existence, d'une identité qui dément leur sens intime. *Yo sé quien soy*, disait Don Quichotte : eux ne savent pas qui ils sont, ni ce qu'ils sont, ni même s'ils sont, et ils demandent aux autres un éclairage positif sur eux-mêmes. En fait et contre toute apparence, ce sont des suppliants. Mais déguisés en conquérants. Comme on s'inclinerait tendrement sur la misère humaine si elle ne se fardait pas d'orgueil et d'imposture !

Le vaniteux qui « réussit dans la vie » et qui s'enfle en proportion : il devient de plus en plus voyant et de moins en moins regardable...

Image de la double gravitation de la terre qui tourne sur elle-même et autour du soleil. Essence du péché : oublier le second mouvement au profit du premier. *Ambire* (d'où le mot ambition) : *tourner autour*. De soi-même ou de Dieu?

La destinée, conçue jadis comme cercle, et aujourd'hui comme ligne – droite ou brisée, mais génératrice d'inconnu et d'espérance. J'opte pour le cercle, à la manière de nos vieux paysans attachés, incorporés à la terre et au cycle des saisons. Pour eux, tout se renouvelle et rien ne se répète. Le citadin fait l'expérience inverse : le cercle secrète la saturation et l'ennui. Sens négatif des expressions : tourner en rond, avoir fait le tour, etc. – La loi des astres et des saisons vécue comme prison et servitude...

Mort de l'homme constatée et homologuée par les sciences dites humaines. A l'homme de Pascal « qui sait qu'il mourra », succède l'homme de l'existentialisme, du structuralisme ou de la psychanalyse qui sait qu'il est mort. Juste assez vivant cependant pour dresser son acte de décès. Un suicide grimé en mort naturelle...

Affinité, identité entre le narcissisme et l'aveuglement vis-à-vis de soi-même. Le contraire du *nosce teipsum* : l'homme au miroir qui ne voit que lui-même et qui ne se connaît pas...

Retour à l'irrationnel, aux instincts, à l'élémentaire, etc. : prise de conscience de l'inconscient. Et, du même coup, l'inconscient perd sa vertu spécifique : la raison étend ses conquêtes en fonction même de sa prétendue abdication. On reconstruit artificiellement le naturel – autrement dit, on l'évacue totalement.

Corrections, « améliorations » de la nature qui tournent à la dénaturation, interventions qui sont des contrefaçons. On « fait » des poulets en six semaines, mais quels poulets ? L'insomniaque dort, mais de quel sommeil ? Le malade condamné survit, mais de quelle vie ? On recule les frontières de la mort par la falsification de la vie...

Education sexuelle (théorique et pratique). « Il faut qu'elle soit très précoce afin d'éviter le refoulement », me dit ce psychologue « averti ». – Réponse : ne confondez pas refoulé et *inéclos*. Une fleur en bouton paraît « bourrée de complexes ». A vouloir l'épanouir avant l'heure, on n'arrive qu'à la friper davantage. Dans tous les domaines, l'homme moderne souffre du complexe d'impatience – d'où tant de dénouements prématurés qui créent des nœuds inextricables..

Monde de fantômes : plus la densité diminue, plus la chute s'accélère. La psychologie contredit la physique...

Chemin du village. Chaque année surgissent de nouvelles maisons et des habitants inconnus. Je me sens dépaysé dans ce coin de terre où je suis né; chaque regard est comme un déracinement. Les choses changeaient jadis si lentement qu'une vie humaine enregistrerait à peine le changement. J'avais suivi durant cinquante ans ce même chemin – et c'étaient toujours les mêmes ornières, les mêmes pierres, les mêmes talus, les mêmes arbres, les mêmes maisons. Et cette permanence dans le temps était comme une avenue vers l'intemporel : ce qui durait annonçait et préfigurait ce qui demeure...

Le fleuve du temps... Il coulait lentement, insensiblement entre les mêmes rives ; il était transparent aux choses éternelles. Aujourd'hui, ses

eaux troublées par la violence du courant ont perdu leur limpidité ; on vogue de plus en plus vite à leur surface, mais on ne voit plus rien dans leurs profondeurs. L'accélération de l'histoire nous éloigne de l'éternité.

Péché d'impatience. Massacre des rythmes du temps et des délais d'attente. Et le désespoir au bout : en brûlant les étapes, l'homme fait de son âme une terre brûlée...

Campagne contre l'avortement. Mais il est partout – et c'est le fruit de la religion, de la vitesse et du plaisir. Il y a l'interruption de grossesse – mais il y a aussi l'avortement de l'amour, de l'amitié, de Dieu dans les âmes (qui ne meurt pas avant terme ?) ; il y a aussi la politique à la petite semaine où s'enlisent les grands projets, la littérature bâclée, l'architecture à court terme, la fabrication de camelote industrielle à usage éphémère – bref, toute une atmosphère d'avortement qui, pénétrant dans l'homme et le modelant à son image, le réduit aux dimensions d'un avorton...

L'ennui et l'impatience – symptômes jumeaux de l'épuisement des sources vitales. D'où la soif morbide des jouissances immédiates, l'horreur de toute virtualité et des lents processus de maturation, le refus de l'ascèse et de la réserve qui crée des réserves – bref, toute la mentalité abortive de notre époque. Consommation à crédit, amour réduit aux frottis des chairs, méthodes « actives » (qui cultivent les pires passivités) en éducation, massacre de l'embryon et idolâtrie de l'enfant. Civilisation de l'instantané, temps émietté où l'éternel n'a plus de prise...

Ces deux fiancés longtemps séparés et qui m'avouent, du ton le plus naturel et comme la chose la plus normale, ne pas s'être écrit plus de deux ou trois fois pendant cette longue absence. « Mais on s'est souvent téléphoné! » s'empresment-ils d'ajouter devant ma stupeur. En cas de rupture ils n'auront plus besoin de se rendre leurs lettres suivant les conventions d'autrefois : *verba volant*. – Phénomène universel : partout les moyens rapides et superficiels (superficiels parce que rapides) tendent à se substituer aux moyens lents et profonds. Le téléphone tue la lettre, la télévision la lecture, le voyage-éclair la marche à pied, l'érotisme – cet art de manquer le but en allant trop droit au but – l'attente sacrée de l'amour.

Méfait de la vitesse. « Etre pressé par le temps ». Double sens du mot : hâte et compression. Le contraire de l'épanouissement. La hâte rétrécit le pouvoir créateur du temps et dilate son pouvoir destructeur.

Conversation avec un jeune professeur sur la discontinuité – effet du manque de concentration et d'attention – des devoirs scolaires. Impossibilité de coordonner des pensées et de concevoir un plan : ces lacunes de l'intelligence se répercutent dans la conduite ; l'incohérence du discours a pour analogue l'effritement des responsabilités ; les actions, comme les idées, perdent toute cohérence interne : *on fait écho à tout, on ne répond à rien et de rien*.

« Il n'y a pas d'hommes irremplaçables. » C'était vrai aux époques plus saines que la nôtre, où l'on pouvait, devant n'importe quelle mort, transposer la formule : « Le roi est mort, vive le Roi ! » Mais dans ce siècle de nomadisme spirituel où se brisent les traditions qui reliaient les générations,

où l'hérédité ne transmet plus l'héritage, il y a de plus en plus d'hommes *irremplacés*.

La plante humaine a besoin de taille et de greffe. La première (lois restrictives imposées par le milieu social ou l'ascèse personnelle) s'opère par l'homme sur l'homme ; la seconde (transfiguration intérieure par la beauté, l'amour, la prière) est un don gratuit des dieux. Le monde moderne tend à supprimer l'une et l'autre en reniant simultanément les morales et les dieux. A la limite, plus de lois pour tracer le chemin et plus d'étoiles pour montrer le but.

Conversation avec Betty, fille de l'Arizona, au sujet des Noirs et des Indiens des U.S.A. « Ils ont pris conscience de leur identité », me dit-elle. Problème : ne l'ont-ils pas perdue en partie en en prenant conscience ? S'affirmer, par comparaison et opposition aux autres, n'est-ce pas s'éloigner de soi-même ? Et ne renie-t-on pas sa différence en revendiquant l'égalité ? Quoi qu'on fasse, on ne peut pas devenir l'autre, et on n'est déjà plus soi-même. La prise de conscience est comme l'effet d'un divorce entre l'essence et l'existence : c'est le fruit de l'arbre de la connaissance par qui pourrit le fruit de l'arbre de vie. – J'ai observé le même phénomène chez nos paysans : leurs aïeux étaient à l'aise dans leur identité *vécue et non reconnue*; ils n'aspiraient pas à être autre chose que ce qu'ils étaient; leur existence s'accommodait sans problème de leur essence. Aujourd'hui, aigris par comparaison illusoire, leur révolte contre la société est la traduction et l'alibi de leur révolte contre eux-mêmes.

X., au sujet des « images de marque » auxquelles on réduit tel ou tel personnage. « On colle des étiquettes sur les hommes, non pour les

reconnaître, mais pour se dispenser de les regarder... »

Conversation avec F. – Elle me dit préférer un avortement inspiré par la panique à l'usage tranquille et continu de la pilule : c'est la différence, ajoute-t-elle, entre le péché rocailleux et le péché lisse. En fait, notre époque excelle dans l'art de polir les aspérités de l'existence. La fille ne risque plus rien en faisant l'amour à sa fantaisie, on voile sa mort à l'agonisant en le bourrant de drogues et de mensonges. A la limite, une pente polie où glissent des fantômes sans épaisseur.

Confort, sécurisation. – Une civilisation semblable à un train qui va à l'abîme – ou au butoir – mais de mieux en mieux climatisé, avec des sièges toujours plus moelleux – et privé de signal d'alarme.

« Les hommes des grandes villes n'ont plus que des contacts épidermiques » – mots glanés dans un article de journal. Ce serait encore trop beau. L'épiderme est le siège des sensations, c'est par l'épiderme qu'un baiser va jusqu'à l'âme. Non, ils échangent des réactions automatiques issues de conditionnements analogues à des mécanismes d'horlogerie. Tel geste appelle tel geste, telle question telle réponse : du tic au tac! – Ce ne sont plus des épidermes, ce sont des masques fabriqués en série qui se frottent les uns aux autres.

« Diminuer les dieux de la croissance humaine » (Hugo). C'est l'œuvre triomphale, puis le châtimement de Prométhée. En exploitant à outrance la

nature autour de lui (rupture des équilibres cosmiques, épuisement des ressources de la planète, etc.) et en lui (culte du plaisir et du confort), il finit par succomber sous le poids de ses victoires. Car en brisant ses chaînes, il se coupe de ses sources : à force d'asservir à son usage, et au-delà de ses besoins, l'œuvre imparfaite et fragile des dieux, dont il fait partie, il la saccage et la stérilise – et lui avec elle. Ainsi Prométhée, *désenchaîné et déchaîné*, Prométhée vainqueur des dieux, ressuscite en lui, sous une autre forme, le vautour qui le dévorait. Après la mort de Dieu, la mort de l'homme...

Propos de Mitterrand le 19 mars 1978, après son échec aux élections législatives : « La politique obéit si souvent aux lois de la physique que j'attends maintenant du principe d'Archimède une somme de doutes, d'abandons, d'insolences et d'injures égale à la somme d'éloges, de soumissions et de serments que m'eût valu le mouvement contraire. » – Belle leçon de physique sociale ; ce que je ne comprends pas, c'est qu'une connaissance si claire des lois physiques ne guérisse pas à jamais de l'ambition politique. Est-il donc si doux se régner sur des mécaniques ?

Le « complexe » du médecin. Sa façon de considérer la santé comme une anomalie, sinon un défi (« Tu m'ignores, mais j'aurai mon heure... ») et la maladie comme un retour à l'ordre : enfin, je te tiens!

Analogie avec la mentalité du prêtre. Le médecin spéculé sur la peur de la mort, le prêtre sur la crainte de l'après-mort. Mais la mort est certaine et l'au-delà douteux. D'où, dans les époques de matérialisme ou d'agnosticisme comme la nôtre, l'éclipse de la dictature cléricale au profit de la tyrannie médicale : au mieux, le prêtre ramasse-t-il ceux que les médecins ont, comme on dit, abandonnés. La religion mange les restes de la science.

Des problèmes qui se posaient jadis en termes de vérité ou d'erreur, de bien ou de mal, de salut ou de damnation se posent aujourd'hui en termes de santé ou de maladie, d'utilité ou de nuisance – et ce qui fut conversion devient affaire de recyclage, ou de dépannage, ou de mise au point. Le sage, le prêtre, cèdent la place aux techniciens de l'âme.

Epicure, cité par Marc Aurèle : « Durant ma maladie, mes entretiens ne portaient pas sur mes souffrances corporelles : je continuais à philosopher avec mes visiteurs et je traitais de préférence la question suivante : comment la pensée, tout en prenant sa part de l'agitation qui règne dans la chair, reste-t-elle sans trouble et conserve-t-elle son bien propre ? Je ne donnais pas aux médecins l'occasion de se rengorger de leur prétendu savoir, et ma vie s'écoulait bonne et heureuse. »

Nul doute qu'une telle sérénité soit un facteur important de guérison. A noter ceci : dans les temps anciens, on demandait trop facilement aux médecins de l'âme (prêtres, mages, philosophes, etc.) le soulagement ou l'oubli des maux du corps ; aujourd'hui, c'est aux médecins du corps qu'on demande un remède aux maux de l'âme (Pr Escande : « trois de nos clients sur quatre ne consultent pas pour être guéris, mais pour être heureux »...) ; d'où le succès grandissant des guérisseurs de tout plumage, soi-disant possesseurs de secrets magiques, au détriment du médecin confiné dans son rôle officiel. Le guérisseur fait le pont entre le prêtre défaillant et le médecin technocrate.

L'âme et l'événement. – Le degré de sagesse d'un homme se mesure peut-être à ceci : plus il est sage, plus c'est l'événement, dominé et assimilé, qui prend la couleur de son âme ; plus il est insensé (au sens biblique du mot) plus c'est l'âme qui prend la couleur de l'événement et se décolore elle-

même par sa dépendance servile à l'égard du monde extérieur. Formule courante : « être le jouet des événements »...

Il n'est de souffrances sérieuses que les souffrances du corps. A partir d'un certain degré de douleur (ou d'abattement), elles n'admettent plus de diversion : *on est* cette douleur ou cet abattement.

Pourquoi ne peut-on pas mourir d'amour comme on meurt dans un air sans oxygène ou par manque de globules rouges ?

Nécessité d'une ascèse du consentement par laquelle on offre à l'amour ce qui est le plus étranger à l'amour. Eduquer, apprivoiser dans ce sens la souffrance physique et, puisqu'il est impossible de donner aux choses de l'âme le poids et l'urgence des choses du corps, essayer de donner aux tourments et aux impuissances physiques une orientation spirituelle, élever le non-sens au niveau du signe.

Reflux de la liberté sur la nécessité : tout devient âme en nous à l'heure où nous consentons à n'être que corps...

Fléchier (oraison funèbre de Mme de Montausier) : « Parmi les erreurs et les faux jugements du monde, elle s'appliquait à découvrir ce *point de vérité* qui fait voir la vanité des choses humaines. » Ce point d'éternité sans lequel l'homme n'a qu'une existence factice empruntée au corps, au moi et au social.

Conversation avec une petite vendeuse de magasin. Elle me dit ses malheurs : parents infirmes, mari intolérable, manque d'argent, etc. – Je lui dis : « Vous êtes courageuse. » Réponse : « On n'est pas courageux, on est *dedans*. » Dure nécessité qui rend l'héroïsme *naturel*. Mais voilée

aujourd'hui par tant d'amortisseurs, depuis la Sécurité sociale jusqu'aux drogues du corps et de l'âme, qui amollissent l'être en rembourrant son destin.

Mort de Dieu. Elle commence quand l'homme, face à la Création et à son destin, cesse de dire *Fiat* et se met à dire *pourquoi* – quand il essaye de comprendre et de justifier Dieu au niveau de la connaissance et de l'affectivité humaines. Pourquoi le monde? Pourquoi le mal? Pourquoi la mort ? Pas de réponse à ce niveau : « Ses pensées ne sont pas nos pensées, ses voies ne sont pas nos voies. » C'est déjà blasphémer que d'interroger Dieu – et l'athéisme en découle tôt ou tard. Si l'on n'accepte pas que Dieu soit muet, on finit par le déclarer impuissant – et à la soumission inconditionnelle à la providence incompréhensible, succède l'appel à la providence humaine qu'on charge de combler les lacunes de la Création, c'est-à-dire de réaliser le bonheur de l'homme sur le plan où l'homme – ce nœud d'ignorance et de convoitise – place son bonheur. Mais chaque lacune comblée en creuse une autre, car le désir et, par conséquent, l'insatisfaction de l'homme n'ont pas de limite. – La seule solution serait dans une technocratie capable de régler et de dominer le psychisme humain comme nous dominons aujourd'hui les mécanismes de la matière inanimée, de telle façon que les hommes, idéalement programmés, ne se heurteraient plus à des questions insolubles ou à des vœux impossibles. Telle serait la providence humaine, succédané infailible et totalitaire de la providence divine. Car la grande lacune de la Création, c'est l'espace ouvert à la liberté que Dieu laisse à l'homme. Celle-là comblée par des moyens de conditionnement assez puissants, on ne verrait plus toutes les autres !

Max Scheler : « La philosophie moderne inspirée par le ressentiment, renverse l'ordre des choses. Elle joue à la baisse comme toute pensée

qu'inspire une dépression vitale et interprète le vivant par analogie avec la mort, comme s'il n'était qu'un accident dans la mécanique du monde. »

Ce qui s'applique admirablement à la métaphysique issue de la psychanalyse. Klages avait souligné sa parenté avec l'atomisme psychologique de Herbart. Les « pulsions », les « affects », les « traumas », y sont traités comme des éléments quasi mécaniques. Ignorance des synthèses et des hiérarchies qui sont le signe de la vie. Doctrine parfaitement *organisée de l'inorganique*. Les raisons de sa naissance et de son succès se répondent. Freud a été accueilli par son époque dans la mesure où il traduisait son époque. La part de vérité contenue dans son système tient à cette coïncidence. A mesure que l'homme se désintègre, la mécanique l'emporte de plus en plus en lui sur le vivant (c'est le cas par excellence pour la névrose avec ses blocages et ses refoulements), et il se reconnaît dans une doctrine qui rend compte de cette désagrégation intérieure. Car c'est l'âme qui fait l'harmonie et l'unité – et moins il y a d'âme, c'est-à-dire plus le psychisme tend à se décomposer en ses éléments, plus aussi l'analyse coïncide avec la vérité. Vérité d'en bas, mais vérité à ce niveau. Autrement dit, la lumière projetée par Freud sur un certain type d'humanité n'est que le reflet de ce même type dans l'observation et dans la pensée de Freud. Chaque époque a les « penseurs » qu'elle mérite : le texte dicte la traduction...

La morale au service de l'ordre social et, par surcroît, des grandes passions individuelles. Tout ce qui est profond a besoin, pour exister et pour croître, du concours d'une force adverse – celle-ci émanant soit de la pression des lois et des mœurs, soit d'une ascèse librement choisie. La digue élève le niveau du fleuve, le ciseau du sculpteur délivre la statue en mutilant le marbre. *L'obstacle ouvre le chemin* : plus le terrain est plat, plus rapide est l'essoufflement. L'érotisme permissif exclut les grandes amours et finit par éteindre jusqu'à la libido animale; les raffinements de la gastronomie, qui nous invitent à manger sans faim et sans fin, tuent les plaisirs de la table ; l'abus de lectures et d'informations émousse cette saine curiosité de l'esprit qui est la première condition d'une vraie culture : le désir de

connaître passe alors du stade de l'appétit à celui du prurit et, contrairement à l'étymologie du mot savoir – qui désigne en latin le goût et le jugement – l'excès de connaissance finit par enlever toute saveur à la connaissance : *nimis sapere non sapit*. Ainsi, dans tous les domaines, l'idéal du jouisseur se résout-il en extinction de la jouissance.

Texte prophétique de Bossuet : « Je prévois que les libertins et les esprits forts pourront être discrédités, non par aucune horreur de leurs sentiments, mais parce qu'on tiendra tout dans l'indifférence, excepté les plaisirs et les affaires. » Un monde réduit à l'utile et à l'agréable et où ces deux derniers objets du désir s'anéantissent en dépassant leurs limites, l'utile versant dans le superflu et l'agréable dans l'insipide.

« L'usage criminel et délicieux du monde » (Pascal). Touchante illusion d'un ascète. Cet usage du monde, nous ne le trouvons plus criminel à mesure qu'il devient moins délicieux. Déclin corrélatif du sens du péché et des facultés de jouissance : qui connaît encore la saveur tragique d'une volupté achetée au prix de la damnation éternelle ?

Maurice Clavel : « La passion n'est pas attachement aux choses du monde, puisque, par la passion, elles cessent d'en être. » Toute grande passion vole en effet au-delà de son objet apparent : celui-ci n'est que le masque du grand visage invisible. Mot de Napoléon : « Suis-je ambitieux, moi ? » – Sacrilège, idolâtrie? Mais les hommes d'aujourd'hui sont tombés au-dessous du sacrilège puisqu'ils ont perdu le sens du sacré et au-dessous de l'idolâtrie puisqu'ils ont perdu le sens du divin. Plus d'épaisseur à profaner là où règne la platitude.

Slogan électoral : « Choix entre deux formes de société ». Tant qu'il ne s'agit que de voter, l'engagement ne coûte rien. Mais si un jour (en cas de révolution armée ou de guerre), il fallait mourir pour que survive cette société, qui consentirait au sacrifice? Ni les médiocres, dont l'âme est détremmée par le climat de facilité et de licence où nous vivons (après nous le déluge...); ni les meilleurs, y compris les vocations héroïques, s'il en reste, qui se poseraient cette question : l'enjeu du combat vaut-il le risque de mourir? Qui donc est prêt à donner sa vie pour la foire électorale, pour la société de consommation, pour ces fantômes de démocratie, pour la Sécurité sociale, pour l' « amour » et l'avortement libres, pour la pornographie, pour « l'évasion » du week-end et des vacances? Ni ceux qui profitent de tout cela, car ils sont lâches, ni ceux qui en ont horreur, car ils répugnent à prostituer leur courage. Paradoxalement, on n'est prêt à mourir que dans la mesure où l'on a de vraies raisons de vivre.

Campagnes contre la peine de mort. Sensibilité épidermique – je serais tenté de dire *prurit idéologique*. Et qui va de pair avec la justification de l'avortement – même symptôme de décadence. La société élimine ses promesses incloses et conserve jalousement ses pires déchets.

Monde stérilisé – au-dehors et au-dedans – par les techniques d'exploration.

Au-dehors. Où sont ces *terrae incognitae*, ces îles lointaines, ces « pôles et ces zones » où s'abreuyaient nos anciennes nostalgies ? Un billet d'avion, et je peux demain franchir l'équateur ou le cercle arctique.

Au-dedans. Tout ce que jadis on découvrait en soi-même par soi-même, on l'a appris avant de le vivre. Dans nos plus hauts élans comme dans nos

pires turpitudes, là où on se croyait l'élu du ciel ou de l'enfer, on sait d'avance qu'on est et qu'on fait comme tout le monde.

D'où peut-être l'origine de ce prurit de nouveauté qui travaille l'homme moderne. On se gratte jusqu'au sang pour extraire un je ne sais quoi qui donnerait le frisson du « jamais vu », et tout s'aplatit aussitôt en raison même de cette fausse escalade. Dévaluation par surenchère : la forêt vierge avec ses replis ténébreux, lourds de menaces et de promesses inconnues, cède la place à l'uniformité du désert où le regard s'étend jusqu'à l'extrême horizon et où l'unique nouveauté est dans le mirage, sans fin renaissant, sans fin dissipé...

Danger de l'excès d'information. Tout finit par devenir indifférent à l'homme à qui rien n'est étranger.

Antiquité, Moyen Age – époques où des géographes de l'humain et du divin établissaient la topographie du monde invisible (j'écris cela après la lecture du *Traité des fins dernières* de saint Thomas) alors qu'ils ignoraient presque tout du monde visible. Depuis la Renaissance, la découverte, l'exploration ont pris le pas sur la spéculation. *Speculum* : miroir. Le miroir renvoyait à l'homme sa propre image et il refaisait le monde à partir de cette image. Le monde et jusqu'à l'au-delà du monde.

Précisons : ce monde et cet au-delà du monde, il les reconstruisait à partir de son être conscient. Anthropomorphisme : « Les choses sont des moi projetés dans le monde » (Klages). Ce qui rejoint la pensée du grec : « La mesure de tout, c'est l'homme ».

Aujourd'hui, sa rage exploratrice, après s'être attaquée au monde extérieur, s'attaque à lui-même, j'entends aux *terrae incognitae* de son âme : à l'inconscient dont il fait le socle, l'essence de son être, la conscience n'étant plus que la traduction faussée et mutilée du travail ténébreux qui s'opère dans les « profondeurs ». Bref, après avoir anthropomorphisé

l'univers et Dieu, il désanthropomorphise l'homme, il le zoomorphise, oserais-je dire, *en tant qu'animal malade et honteux de lui-même*, puisqu'il ne cesse pas de se mentir à lui-même. – Et si les philosophes et les théologiens d'autrefois avaient relativement trahi le mystère d'en haut au profit de la conscience claire, nos psychologues d'aujourd'hui, ayant découvert les limites de la conscience claire, mais fermés au mystère d'en haut, se ruent, *tête baissée*, vers le mystère d'en bas...

L'homme d'autrefois croyait en Dieu à *cause* de ce qu'il voyait de la création : l'ordre de l'univers, signe d'une intelligence et d'une bonté suprêmes – et aussi son désordre et ses rigueurs qu'il interprétait comme des épreuves ou des châtements. Aujourd'hui, ayant démonté – et remonté – une partie des mécanismes aveugles et indifférents de l'univers, il doit croire au Créateur *malgré* son œuvre.

Tiefenpsychologie. – Exploration des bas-fonds sans ouverture sur les profondeurs. Les *dessous* qui masquent les abîmes...

Beau vers de Montalte : « Les yeux des animaux grandis du ciel absent. » A rapprocher de celui du jeune Celly : « Un royaume éclairé par les yeux des troupeaux. » – Et si cette absence était présence intérieure? Si l'animal innocent participait déjà du dedans à cette éternité dont l'homme, depuis la Chute, ignore la palpitation mystérieuse ? *Os sublime* : ce visage tourné vers un ciel que l'âme a trahi, puis déserté...

Au Moyen Age, les hommes, sûrs de l'existence de Dieu et des sanctions d'outre-tombe, ne doutaient que de leur salut. Alors qu'aujourd'hui c'est Dieu Lui-même qu'ils mettent en question. Déplacement de l'angoisse : à la *terreur* de la justice divine s'est substituée *l'horreur* du vide et du néant...

Mais peut-être s'est-on arrogé le droit de douter de Dieu pour échapper au devoir de lui plaire. Nécessité morale de revenir, par *libre choix*, à la mentalité d'autrefois : Dieu est sûr, mon salut est incertain. Ou plutôt se demander, non si Dieu est, mais si nous sommes dignes de lui, s'il est. Alors, Dieu se dévoile, non comme réponse à une question, mais comme se déploie un paysage en fonction de l'altitude gravie.

Conversation avec X. Sur la vision prophétique de Nietzsche : le dernier homme et le surhomme. Aucune contradiction dans cette prospective. Car d'une part la généralisation du confort et de la sécurité, le conditionnement par les médias et le nivellement par le socialisme vont multiplier les « derniers hommes » – et d'autre part l'effondrement des structures sociales traditionnelles qui protégeaient l'individu contre lui-même, l'épuisement de la nature, maîtresse de vie et d'harmonie, l'effacement des dieux dans le ciel – et par là, la responsabilité du monde visible et invisible pesant de plus en plus sur l'individu isolé ou le petit groupe – tout cela appelle, exige la présence de surhommes, sauveurs d'eux-mêmes, de la nature et des dieux. D'une aristocratie des esprits et des âmes sans précédente dans l'histoire.

L'Œdipe-Roi de Sophocle. Œdipe consent à subir le châtement de crimes commis inconsciemment : il se sent coupable sans être responsable. – Attitude inverse aujourd'hui : des actes parfaitement conscients (ceux des criminels par exemple) sont considérés comme dictés par l'inconscient (traumas, refoulement, etc.) et leurs auteurs tenus de plus en plus pour irresponsables. A la notion métaphysique de péché originel, c'est-à-dire d'une déchéance mystérieuse qu'il faut assumer sans y avoir participé

personnellement, on a substitué des explications psychologiques qui réduisent le mystère du mal au mauvais fonctionnement d'un mécanisme. D'où l'évacuation simultanée de la liberté et de la responsabilité.

Et, chose étrange, en même temps qu'on nie liberté et responsabilité, on prêche la libération effrénée de toutes les pulsions, de tous les désirs, on vit sous le signe du « pourquoi pas ? » – Ce qui est logique puisque aucun Dieu ne fixe plus à l'homme de limite ni de but. De sorte que la liberté revendiquée se résout, non plus dans l'obéissance à une volonté supérieure, mais dans l'abandon servile à tous les déterminismes intérieurs et extérieurs. Glaciale ironie : tout est permis à l'homme-dieu réduit à l'homme-machine : du même geste, on le délivre de tous ses liens et on l'ampute de son libre arbitre...

Jusqu'au jour où la libération de la petite mécanique individuelle trouble sérieusement le fonctionnement de la grande mécanique sociale. Alors, celle-ci, prise en main par des techniciens du pouvoir, imposera sans appel l'ordre nécessaire à sa survie, et la prothèse, suprême recours contre le pourrissement, tiendra lieu d'hygiène et de médecine.

Climat social imbibé de religion – tel celui du Moyen Age. On obéissait à Dieu à travers le péché ; aujourd'hui, on obéit au diable à travers même les vertus. Une civilisation religieuse introduit dans la pâte humaine un levain qui fait tourner (partiellement) le mal en bien tandis que l'humanisme athée agit comme un poison qui fait tourner le bien en mal. Exemple : les idées « généreuses » des réformateurs sociaux qui mènent au chaos, puis à la tyrannie.

Notion de droit, cancer de l'âme. Malheur à l'homme à qui tout est dû : il ne reconnaîtra jamais l'éblouissement de recevoir l'inattendu et l'inespéré. Clivage entre ceux qui disent : merci, et ceux qui disent : encore.

Politique. – Dans la mesure où l'on en fait le remède universel, elle devient le poison universel...

Discours de Robespierre le jour de la fête de l'Être suprême : « Le sceptre et l'encensoir se sont alliés pour déshonorer le ciel et pour usurper la terre. » – Le processus a continué, avec Robespierre lui-même et ses successeurs, prophètes et ouvriers des révolutions – et la mort de Dieu n'y a rien changé, sauf que ce qu'on usurpe c'est toujours la terre, et que ce qu'on déshonore ce n'est plus le ciel, mais l'idéal révolutionnaire. « Tout sera parfait là-haut » cède la place à « tout sera parfait demain », mais le sceptre se voile toujours des vapeurs de l'encensoir...

Sur les « techniques d'avilissement ». – Joie malsaine du bourreau qui voit se dégrader sa victime. Ici, la terrible réflexion de Simone Weil : « Le malheur ne nous dégrade pas, il nous révèle notre vrai niveau. » N'y aurait-il pas, chez l'inquisiteur sadique, je ne sais quel désir obscur de dénuder la vérité d'un être en lui enlevant ce vernis de dignité – ou de suffisance – emprunté à l'équilibre biologique et aux avantages de la civilisation ? « Tu n'es que cela – un peu de chair qui souffre et qui avoue ; tout le reste : ton quant-à-soi, ta vertu, ta fierté, n'était que masque et enflure par quoi tu faisais illusion aux autres et à toi-même. » – Le bourreau, sinistre accoucheur du néant de sa victime...

Profondeur du vieux terme juridique : donner la *question*. Interroger l'âme à travers le corps. Socratisme à rebours. Il en sort toujours une vérité : la plus triste. Joie du sadique à *vérifier* cette vérité...

Le Christ-Roi. Mais d'un royaume qui n'est pas de ce monde. Là où il règne politiquement (théocraties...) c'est toujours plus ou moins avec le diable pour ministre. Mais, quelque mensonge que cela implique, le mal est moindre que dans les religions athées où le diable est monarque absolu.

Passage d'un jeune prêtre. Ferveur, innocence – et aussi trop de convictions immaturées. « Que sait-il du ciel celui qui n'a pas traversé la terre et les enfers ? » (Platon). Et dans le Credo : *descendit ad inferos*. Comment j'entrevois le vrai prêtre : celui qui, sans cesser de regarder le ciel, a traversé assez d'enfer pour tout accueillir et tout pardonner sans juger rien ni personne. Frère par la misère, père par la miséricorde...

Passage de l'abbé X. Messe, communion. Devant ce Dieu devenu psychologiquement et socialement si faible, la compassion remplace en moi l'ancienne terreur ; je me sens comme devant un roi détrôné et réduit à mendier parmi ce qui fut son peuple. Je fais l'aumône au pauvre avec la vénération due au roi. Archaïsme. J'accepte d'être l'homme du passé par fidélité à l'éternel.

Eglise moderne (telle qu'elle est représentée par certains clercs « ouverts » au monde) : une vieille femme qui essaye maladroitement de se rajeunir en se maquillant au goût du jour et dont le fard achève de souligner la décrépitude. Elle veut faire oublier qu'elle est vieille dans la mesure où elle a oublié qu'elle est éternelle.

Dieu de plus en plus caché sous les mécanismes de la Création dont il livre à l'homme la manœuvre. Il dissimule son existence dans la mesure où il dévoile son œuvre.

« Les concessions qui mènent au cimetière » (Saint-Aulaire). Je pense à ces hommes d'Eglise qui, à force de s'ouvrir au monde pour ne pas être balayés par le monde, finissent par perdre, après le sens de l'éternel, le plus élémentaire instinct de conservation dans le temps. Corrélation très logique : on est très près de mourir quand on ne cherche qu'à *durer*

Post-concile : Dieu bradé à l'enseigne du moindre effort. Mais plus on consent de rabais, plus la clientèle s'évapore. Ce Dieu qui n'a plus rien de divin à donner – puisqu'on en fait le bénisseur impotent du confort et du plaisir – n'a aussi aucun sacrifice à imposer. « Venez à moi qui permets tout », lui font dire ses revendeurs. Mais on se passe si bien de sa permission! S'il ne donne pas ce que le monde ne peut pas donner, quel besoin a-t-on de lui pour se servir en ce monde ?

Un Dieu sans Eglise. Attention! c'est par là que commencent les Eglises sans Dieu...

5.

L'homme condamné à Dieu

Evidence éblouissante de la non-existence de Dieu. Et tous ces efforts désespérés et désespérants de l'homme pour repousser cette insoutenable évidence, pour retarder l'heure de la capitulation et de l'aveu. A mesure que s'entassent les preuves contraires, il propulse « ce néant qu'on a coutume d'appeler Dieu » (Tauler) au-delà de toute expérience et de tout savoir, il invente le Dieu transcendant, le Dieu obscur, le Dieu caché, le Dieu impuissant à force d'aimer. Mystique, il proclame : « Entrons plus avant dans l'épaisseur » ; philosophe, il construit « l'ontologie du secret ». Comme s'il y avait une épaisseur, comme s'il y avait un secret ! Comme si le seul, l'intolérable secret, n'était pas dans l'absence de secret sous le stupide déroulement des apparences. Croire : étymologiquement, faire crédit. Et un crédit d'autant plus illimité que le débiteur s'avère plus insolvable...

Mais la réflexion seconde fait émerger une autre évidence. Si l'homme s'acharne ainsi à créer des « arrière-mondes », c'est que, par une partie de lui-même, il y habite déjà. Et que, même s'il nie toute transcendance, il affirme, par cette négation même, sa propre transcendance à l'égard de ce monde d'apparences devant lequel il capitule! Il faut être à demi réveillé pour savoir qu'on rêve ; il faut être – fût-ce infinitésimalement – au-dehors pour décréter l'absence d'issue. Et tout jugement sur le monde vient de plus loin que le monde. L'homme est ainsi condamné à Dieu – et le nier, c'est l'affirmer à rebours.

Malraux parle d'une transcendance impossible à définir et qui pourtant nous habite et nous projette au-delà de nous-mêmes. Polyvalence de ce mot. L'espèce est transcendante à l'individu comme l'océan à la goutte d'eau : d'où l'extase sexuelle, par exemple. – Mais est-il une transcendance au-delà

de la vie ? Celle de la Beauté ? Mais existe-t-elle au-delà du sensible, donc de la vie ? Celle du Bien sous toutes ses formes : devoir moral, honneur, fidélité, religion ? Mais ces choses ont-elles une source au-dessus des impératifs sociaux qui imprègnent les individus, c'est-à-dire encore de la vie ?

Je crois à une transcendance irréductible à la vie temporelle – ce qui signifie située au-delà de la mort – et passant par la mort. Nuit des mystiques, froid anticipé du tombeau. « Si le grain ne meurt... » Et encore la métaphore est-elle équivoque, car la graine, en mourant, porte des fruits « suivant son espèce », ce qui nous ramène à la vie temporelle qui se prolonge sans se transcender. Tandis que dans l'Évangile, la mort de la graine humaine aboutit à la naissance d'un homme nouveau qui n'est pas le vieil homme rajeuni, mais un autre homme participant, par sa mort humaine, à la vie divine. « Vous êtes morts et votre vie est cachée en Dieu, avec Jésus-Christ. »

Réflexion réprobatrice de J. à qui j'avoue ma méfiance devant les définitions trop précises de la théologie positive : « Attention ! vous sombrez dans un vague déisme. » Sur quoi, allusion au Dieu de Voltaire. – Quelle différence entre celui-ci et le Dieu ténébreux qu'adorent les grands mystiques ? Le Dieu de Voltaire reste en effet dans le vague : il est sans contours, mais *sans mystère*; il s'identifie à l'horloger, auteur et régulateur de la grande horloge cosmique. Tandis que le Dieu des mystiques appartient à une autre dimension; il est indéfinissable, non seulement par son immensité, mais par sa transcendance absolue à l'univers. Il ne se démontre pas par la raison, il se révèle obscurément au fond de l'âme sous l'étreinte de l'ineffable et de l'impossible. Plus encore : le Dieu des philosophes est rassurant et indolore ; le Dieu des mystiques donne le vertige et l'âme se brise à son contact. On donne un coup de chapeau au Dieu de Voltaire et on passe son chemin; on est précipité dans l'abîme par le Dieu des mystiques. Le premier n'engage à rien, le second exige tout – et jusqu'à la mort de toutes les images que nous nous faisons de lui. – Ne pas confondre le *vague* et le *mystère*...

Nous parlons avec M. de ces deux étudiants qui s'étaient suicidés ensemble, comme Axel et sa fiancée dans le drame de Villiers de l'Isle-Adam, pour ne pas voir leur amour se décolorer avec les années. Elle me dit qu'il est plus noble de relever le défi du temps et me cite les vers de Hugo :

Pour les vaincus, la lutte est un grand bonheur triste Qu'il faut continuer le plus longtemps qu'on peut.

Vaincu, on sait qu'on le sera fatalement : le point d'honneur, la voie royale consiste à *ne jamais s'avouer vaincu*. Le temps est le bourreau patient de l'amour, et sa technique la plus efficace pour amener à l'aveu de la défaite – qui est le désaveu de l'amour – c'est l'enlissement indolore dans le marais de l'habitude. N'avouer jamais : la seule défaite irréparable est dans le consentement à la défaite. L'accès à la respiration divine passe par l'asphyxie humaine, le mur de l'impasse s'écroule et devient issue vers l'éternité à l'heure où tout ce qui est temporel en nous se brise sur lui. A condition que nous refusions jusqu'au bout de confondre ce qui est fin, au sens de terminaison et de mort, avec notre fin, au sens d'accomplissement et de salut.

Ne jamais renier l'intuition de cette lumière par qui je me sens dans la nuit, de ce Bien pur par qui je constate l'existence du mal, de cette éternité qui me rend intolérable la fuite du temps, de ce Dieu secret enfin que me révèle l'absence évidente des Dieux...

Ces appels vers Dieu auxquels Dieu ne répond jamais. La réponse est contenue dans l'appel. L'appel est la traduction en langage humain de la

réponse divine. Et si Dieu n'est pas silence, il n'est qu'écho...

Biographie, dans un vieux dictionnaire, du père Hardoin (1646-1729) : « Ses sentiments mènent à un pyrrhonisme universel; cependant il était plein de vertu et de religion. Il disait que Dieu lui avait ôté la foi humaine pour donner plus de force à la foi divine. » Tout ce dont je vis, tout ce dont je meurs...

Double fond de l'homme : Dieu et le péché. Et Dieu recouvert par le péché – blessure de l'origine cicatrisée. Conversion : rouvrir la plaie. Ce qui fait trop mal. D'où le double aspect de la foi religieuse : un Dieu pansement ou un Dieu blessure...

La blessure du Dieu inconnu. Cette plaie que la conscience de ma bassesse et de mon mensonge ravive et fait saigner à chaque instant. Chez les saints, elle s'élargit à l'infini et leur être tout entier s'engloutit en elle. J'en suis loin. Du moins ne l'ai-je jamais laissée se cicatriser. C'est peut-être le sens de la pensée de Marc-Aurèle : « Ne rien garder de mal guéri sous cicatrice. »

Blessures de Dieu en nous. Elles se reconnaissent à ce double signe qu'elles ne peuvent ni guérir ni s'infecter.

L'idéal cesse d'être masque à mesure qu'il devient blessure...

Liberté : pouvoir de se faire ou de se défaire – suprême promesse et suprême menace. Elle répond au vertige d'effacement de Dieu – poussé jusqu'au point où le Créateur se fait créature de l'homme, vit de son amour et meurt de son refus.

Eblouissante intuition de Blanc de Saint-Bonnet : « Dieu a créé l'homme le moins possible. » On pourrait dire qu'il nous a créé non à son image, mais à son ébauche – en nous faisant l'honneur et en nous laissant le soin de parfaire cette ébauche en fonction de cette image. L'espace qui s'étend entre cette création inachevée et cette perfection impossible est le champ offert à la liberté.

« Pourquoi m'enviez-vous l'air que vous respirez? » – Cet air cesse d'être impersonnel. Magie de la réciprocité : respirer le même air, c'est se respirer l'un l'autre. Rien de pareil dans nos relations avec la nature : je dépends de l'air que je respire, mais l'air ne dépend pas de moi. La nature, quand elle me comble de ses dons, m'est bienveillante sans amour; quand elle m'accable de ses rigueurs, elle m'est cruelle sans cruauté. Et Dieu? Je dépends de lui, mais, dans un sens infiniment mystérieux, il dépend de moi puisqu'il m'aime.

Crise d'allergie à l'égard du christianisme. Syndrome d'élimination : je balaye les cendres déposées en moi par mes ardeurs impures d'autrefois, je

ne hais dans le christianisme que le chrétien impur que je fus. Ce qui s'appelle jeter l'enfant avec l'eau du bain. – Noblesse dernière : filtrer l'eau de cette source qui descend de l'éternel et que souille le contact du temps et de l'homme – rester fidèle à la foi de mes pères et de mon enfance, d'une âme orpheline de ses pères et veuve de son enfance...

Lu dans un livre récent : « Espérons l'impossible, car c'est peut-être une bassesse de mettre son espoir en lieu sûr. » L'espérance « sécurisée » ressemble trop à la prévoyance...

Apologue russe. Un maître dit à son serviteur : « Va-t'en je ne sais où et rapporte-moi je ne sais quoi. » Jean de la Croix : *un no sé qué* que se *alcanza por ventura*. Aux antipodes de la foi raisonnée et sécurisante. Mais se garder de l'illusion et mettre le romantisme à sa place : *hors* de tout lieu. Survol et non oubli de la limite...

« Pour que l'épreuve soit l'épreuve » (Hugo). – *Hortus conclusus, fons signata*. O Dieu, vierge entre les vierges, si tu m'appelais sans parler, si ta pudeur était une offrande voilée et muette, si révéler ton secret t'apparaissait comme un viol commis sur toi-même, si tu attendais de moi qu'au lieu de briser le sceau et d'envahir le jardin, j'épouse par un acte de foi sans question ta virginité sans réponse !

Faut-il choisir entre l'évidence et l'essence de l'amour, l'évidence étant mensonge et l'essence silence ?

Discussion avec J. au sujet de Saint Suaire de Turin. Pourquoi ces recherches de *preuves* (historiques, scientifiques, intellectuelles, peu importe...) du mystère évangélique me font-elles l'effet de sacrilèges et d'idolâtries? J'adore sans réserve un Dieu à jamais *caché*, j'aurais honte d'un Dieu qui jouerait à *cache-cache* avec les hommes...

Foi – de *fides*, confiance, en grec *pistis*. – Pour les théologiens, l'équilibre est difficile à garder entre les exigences de la foi et celles de la raison. Celle-ci reste subordonnée à la foi : *Fides quaerens intellectum*. – *Les raisons* de croire existent, mais aucune ne satisfait pleinement *la raison* et n'est à l'abri du doute; sinon la foi s'abolirait au profit de la certitude. Deux pôles extrêmes : le *scio qui credidi* de l'apôtre et le *credo quia absurdum* de Tertullien. Et deux dangers connexes : la naturalisation du surnaturel, c'est-à-dire à la limite l'élimination de la foi, ou le saut inconditionnel dans l'inconnu, c'est-à-dire l'élimination de la raison.

Danger d'un mysticisme prématuré et incontrôlé : la confusion de l'infini et de l'informe. On sait *trop bien* que la vie est un songe. Mais la fausse évasion en Dieu n'est que l'ombre d'une ombre. On croit se hisser au ciel des chrétiens, on tombe dans l'Hadès des grecs. Un des critères du mysticisme authentique est dans la *fidélité désabusée* aux lois de la Caverne.

Mot d'un révolutionnaire espagnol pendant la guerre civile : « Grâce à Dieu, je suis athée ! » Lapsus dû à la vieille éducation religieuse du peuple ibérique : grâce à Dieu signifiant par bonheur. – Mais peut se prendre aussi dans un sens très profond et voisin de l'intuition des grands mystiques : Dieu m'a délivré des dieux fabriqués par l'homme.

Double pardon de l'amour. A la créature, il faut pardonner de n'être pas Dieu. Et à Dieu d'être trop Dieu. Il a expié par l'incarnation et la croix.

Inépuisable jeu de mots de P. de L. qui aurait ravi Simone Weil sur le passage du judaïsme au christianisme : du *Dieu des armées* au *Dieu désarmé*...

Et je ne comprends rien à l'être de mon être, Tant de dieux ennemis se le sont disputé.

(Maurras)

La seule façon de comprendre Dieu, c'est de ne pas comprendre – d'éclater sous la pression des contradictions qu'inflige l'intuition de l'infini à l'être fini que nous sommes. L'homme est le champ clos où s'affrontent les attributs de Dieu...

Simone Weil et le *nettoyage philosophique de la religion*. – La fonction la plus haute de la culture – au sens le plus large du mot qui inclut les sciences et les techniques – est de *réduire* (ne pas confondre avec minimiser) le divin et le sacré à ce noyau infinitésimal – reflet de l'infini dans le fini – qui, par sa transcendance même, échappe aux limites de toute culture.

Démythification des héros. – Que « le plus grand et le plus petit homme se ressemblent encore trop » (Nietzsche), que les meilleurs soient encore trop humains – bref, qu'aucun idéal ne se soit jamais incarné ici-bas dans sa pureté – cette lucidité réductrice, loin de nous conduire à considérer tout idéal comme une illusion, devrait nous inviter à l'adoration des archétypes du vrai, du beau et du bien, modèles éternels jamais reproduits sur la terre, mais toujours présents au-dessus de nous, dans leur inaccessible et blessante pureté. Si ces choses étaient possibles aux hommes, on pourrait croire qu'elles sont la création de l'homme. Impossibles, elles prouvent Dieu. La démythification déblaie et raccourcit le chemin. Ce qu'on retranche à l'homme, on l'ajoute à Dieu.

Résurrection, vie éternelle. Comment ne pas y croire, de toute l'impuissance de notre vœu le plus puissant, en ce monde où l'amour ne vit que de commencements, où tout ce qui cesse d'être une ébauche devient si vite un rebut ?

Le croyant parfait rejoint l'agnostique. Tous les deux reconnaissent leur ignorance, mais l'agnostique s'arrête à ce constat de la nuit et le croyant adore et prie le Dieu qui se cache et qui nous attend dans cette nuit.

Sûr de mon amour parce que je ne veux pas que tu meures et que je sais que tu mourras. Du choc intolérable entre ce vœu dérisoire et cette évidence sans faille jaillit une étincelle d'amour éternel. Les clous qui nous attachent à la croix sont forgés hors du temps...

Heures de plénitude parfaite Terreur sous-jacente comme s'il s'agissait d'un *sacrilège par surabondance de sacré*. Ou comme si, l'air pollué étant notre élément naturel, on se sentait en zone interdite en respirant trop d'air pur. – Le bonheur au rabais nous fait honte, et c'est le signe de notre origine divine ; le bonheur parfait nous fait peur, et c'est le signe de notre séparation d'avec Dieu.

Mot de M. : « La vie, réminiscence et contrefaçon de l'éternel. » – Sens à donner à la vie : lutter jusqu'à la mort incluse pour que la contrefaçon n'efface pas la réminiscence...

Hauts moments de l'existence : stupeur radieuse devant la Beauté, compassion sans retour sur soi, extase des amants, voiles de l'oubli qui se déchirent, résurgence de la Patrie dans l'exil, victoires tremblantes et fugitives de l'éternité sur le temps – la fidélité consiste ensuite à refuser de les reconnaître comme éphémères et illusoire, à prolonger l'éblouissement passager en attente indéfinie...

Deux péchés contre l'esprit : confondre les émotions de la chair et les fumées de l'imagination avec l'accès au divin (illusions romantiques des amoureux) – et trahir les vrais dons de Dieu en les réduisant à leurs conditionnements inférieurs. Le reniement du « plus haut espoir », pire encore que l'exaltation frauduleuse du « trop humain ».

Lettre de X. : « Le mot jalousie m'a toujours déplu : il ne rend pas compte de toutes les subtilités de la passion qu'il désigne. Au fond, quand on se croit le centre du monde, on est jaloux de tout ce qui nous ramène à la périphérie. » Pénétration du moi ontologique par le moi social : on se sent décentré de soi-même quand on n'est plus le centre des autres. C'est la gravitation des planètes qui rassure sur son identité le faux soleil que nous sommes.

C'est la plénitude, le débordement et non le manque qui enseignent l'humilité. Plus le don est divin, plus on se sent indigne de le recevoir. Comment oserait-on dire encore : moi, à l'heure où tout l'être se fond dans ce qui le dépasse ?

Parenté entre l'être et le secret dans le monde renversé où nous vivons. Simone Weil parlait de la coïncidence entre l'être et le paraître avant la Chute. Depuis la Chute, l'Être est comme un prisonnier mis au secret. D'où peut-être l'origine profonde de la pudeur – le péché imposant le secret au corps et celui-ci ne se révélant qu'à travers la rédemption de l'amour. D'où aussi le caractère sacrilège de l'exhibitionnisme érotique : l'Eden qu'on veut retrouver au niveau de la Chute se change en enfer indolore. Et les interdits, les tabous, gardiens maladroits du secret. Et l'hypocrisie, forme renversée de la pudeur...

Mystère de l'attente. L'avoir, à l'état d'espérance, se distingue à peine de l'être. L'événement inclos hésite et tremble au seuil du temps et de l'espace. Dans l'éternel, la possession sera l'irradiation de l'attente...

La foi nous enjoint de croire ce que nous ne voyons pas, l'amour n'ose pas croire ce qu'il voit. Le doute y est comme le prolongement radieux de l'éblouissement. Et peut-être fera-t-il partie de la béatitude ? Le frisson devant l'impossible sera lié à la vision de la vérité. Le doute, ici-bas rançon de la foi, sera le scintillement de l'évidence...

Belle pensée de Barbusse : « Le bonheur, cette chose qui n'est jamais et qui pourtant un jour n'est plus. » – Nous vivons écartelés entre l'inachevé et l'irréversible...

Purgatoire. – Intolérable tourment de se sentir pardonné par la pureté infinie ce qu'on ne se pardonne pas à soi-même.

C. – « Etre adulte, c'est passer à côté du mystère. » Bien mûrir, c'est rester – ou redevenir enfant dans l'âge dit « de raison », c'est guérir de la connaissance par la connaissance, c'est la reconquête lucide de l'enfance. – L'enfant croit tout possible, l'adulte élimine l'impossible de son champ de vision et d'attente, l'enfant retrouvé contemple et adore l'impossible en tant qu'impossible.

Tout ce qui ne m'est pas transparent m'est fermé. Je ne suis près de rien : je ne peux être qu'intérieur – ou étranger.

Sur les composés du mot vox. Ma pente naturelle est *d'évoquer* ou *d'invoquer*, non *de provoquer*...

Question d'un inconnu : « Pourquoi êtes-vous si peu ambitieux? »
Réponse : parce que je suis trop paresseux pour la « longue marche » imposée par l'ambition et trop insatiable pour que, si loin que j'aïlle, je puisse jamais me croire arrivé. La conscience de la vanité du succès amortit d'avance en moi le ressort exigé par la compétition.

Contempler ou transformer. Distance ou engagement. A distance, le Beau : ce chevreau qui saute, les toiles d'araignées sous la rosée – et l'horreur insondable du carnage universel : le chevreau sous le couteau du boucher, l'insecte qui vibre sous la piqûre de l'araignée. Deux spectacles qui donnent le goût de mourir : le Beau pour se perdre en lui, l'horreur pour ne plus la voir. Dans l'action, la contradiction s'émousse ; ni perfection ni horreur : la vie où règne le mélange. – D'où le bienfait du recul, sinon de l'oisiveté, mère de tous les vices et aussi de toutes les vertus impossibles...

Ne pas confondre impossible et illusoire. Le rêve est le reflet de l'impossible dans l'onde impure de l'existence terrestre. On agite en vain le marécage, on en fait remonter la boue – délire de l'amour humain, utopie révolutionnaire, au plus bas degré, la drogue... – pour y cueillir l'image de l'étoile qui tremble au fond de ses eaux. Après quoi, étouffé par la fange, on nie la réalité de l'étoile. Conversion : remonter vers la source du rayon englouti.

Le vrai bien, la perfection, l'absolu sont des utopies au sens étymologique, c'est-à-dire situés au-delà de l'espace – et du temps. Ils n'en sont pas moins réels – trop réels pour tenir dans les cadres de l'espace et du temps. L'utopie – au sens courant du mot : rêve irréalisable – consiste à récuser le sens étymologique, c'est-à-dire chercher *quelque part* dans l'espace ou dans le temps la plénitude sans mélange qui n'est *nulle part* en ce monde et qui nous attend à travers la mort, dans l'inconnu.

Le même regard par lequel nous jugeons indispensables les alliages impurs de la vérité et de l'amour nous les rend intolérables.

Idéal stoïque . extinction du désir. Mystique chrétienne : renoncement à son objet. « J'ai trop faim de toi pour te manger ; en ne te mangeant pas, je te fais égale à ma faim. ». Ce qui exclut la dévalorisation et le mépris des choses du temps, toujours sous-jacents au stoïcisme...

Toute métaphysique ou théologie mise à part et sur le seul plan psychologique, la différence la plus abrupte entre le stoïcisme et le christianisme ne consisterait-elle pas en ceci que le stoïcisme réproouve la passion comme contraire à la sagesse, tandis que le christianisme l'accueille et la transfigure comme une manifestation du divin dans l'homme? Ataraxie et folie de la Croix. L'amour fatal, l'amour courtois du Moyen Age, « l'amour fou » d'aujourd'hui sont des séquelles du christianisme. D'un côté, le consentement à ce qui est, de l'autre, le défi au réel et au possible. A la limite, Socrate et Jésus témoignent jusqu'à la mort incluse, mais qui oserait parler de la Passion de Socrate ?

Non pas tuer le désir comme dans le bouddhisme ou le stoïcisme, mais le détacher de ses objets temporels, tous inégaux à sa faim et qui sont des terrains d'envol, non des buts. Je dis cela parce que c'est vrai, alors que, de toutes mes forces et de toute ma faiblesse, je préfère la saveur d'un baiser au rayonnement d'une étoile...

Double sens du mot *altéré* : qui a perdu son intégrité et qui a soif. On boit pour retrouver cette intégrité : littéralement, on se *désaltère*. Mais l'altération (au premier sens du mot) sans la soif reste incurable.

Miracle : suspension du temps, croisement du réel et de l'impossible. Comme le malheur – miracle à rebours. Mystérieuse parenté entre le malheur et la grâce : dans l'un et dans l'autre, imprévisibilité, disproportion, étourdissement, limites brisées, irruption de l'impensable dans le visible. On ne peut pas croire à ce qu'on voit, à ce qu'on touche. La grâce nous apporte ce que notre âme ne peut pas *contenir*, le malheur nous accable de ce qu'elle ne peut *pas supporter*...

L'enfer. Ne serait-ce pas le temps réduit à lui-même, à l'état pur, inhabité ? Sans projet, sans divertissement, sans la moindre espérance que demain sera autre chose que le décalque inanimé d'aujourd'hui. Le temps sans *passé-temps*.

Dans tout péché, « il y a je ne sais quelle avidité d'une jouissance éternelle » (Bossuet). Présence, dans toute grande passion, d'une étincelle divine au cœur de ses éléments temporels : désir charnel, fumées de l'imagination, orgueil, etc. Avec l'atroce impossibilité de dissocier, car c'est l'impondérable divin qui confère aux éléments temporels, voués par eux-mêmes au changement et à l'oubli, une monstrueuse permanence, retombée sacrilège de l'éternel dans le temps. La passion détourne et vampirise à son profit l'image et l'appel de Dieu dans l'homme. Source de damnation d'après Bossuet. Ou peut-être de salut, l'idolâtrie étant encore adoration et le martyr d'un faux Dieu plus voisin de l'éternel que l'« usager » du plaisir qui va de l'une à l'autre des fleurs éphémères sans s'attacher à aucune...

Les grandes passions auxquelles les esprits « réalistes » reprochent de manquer d'incarnation. Mais ce qui s'incarne ici, c'est le tourment que recrée à chaque instant la conscience de l'impossibilité d'une incarnation totale de l'amour. A la façon dont le glaive s'incarne dans le corps...

Fidélité au romantisme. – A l'orée de la mort, je garde la foi du charbonnier en l'amour humain : ferveur, idéalisation de l'être aimé, capacité toujours renouvelée d'illusion. Foi qui récuse les démentis de l'expérience – plus obstinément aveugle que la foi religieuse, car rien ne peut prouver ici-bas l'inexistence de Dieu, tandis que je continue à croire en l'amour malgré toutes les vérifications contraires. Plus ses mensonges me sont évidents, plus j'adore sa vérité. Vérité des profondeurs, vérité d'ailleurs et de toujours, âme de l'océan dont l'illusion est l'écume...

Une femme « comblée ». –Atroce vulgarité de l'expression. Là où l'amour est vrai, il ne comble pas, il creuse...

Aurore de l'amour où l'apparition d'un être semble devoir éteindre à jamais la soif d'impossible qui nous dévore. On souhaite l'intimité totale avec cet être, mais celle-ci entraîne non seulement l'habitude, tueuse de mystère, mais un certain heurt des *caractères*. Or, qu'est-ce que le caractère, sinon le signe distinctif d'un être, ce par quoi on ne peut le confondre avec personne ? Donc, cet être qu'on adore comme unique n'est unique *qu'en tant que fini* et c'est comme tel qu'il déçoit. Ce qui prouve que l'infinité de la promesse émane de ce qu'il y a de plus impersonnel dans l'être aimé : le reflet, la semence de Dieu en lui. La révélation de cette contradiction mène tout droit à l'amour divin. *Le singulier n'est aimable que par et dans son rapport à l'universel.*

A l'aimée. – Ce que j'aime mortellement en toi : ton corps, pure apparence et ton âme, pur mystère. L'éphémère et l'éternel. L'entre-deux – le congénital, le durable, c'est-à-dire le tempérament, le caractère, l'empreinte du milieu social, etc. – passe à l'arrière-plan. Ne me fascinent que cette chair qui va mourir et ce rayon qui tremble au-dessus de la mort. Qu'importe le reste – pauvre squelette qui dure un peu plus longtemps que la chair et qu'ignore l'âme envolée ?

A l'absente : adorons ce qui nous sépare afin d'être un peu moins indigne de ce qui nous unit.

« Je n'ai soif que de ce dont je suis indigne. Mais ce dont on n'est pas indignes est indigne de nous. »

Tremblement sacré, sentiment d'indignité devant l'être aimé, devant l'amour. Se sentir égal à son amour, c'est déjà ne plus aimer.

D'une inconnue sur l'amour piégé par le sexe. – « Pourquoi le regard intérieur ne suffit-il pas ? Pourquoi attend-on toujours quelque chose de plus—c'est-à-dire de moins : toucher, posséder – cette rallonge d'avoir qui est amputation de l'être ? – Les amants ne trouvent, dans leurs étreintes, que l'oubli momentané de ce qu'ils venaient y chercher. Faire l'amour distrait de l'amour... »

6.

Ni fond ni appui

Je crois – ou plutôt je *sais* pour l'avoir vécu jusqu'au fond de l'être, non comme une possession, mais comme un appel vers une impossible et impitoyable pureté – qu'il existe un monde où tout est lumière, paix et harmonie, un monde sans pesanteur ni limites où l'innocence n'est pas l'ignorance du mal, mais son absence absolue – trop vrai pour être réel et qui rend intolérable ce que nous appelons réalité...

... Au centre, à la source de ce monde, je sens la palpitation de cette entité mystérieuse qu'on nomme Dieu. Là où j'ai besoin de foi, c'est pour croire que ce Dieu, dont j'adore la transparence de l'amour, est aussi le « Père Tout-puissant » du Credo catholique, c'est-à-dire qu'il est un monde – l'autre monde, le monde *autre* – où la pureté, la justice, l'amour s'identifient à un pouvoir absolu qui s'imposera par la force à ceux qui ici-bas auront refusé la lumière. L'impur usage que les hommes font de la force en ce monde me fait hésiter, comme devant un sacrilège, à traiter Dieu comme une puissance...

Je sais aussi que Dieu est assez pur pour être tout-puissant sans souiller sa divinité. C'est de moi-même que j'ai peur – peur d'épouser, en le priant, la bassesse de l'esclave devant le maître, du courtisan devant le prince. Le *bras* de Dieu : à l'heure où ce bras pèse sur moi de tout le poids de ma mort prochaine, je ne veux plus m'adresser qu'à son cœur. Et puis, Dieu voile si bien sa force en permettant sans fin le triomphe de l'injustice et du mal, qu'il me pardonnera peut-être de ne pas oser soulever le voile avant l'heure où, la « puissance des ténèbres » étant abolie, l'éclat de la justice triomphante succédera à l'appel secret de l'amour désarmé...

Alternative : rejet de Dieu ou renversement de nos rapports avec lui. La miséricorde change de camp : l'homme, après avoir si longtemps imploré les faveurs du *Dieu des armées*, doit ouïr la supplication silencieuse d'un *Dieu désarmé*...

Derniers mots des *Carnets* d'Albert Cohen : « Aie pitié, Seigneur, de cet infidèle qui n'a pas eu la chance d'une foi transmise. Je n'attends ma foi que de Toi. Est-ce une faute de ne l'attendre que de Toi ? » – C'est aussi ma prière. Dieu a-t-il poussé l'effacement jusqu'à se condamner à ne parler aux hommes que par l'intermédiaire des hommes, par le porte-voix réchauffant et déformant du Gros Animal ? Faut-il opter entre la foi transmise et la foi nue qui frissonne au vent glacé de l'abîme ?

« Ni fond ni appui » (saint Jean de la Croix). – L'un ne va pas sans l'autre : dès qu'on prend appui, on touche un fond et on s'exclut de la profondeur infinie. Prendre pied, à quelque niveau que ce soit, c'est faire surface. D'où l'ambiguïté des morales et des théologies : ce sont des digues qui protègent contre la houle de l'erreur et des passions et qui, pour celui qui redoute de les franchir, interdisent l'accès de la haute mer et la plongée irréversible dans ses abîmes.

Je ne veux plus des *amortisseurs* de la mort : prières de demande, consolations de la foi, rêves d'un au-delà. Je veux sombrer dans un Dieu-abîme et non me blottir dans un Dieu-refuge. Dieu qui n'est plus *mon* Dieu, qui n'est plus taillé à la mesure de mes espoirs et de mes terreurs, Dieu indifférent comme la nature jaillie de tes mains (qui oserait dire: ô *ma* nature ?), laisse-moi t'adorer sans attendre de réponse jusqu'à ce que la

haute mer de ton absence se change en port bienveillant et que je découvre le Sauveur fraternel sous le Créateur impassible.

Beau texte de Boileau-Narcejac sur la « déconversion » – coup de foudre intérieur où se révèle l'inexistence de Dieu avec la même évidence irrécusable que sa présence dans la conversion, comme pour saint Paul, le père de Foucauld ou, toutes proportions gardées, un Claudel ou un Clavel. Je crois connaître ces deux expériences. Bien interprétées, elles ne sont pas contradictoires. La conversion nous révèle Dieu, si j'ose dire, à l'état brut; la « déconversion » nous découvre l'alliage de mal et de néant inhérent à la Création. Révélation négative qui nous est donnée pour purifier notre idée et notre sentiment du divin, et dont notre courte vue et notre amour impatient font la négation du divin. – Celui qui nie Dieu à cause du mal ne va pas jusqu'au fond du mal où palpite la miséricorde enchaînée de Dieu...

Approche de la mort. C'est au moment où le voile va se déchirer qu'il semble le plus impénétrable. Et que, de toutes nos lumières sur la vie et sur la mort, il ne reste que le cri aveugle d'un enfant abandonné...

« Toutes les créatures sont des planches pourries » (Sainte Thérèse ?). – On ne peut pas s'appuyer sur elles. Ce qui n'autorise pas, car l'illusion serait pire, à considérer Dieu comme une planche solide. C'est le vide, aspect renversé de l'infini, pour la partie humaine de l'homme. La sécurité, dans les choses humaines, consiste à pouvoir prendre pied; dans les choses divines, elle est dans la certitude de ne jamais toucher le fond. *Sin arrimo y con arrimo*, dans Jean de la Croix.

Equivoque de l'apostolat religieux exercé par des vivants au magnétisme puissant qu'on suppose confidents du secret des dieux. Toujours la question de Dante : « Apprends-moi comment l'homme s'éternise. » Une seule réponse – connue depuis toujours et secret de tous : en mourant. Aucun secret privilégié en cela, mais c'est justement pour éviter cela, c'est-à-dire pour accéder à l'éternel (ce dont tout homme a soif) sans passer par la mort (ce dont tout homme a horreur) qu'on imagine des secrets et qu'on en demande la révélation à des êtres qui les ignorent autant que nous, afin de trouver – illusoirement – dans le contact et la chaleur même de la vie ce qu'on n'obtient qu'en traversant le froid de la mort.

Tolstoï : « Si seulement un homme a appris à penser, peu importe à quoi il pense : il pense toujours au fond à sa propre mort. Tous les philosophes ont été ainsi. Et quelle vérité peut-il y avoir s'il y a la mort ? » – Je dirais plutôt : quelle vérité peut-il y avoir s'il n'y a pas la mort ? La mort qui nous contraint à regarder en face l'insaisissable, l'insoutenable vérité. Dieu, « soleil des esprits » est un soleil noir...

La vie ? Un frisson, un spasme de la matière inanimée. L'individu : par définition, ce qui ne peut pas être divisé sans cesser d'exister comme tel, et qui est voué, en naissant, à cette dissolution. Et la conscience ? L'univers, jusque-là aveugle, sourd et muet, révélé à lui-même le temps d'un éclair pour retomber aussitôt dans la nuit. –La vie s'appuie sur la matière, la pensée sur la vie, pyramide instable dont seul le fondement demeure. N'est immuable à travers le changement que ce qui n'est jamais né ; le reste est condamné à mourir. Et le monde ne cesse pas de renaître et de remourir à travers la multitude éphémère des vivants. Chacun le recrée, goutte d'eau en

qui se réfléchit l'océan, ensuite le miroir se brise et s'engloutit : chaque mort est fin du monde...

Mon scepticisme (ou agnosticisme) – c'est ma foi mise à nu. Contact avec l'être qui commence par le froid du néant...

7.

Du reflux à la haute mer

Heidegger et le *Sein zum Tode*. Mais si la mort est une porte? Alors, *Tod zum Sein* : mourir pour être.

Marc Aurèle : « Accepter ce qui m'arrive comme venant de là même d'où moi-même suis venu... Attendre la mort avec une âme sereine sans y voir autre chose que la dissolution des éléments dont est composé chaque être vivant. Si donc, pour ces éléments eux-mêmes, il n'y a rien de redoutable à ce que chacun se transforme continuellement en un autre, pourquoi craindrait-on la dissolution de leur ensemble ? C'est selon la nature et rien n'est mal de ce qui se fait selon la nature. » (11-17) – Mais le « guide intérieur », par lequel on voit et on accepte la mort, fait-il aussi partie de la nature ? Qui l'a donné à l'homme alors qu'il manque à tout l'univers? Comment concilier panthéisme et conscience ? Comment accepter la dissolution de l'ensemble au même titre que la transformation des éléments? De cet ensemble par lequel je suis à la fois prisonnier d'une forme étroite et mortelle, fragment infime de l'univers et miroir de l'univers. Par lequel je dis moi et que traverse l'appel d'un Amour qui me fait rougir de mes amours? Tout est vain si ce lien qu'on nomme l'âme ne survit pas à la dissolution des éléments qu'il rassemble. Panthéisme jusqu'à l'homme, mais chez l'homme participation à une transcendance dont l'être ne s'épuise pas dans le flux du devenir universel.

Ce que laisse entrevoir ce texte étonnant du même Marc Aurèle (17-VI) : « En haut, en bas, en cercle se meuvent les éléments. Le mouvement de la vertu n'est compris dans aucune de ces directions, mais c'est quelque chose *de plus divin* »...

Vague projet d'une lettre aux vieillards. Que croire? Qu'espérer ? A qui se confier au bord de la nuit? L'évidence immédiate répond : à rien et à personne. Est-il donc plus noble de préférer la vérité qui désespère à la foi qui console ? Mais la foi n'a-t-elle pas aussi sa vérité – qui est d'un autre ordre (Pascal) ? – Un Nietzsche, un Cioran répondront que la vérité de la foi n'est pas dans un Dieu et une survie imaginaires, mais dans le besoin qu'a la bête humaine de se voiler l'horreur de la mort et de tisser ce voile avec des mensonges. – Réponse : si la mort efface tout, si la vérité, c'est qu'il n'y a pas de vérité, mon honneur d'être pensant et aimant, c'est de « renverser la manœuvre du monde » (Maurras) et de refuser cette « vérité vile, atroce, obscène » (Hugo) qui dément mon essence d'homme. Et puis encore : vous qui niez l'éternel, dans quel lieu hors du temps vous placez-vous pour oser affirmer que tout est mesuré et englouti par le temps? Vous vous servez de l'étincelle éternelle pour nier l'âme immortelle, c'est Dieu en vous qui dément Dieu. Péchés contre l'esprit – suicide de l'esprit...

Maladie, vieillesse – début de séparation de l'âme et du corps. Mais l'amère expérience de cette séparation plaide en faveur de la distinction de l'âme et du corps. Cette chose qui se défait en moi et dont je contemple froidement la dissolution, ce n'est pas moi. Je me vois mourir de l'autre côté de la mort. Mon corps me lâche, je tombe en Dieu...

Recette pour bien vieillir : ne jamais cesser de naître.

L'âge où l'on mesure son optimisme, non d'après ce qu'on vient de gagner, mais d'après ce qu'on n'a pas encore perdu : les dents qui restent,

une digestion approximative, le rhumatisme stagnant, etc. Comment allez-vous ? La réponse -n'est jamais : bien, mais : pas trop mal ou pas plus mal. L'art de vieillir est l'art de *s'accommoder des restes*...

La vie ? Cette « vitalité » qu'on m'attribue alors que je ne sens en moi que l'envahissement de la mort... Mais peut-être est-ce la déchirure que l'approche de l'éternité fait au temps et par où passent la lumière et l'air d'un monde perdu et renié...

Vieillards : des « croulants ». Et cependant, de plus en plus fermés au monde extérieur. Pourquoi? un mur qui s'écroule devrait livrer passage. – Je fais l'expérience contraire. Dans la *ferveur* de ma jeunesse (ce mot évoque la flamme et l'incendie ne respecte pas ce qu'il touche), je ne sentais que moi-même et, si je débordais au dehors, c'était pour m'annexer les choses et les êtres. Aujourd'hui, je sens les autres : l'usure m'a fait pénétrable et transparent. Voracité aveugle et jalouse de la flamme, indulgence de la lumière...

Plus d'avenir pour le vieillard. Son âme oscille entre la rumination d'un passé mort et la faim d'une éternité entrevue. Exhumation ou résurrection.

Marc Aurèle : « Tout est fruit pour moi de ce qu'apportent tes saisons, ô nature ! » Même l'hiver et son absence de fruits? Très près de l'apologue du figuier stérile. – Consentir au passage de l'automne à l'hiver : tirer d'un bois

sans sève des fruits sans saison. – Force insondable de l'expression : se *survivre* : tomber au-dessous de soi-même pour aller au-delà de soi-même.

Eclatement du printemps, suavité de l'air, des fleurs au bord de tous les chemins – choses dont le reflux de la vie m'interdit la jouissance et qui m'inspirent pourtant je ne sais quelle émotion désincarnée, presque abstraite comme si, suivant l'étymologie du mot, j'isolais leur essence de leur existence. Est-ce le privilège accordé à l'effacement de la chair que ce passage de la jouissance de ce qui existe à la contemplation de ce qui est ?

... J'erre dans cette zone incertaine où la vie et la mort mêlent leurs frontières – où la vie n'est déjà plus la vie et où la mort n'est pas encore l'éternité – où simultanément la terre manque à mes pas et le ciel à mes regards...

« On ajoute à l'esprit ce qu'à la chair on ôte » (Hugo) – ce qui implique la liberté de choisir : on décide de s'abstenir, mais on pourrait aussi s'abandonner aux délices de cette chair, florissante encore et disponible pour la mortification comme pour le plaisir. Mais quand ce n'est plus nous qui nous retirons de la chair, quand c'est la chair qui se retire de nous, quand l'impuissance tient lieu de renoncement, cette faillite du corps est-elle encore un bénéfice pour l'âme ? C'est tout le problème de la maladie et de la vieillesse. Pas de solution hors de *l'Amor fati* : l'ascèse imposée est plus pure que l'ascèse choisie. le consentement plus précieux que l'élection.

« Pourquoi le vieillard désarmé devant la mort nous attendrit-il moins que l'enfant désarmé devant la vie ? »

Consentement à la mort. Au sommet (immortel ?) de mon être, j'ai la conviction sereine qu'il est temps et qu'il est bon que je meure : vere *dignum et justum* est. La partie inférieure de moi-même – celle qui préside aux fonctions d'un corps qui se délabre – incline obscurément dans le même sens. Alors qu'est-ce donc qui m'attache encore à la vie, sinon cette zone médiane qui n'est ni l'âme spirituelle ni l'âme végétative, mais l'âme esclave des sens et de l'imagination et qui colle au « moi haïssable » ?

Réflexions de Gabriel Marcel sur le *charme*. Phosphorescence d'un monde inconnu et cependant rien de plus irréductiblement personnel. Impossible à insérer dans une notice nécrologique, dit G. M. : « Ce qu'il y a de meilleur en nous, ce n'est pas nous, c'est ce qui passe à travers nous ». Quelle est la nature de ce courant, de ce fluide, de ce rayonnement? Mais l'idée même de nature implique une possibilité de définition, et définir, c'est dessiner des contours. Or, pas de contours ni de limites dans cette communication mystérieuse où il est presque impossible de faire le départ entre celui d'où émane le charme et celui qui le subit. Le courant passe (au sens de transmission) ; il passe aussi, au sens de disparition. Les enfants et les jeunes gens ont plus de charme que les vieillards. Parce qu'ils gardent en eux l'arrière-saveur de l'origine ? Mais pourquoi les vieillards ne communiqueraient-ils pas l'avant-goût du même monde où ils retournent ? Mais est-ce le même monde ? Abîme entre le Dieu qui crée et le Dieu qui ressuscite. La création va de la vie à la vie, la résurrection passe par la mort.

Le corps – cet assemblage grotesque de chaudières et de tuyaux d'où jaillissent tant d'ivresses tant qu'il fonctionne normalement et qui inspire tant de dégoût quand s'encrassent les chaudières ou s'obturent les tuyaux. Besoin mortel de s'affranchir de cette dépendance stupide – de n'être plus qu'âme, au risque de n'être plus rien...

Mourir au moment où la mort nous apparaît comme le couronnement, l'apothéose de la vie. Comme un saut vertigineux dans un inconnu lourd de promesses et de menaces et non comme un enlèvement dans le néant. – D'où il suit que le prestige de la mort diminue chez les vieillards : il n'est plus nourri du rayonnement de la vie. Mourir vraiment, c'est mal mourir...

Mort-nauffrage ou mort-enlèvement. A regarder les vieillards, on constate que l'usure de la vie ne prépare pas à la mort. Ce qui prépare à la mort, c'est de regarder en face les contradictions insolubles de la vie.

Prospective et désespoir – ou espérance éternelle. Penser l'avenir, c'est penser la mort. L'animal vit dans un présent perpétuel – d'où son ignorance de la mort. Par le projet, l'homme vit déjà dans ce futur où est inscrite sa condamnation à disparaître : enjamber le temps, c'est aussi avoir, littéralement, « un pied dans la tombe ».

Le corps. Instrument de mensonge (« Mon âme a besoin de la chair pour cacher sa honte. ») Et de vérité puisque, par sa déchéance et par sa mort, il

nous révèle notre néant sans cesse dissimulé ou fardé par les jeux de l'esprit...

n appauvris chaque jour, et les faveurs les plus ordinaires de destin me sont comme une aumône inattendue et imméritée. Rien ne m'étant assuré, tout m'est miracle. L'ombre de la mort projette un éclairage divin sur la vie...

Qui donc a dit : « A partir de soixante ans, l'homme n'est plus qu'une ruine habitée par des fantômes ? » *The shadow Fruit* d'Eliot. Des ombres du passé, l'antichambre de l'Hadès. Mais l'ombre, comme la lumière, a ce privilège d'échapper à la pesanteur. Et le fantôme est le négatif du corps glorieux.

La vieillesse et ses déchéances temporelles ouvrent des portes nouvelles à l'âme, mais ce sont des portes qui donnent uniquement sur l'intérieur et fermées aux autres hommes. A mesure que le vieillard « entre aux jours éternels et sort des jours changeants », il perd la faculté de communiquer son expérience. « J'ai commencé la mort par de la solitude. » Les morts savent tout et ne disent rien.

Ce que j'attends de l'éternité ? Revivre les plus hautes, les plus douces heures du passé, mais hors du temps, expurgées du temps. Car le contexte dans lequel j'ai vécu ces heures divines m'en gâterait à jamais la plénitude...

Soif de mourir. Elle reste impure et prématurée si elle ne s'allie pas au devoir de faire semblant de vivre...

« Les malades sont plus près de leur âme » (Proust). Dans la mesure où ils sont plus loin de leur corps ? En fait, la maladie nous rapproche et nous éloigne de l'essentiel. Nous rapproche en nous privant des complicités du corps ; nous éloigne en nous soumettant aux exigences de l'esclave changé en tyran.

« L'impossible à travers l'évident transparaît » (Hugo). C'est vrai pour Dieu et pour toutes les choses divines : la beauté parfaite, l'amour sans mélange et sans réserve. Et c'est vrai aussi pour la mort. C'est réel et c'est impensable. Accouplement monstrueux de l'évidence et de l'impossible...

Vieillesse. – Déchéance ou délivrance. On croule, on s'abat et, si l'on reste captif des passions terrestres, on les subit au plus bas niveau – celui d'une mécanique usée et grinçante. Ou l'on plane au-delà de leur attraction. Ou, à la *pesanteur ailée* de la jeunesse (qui donne l'illusion de l'impondérable) se substitue la *pesanteur rampante* de la nature épuisée – ou s'éveille l'amour sans revers et sans déclin qui ne fait jamais le poids sur la terre, sa patrie étant dans le ciel. Et crucifixion sur les deux branches de l'alternative.

N'est digne de mourir que celui qui assume l'épreuve de vivre. La mort est un sacrement : ceux qui le refusent et ceux qui sont trop impatients de le recevoir commettent également un sacrilège. C'est sans doute le sens de la prière de Rilke : Seigneur, donne à chacun sa propre mort...

Suicide de Montherlant. – « Il a voulu se donner en spectacle une dernière fois », me dit un ami. C'est possible, j'admire quand même. Et puis, le rideau qui tombe fait et ne fait pas partie de la représentation. Et qu'est-ce qu'un spectacle dont l'auteur n'est plus spectateur ? Ce qui compte pour le comédien, c'est de se voir étant vu. Or la mort brise le miroir.

Pourquoi dit-on d'un homme rongé par la maladie qu'il est mort « de sa belle mort » ? La belle mort – celle qui est exempte des hideurs de la décrépitude – est celle qui naît d'une guerre ou d'un accident. Tel le chêne sous la cognée du bûcheron. L'arbre au tronc pourri et l'homme malade meurent de leur laide mort.

La préparation à la mort exige une marge de santé, de tranquillité, de sécurité. La pente douce invite à méditer sur les horizons invisibles, la pente abrupte les voile. Ce qui tue ne prépare pas à mourir.

Préparation à la mort ? On ne se prépare qu'à l'idée de mourir – qui ne tue pas. Et la mort vécue tue la pensée de la mort. Dans les heures d'angoisse physique où j'ai cru sentir la mort éclater en moi, je me suis surpris à murmurer implicitement cette lâche, cette lamentable prière : Seigneur,

laissez-moi vivre encore un peu pour continuer à penser et à préparer ma mort ! Comme si la préparer dispensait de la subir !

Déchéance physique – apprentissage de la mort plus intime, plus radical que celui qu'enseigne la philosophie et même la religion – et que Socrate n'a pas connu, ayant pris à temps congé de la vie. Sentir se dissocier en soi le composé humain, traîner un corps également impropre au plaisir et à l'ascèse et mortifié, non par un choix volontaire de l'esprit, mais par son propre amortissement, n'être que « l'ombre de soi-même » – anticipation sur l'Hadès – et tout cela sans victoire et même sans combat. Faut-il passer par cette décoloration pour entrer dans la Lumière ?

Jeunesse : on meurt par explosion, au pire par rupture. Le présent est si riche qu'on projette dans l'inconnu de la mort tout le jaillissement, toutes les réserves de vie qu'on porte en soi, qu'on meurt sans croire mourir.

Vieillesse : on y meurt par usure, par extinction. Et l'on a trop l'expérience du néant pour attendre de la mort autre chose que l'anéantissement absolu. D'où le sinistre attachement des vieillards au dernier filet de vie qui coule en eux, à ce fond vaseux de la coupe où ne reste que « très peu de chose et le pire » (*paululum pessimumque*), comme dit Sénèque. Car l'avenir, au fil des années, perd la couleur de la promesse pour revêtir celle de la menace...

« Les héros ne voient pas la mort dans sa crudité : elle leur est voilée par leurs raisons de mourir. » Mais ces « raisons de mourir » n'ont-elles pas leur source de l'autre côté de la mort? A moins que, si tout finit ici-bas, l'homme – dont l'atroce privilège sur l'animal est de savoir qu'il meurt – ne s'invente

des raisons de mourir pour se voiler l'horreur de cette science, pour qu'à la blessure de l'intolérable ne s'ajoute pas l'asphyxie par l'absurde.

Reflux de la vie. Il nous dépose comme une épave sur le rivage du temps ou nous ramène à la haute mer de l'éternité.

Quand je dis : éternel, ce mot s'identifie dans ma pensée à pureté et à perfection. Non pas ce qui *dure*, mais ce qui est. Et dont les apparitions dans le temps sont mortellement éphémères. Le contraire de perpétuel qui évoque les travaux forcés ou les concessions dans les cimetières. – De même pour le mot infini : on ne conçoit pas un infini où il y aurait impureté, au sens étymologique, c'est-à-dire mélange de bien et de mal, de lumière et d'ombre. – Alors, vouloir l'infini et l'éternel, n'est-ce pas appeler la mort – néant dans l'ordre empirique et porte ouverte sur le transcendant ? Devenir terre (*memento quia pulvis es...*), rentrer sous terre pour échapper aux lois de la terre...

Confession d'un vieillard. – Aimez-moi comme si j'étais mort, ai-je envie de crier à tous ceux qui attendent encore quelque chose de moi. Vœu impossible : tant qu'un homme est vivant, si épuisé soit-il, on attend de lui des dons extérieurs : gestes, paroles, actions. Je ne suis pas assez mort pour être regretté, je suis juste assez vivant pour décevoir. La mort est présence ou absence pures ; un vivant amorti est un mélange insupportable de présence et d'absence : il n'a pas encore rejoint le monde intérieur et il rompt l'harmonie du monde extérieur.

Une nouvelle maison : dernière mue des habitudes avant la métamorphose –ou l'avortement – de mon être. Relu de vieilles lettres de X. – cette morte qui fut ma vie et qui, depuis huit lustres, dort en moi d'un sommeil sans rêves. Saura-t-on reconnaître dans l'éternité ce qu'on a si monstrueusement oublié dans le temps ?

Lettre de X . « Que la vie est courte et comme on passe sans transition de l'âge où tout est trop tôt à l'âge où tout est trop tard !... »

Milosz : « Omniscient et muet. » Les morts perdent la parole en entrant dans la vérité.

Approche de la mort. Plus besoin de *mortification*. L'amortissement suffit à l'ascèse. Mais il faut distinguer. Chez l'homme qui « vieillit bien », l'amortissement porte sur les sens extérieurs (vue, ouïe, et même désir de mouvement et de nouveauté : *Neugier*) tandis que la sensibilité interne (puissance des images et des souvenirs, éblouissement et tendresse devant la Beauté et les êtres aimés, etc.) s'aiguise de plus en plus au tranchant des jours. Plus précisément la vieillesse n'amortit pas, elle ne vivifie pas non plus, *elle met à vif...*

... Dieu laisse
Aux âmes, un instant pour rêver, la vieillesse,
Le droit à la fatigue et le droit au remords.

(Hugo)

La fatigue... Tout ce qu'entraîne avec elle la marée montante de la jeunesse – passions, ambitions vaines ou coupables et leurs objets – trouve une justification illusoire dans cet élan ascensionnel qui semble ne devoir jamais tarir. Vient le reflux – et le remords suit la vision des lamentables épaves abandonnées sur la rive. Alors, par la lucidité et par la prière, on ramène vers le centre immuable de l'océan l'essence de tout ce qu'on a cru aimer dans le temps, le germe de vérité contenu dans l'illusion.

« Je crois que désormais, tu me préfères morte » (lettre d'une suicidée à son amant). Morte : totalement *inutilisable* et parfaitement *disponible*. Jamais importune, toujours présente. Jamais obstacle à la chute, toujours appel à l'ascension. Appel, non-rappel. Exactement comme Dieu...

Lettre de X. : « Mûrir est nécessaire. Mais j'aurais voulu passer directement de l'enfance à la mort. Mûrir, c'est transiger... »

Vieillesse. – Les contours s'estompent entre la vie et la mort. On aime les morts comme s'ils étaient encore vivants, on aime les vivants comme s'ils étaient déjà morts.

Conversions de la vieillesse qu'on tourne si légèrement en dérision (« La chair pour le diable, les os pour Dieu », dit un proverbe espagnol). Comme si le vieillard n'avait aucun obstacle à surmonter pour s'ouvrir aux choses de

l'âme et de l'esprit ! Il n'est plus entraîné par la violence des fortes passions, c'est vrai, mais n'est-il pas enchaîné par mille bagatelles – petits plaisirs et mesquines vanités, habitudes tournées en manies, etc. – qui sont le résidu mort, le déchet stérile de ces mêmes passions ? Est-il donc plus facile de lutter contre l'envahissement de la cendre que contre la violence du feu ?

Extrême angoisse physique, explosion interne de la mort, pénétration du froid et du noir jusqu'au centre – viol d'une prostituée par une vierge...

Visage enfin nu des mourants et des morts. Jusque-là, des masques. Pas de prestige, pas d'influence sans masque : masque des fausses certitudes, masque de l'autorité, masque de l'amour. Le grand théâtre du monde : celui qui laisse tomber son masque et ne joue plus son rôle devient étranger, sinon invisible aux acteurs-spectateurs qui l'entourent.

Marc Aurèle et la « désagrégation finale ». A l'approche de la mort, elle s'opère dans l'esprit en même temps que dans le corps. Car la cohésion des organes corrobore celle des pensées et des sentiments. Mais quand *l'individu* (étymologie !) commence à se défaire, la *division* s'introduit aussi dans la vie intérieure. C'est l'heure où, pour parler avec Maurras, des « dieux ennemis » se disputent notre être...

Aurore du christianisme, attente de la Parousie – ou du martyre. Qu'importaient à ces gens-là les trésors de la civilisation? L'immanence et

l'imminence du but les rendaient indifférents aux beautés éparses sur le chemin. L'art de vivre était balayé par l'éblouissement de mourir...

Mort récente de M. B. – Vibration plus secrète, plus centrale de la cognée. Tout ce qui tombe autour de moi tombe en moi.

Un être aimé qui va mourir. Consentement à l'intolérable. Mot de X. : « Je dis oui de toute mon âme et je dis non de toutes mes forces. »

Mort et naissance. – L'insécurité de l'avenir tue l'habitude. Je vais finir : tout m'est commencement. Je renaiss à chaque instant puisque je meurs. Fausse suffisance de l'homme au zénith de sa vie : plus on se sent durable, plus on s'endurcit. Mon couchant projette sur mon amour une incessante aurore. Plus le temps se rétrécit pour moi, plus j'échappe au pouvoir érosif du temps. Noces de l'éphémère et de l'éternel..

« Tout homme est une ébauche qui s'achève à mesure ` que se tient plus près de lui cette mère de la Vérité et de la Beauté : la mort. Elle seule le finira. La Beauté véritable est au terme des choses. » (Maurras.) Confusion, due à la mythologie du progrès, qui consiste à mettre la fin (au sens de *telos*) dans je ne sais quelle croissance indéfinie. La perfection passe par la mort : il faut finir pour atteindre sa Fin.

« Si la mort n'était pas, il n'y aurait rien au monde de plus misérable que l'homme » – derniers mots du Tasse. La naissance ouvre dans l'être une plaie que la mort referme...

8.

Crépuscule du soir

Homo viator. – Aller toujours plus loin dans l'amour qui fait mourir. Le seul péché est de céder à la tentation de s'arrêter sur le chemin qui conduit « où personne ne veut aller »...

... « Un amour qui a la mort pour alliée et non la vie pour complice... »

C'est l'ombre de la mort qui donne un prix infini à toutes les choses de la vie. Et, contradictoirement, c'est ce prix infini que leur donne la mort qui nous inspire l'horreur sans fond de les voir mourir. Nous adorons ce qui est menacé et nous repoussons l'accomplissement de la menace. « Encore un moment, Monsieur le bourreau ! » – Mais comme tout serait plat et vain si la perpétuité s'alliait à la finitude ! Je t'aime parce que tu es mortel et je ne veux pas que tu meures !

Crépuscule du soir. Ce qui donne un prix infini aux plus humbles échanges, c'est la part d'adieu qu'ils contiennent. L'ombre de la mort éternise l'éphémère : jamais plus, clef de toujours.

Mystère de la chair entrevu à travers la destruction du corps. Apparence insondable, attraction qui grandit à mesure que décroît la pesanteur. Reflux vertigineux de l'âme sur le corps dont elle va se séparer. Le toucher, profond et délié comme la vision, l'étreinte de l'impalpable, des lueurs de résurrection traversant une agonie...

Etrange, merveilleuse prémonition de la rencontre éternelle. La magie du rêve dans le dévoilement d'un réveil absolu... Toi, mon premier amour, visage dévoré par la terre sans pardon, tu me souris sur la rive immobile de la seconde naissance où tout est reconnaissance sans fin (au double sens du mot) de ce qu'on a entrevu et méconnu dans le crépuscule douteux de ce monde...

Instants suprêmes. Folie d'imaginer que ce qui a été une fin (au sens d'accomplissement absolu) aura une suite. Souvenir plus parfait que la présence prolongée. Ne pas recommencer afin de ne jamais oublier...

La mort, ce non-sens absolu qui donne un sens non moins absolu à tout ce qu'elle nous arrache – qui tisse un nimbe d'éternité autour des visages dévorés par le temps...

Anniversaire d'un soir divin. Commémoration et report d'une promesse jamais tenue dans sa plénitude, jamais tarie dans sa source. Fidélité : mettre la lucidité au service du rêve. L'illusion est une ébauche que, selon la

trempe de l'âme, les rayons du jour rejettent au néant ou sculptent pour l'éternité. Admirable intuition de Hugo :

*... Tout ici-bas étant sous le hasard,
L'homme, ignorant auguste,
Doit vivre de façon qu'à son rêve plus tard
La vérité s'ajuste.*

Dernier cri d'une amante : « Je ne demande plus rien que ton pardon lorsque tu verras mon âme dénudée. » – Que restera-t-il, Seigneur, du visage humain après la chute de tous les masques ? Prier pour que le plus beau – et le plus trompeur ici-bas – de tous ces masques devienne notre vrai visage quand tous nos mensonges auront fondu au soleil noir de la mort...

Ultime amour. – Le même geste déchiré qui, amputé de l'avenir, est à la fois retour désespéré vers le passé et envol ténébreux vers l'éternité. Une aile clouée sur ce qui n'est plus, l'autre palpitant vers ce qui est à jamais. Noces de la mort et de la résurrection.

Pièges de la vie. Pourquoi faut-il attendre d'être un homme *fini* pour éprouver un amour *définitif*?

La mort-évasion. – Au bout de défilé, je serai affranchi de mes limites, tout me sera donné, mais je ne pourrai plus rien partager avec toi. Tourment de te voir sans être capable de te faire signe. Alors, le ciel même prendra la couleur de l'enfer si tu ne sais pas écouter le silence et voir l'invisible. – Je serai absent comme Dieu. Supplice de l'évadé qui ne peut plus rien pour ses anciens compagnons de captivité. Mais le mutisme des morts n'est-il pas fait de la surdité des vivants ?

Tout mon vœu était d'être un appui pour ta faiblesse, un foyer pour ton amour et aussi un point de départ pour ton espérance. Une *protection ailée*. Et voici que je ne suis qu'un vieux mur qui va s'écrouler sur toi. Et – dernière contradiction ou suprême unité ? – c'est à l'heure exacte où j'étais mûr pour être ce refuge, ce foyer et ce point d'envol que je dois m'écrouler. L'aorasia des grecs : les dieux, de la même main, donnent et retirent les choses parfaites...

Fidélité au passé : qu'elle soit résurrection, non exhumation. Présence plus que mémoire. Le Christ appelle Lazare hors du tombeau, mais il dit aussi : « Laissez les morts ensevelir leurs morts. »

A l'aimée : dans quel oubli sans fond ou dans quelle mémoire éternelle tombent ces cris muets que je pousse vers toi ?

Suprême choix – celui entre la vérité et la vie. Je tremble, car c'est peut-être le choix entre la vérité et l'amour, celui-ci se nourrissant de la vie. Sauf

peut-être pour cette tendresse désespérée qui n'appelle aucune complicité réchauffante et qu'éprouvent ceux dont l'âme échappe aux jeux de la pesanteur parce qu'elle a renoncé au bonheur...

Dilemme : ou ce que nous appelons l'amour est une étincelle émanée d'un foyer divin, ou ce n'est qu'un feu follet errant à la surface d'un monde où tout est promis au cimetière. Dans les deux cas, bienvenue sera la mort, soit qu'elle nous ramène à notre principe si l'amour est vérité, soit qu'elle dissipe une illusion si l'amour est mensonge.

Dans l'amour suprême des créatures, Dieu se fait visible et, du même coup, mortel...

Récit de Soljenitsyne sur l'extase dont s'accompagnent les vocations héroïques : « Cette extase est refusée à ceux qui aiment la vie. » Le consentement à la mort ouvre une brèche dans le mur qui nous sépare de notre dimension éternelle – et, par cette brèche, le divin pénètre en nous. « La vérité est du côté de la mort. Il faut choisir : mourir ou mentir. J'ai jamais pu me tuer, moi » (Céline). Antigone, pour rester fidèle à elle-même, doit « aller aimer chez les morts », et la pire disgrâce qui pourrait lui échoir, ce serait de détrôner Créon et de gouverner à sa place. De même, Béatrice, Tristan et Iseut doivent s'évanouir dans la plénitude de leur amour et non l'amortir en le stabilisant par le mariage.

Savoir cela et ne pas succomber à la tentation du manichéisme...

*Le temps m'a fait vieux...
Quelle est donc pourtant cette ardeur qui monte
Plus haut qu'autrefois*

(Maurras)

Incendie de la pensée et de l'amour dans ce corps éteint où germe aujourd'hui le cadavre que je serai demain. Ce contraste suffirait à réfuter le parallélisme de Spinoza et même la conception aristotélicienne de composé substantiel au profit de la théorie platonicienne de l'âme prisonnière du corps. Ce feu grandissant au milieu de tant de cendres annoncerait-il un commencement d'évasion? La pensée et l'amour nous seraient-ils donnés pour dénoncer l'alliance imposée au départ? La liberté, processus d'affranchissement? L'âme, née mortelle comme le corps et gravissant, jour après jour, les degrés de l'échelle qui mènent à l'immortalité?

« Printemps, premier temps, commencement du monde », m'écrit X. – Il est sûr qu'en toutes choses, seuls les commencements valent d'être éprouvés. Ou les recommencements non empoussiérés par l'habitude. C'est le sens du mot célèbre : « On va à Dieu par des commencements sans fin »...

Secret des commencements qui ne finissent pas – secret des dieux – et de la nature aussi où les pulsations du temps épousent la virginité de l'éternel, où le vain regret de ce qui fut et la vaine attente de ce qui ne sera jamais ne se glissent pas, comme un ver dans le fruit, dans l'instant qui passe, où les ratures et les interpolations de l'homme n'altèrent pas le texte sacré, dicté par les dieux...

Sainte nature où le démon de la comparaison ne vient pas ronger l'identité de chaque être et la pureté de chaque minute, où « l'astre est sans orgueil et le ver sans envie », où le consentement aveugle à la mort transforme tout en naissance, où le geste du moissonneur et celui du semeur ne font qu'un...

Une autre pureté : celle de l'automne et de l'adieu. Ce qui finit répond à ce qui commence. La naissance nous arrache au néant, la mort nous lave de l'habitude...

Platon : « Le commencement est comme un Dieu qui, aussi longtemps qu'il séjourne parmi les hommes, sauve toute chose. » – Problème : comment retenir ce visiteur ailé sans qu'il perde du même coup son pouvoir transfigurateur ? Où finit le commencement et où commence la répétition ? Impossibilité de prolonger sans fin cette heure qui n'est divine que parce qu'elle est éphémère – de soustraire au temps ce miracle tissé par le temps. S'il est un paradis, ce sera – et c'est déjà pour quelques élus – un commencement hors du temps.

Elle est morte. Absurdité à vif – l'insondable et l'intolérable qui m'entrent dans l'âme et dans la chair : la preuve négative de Dieu.

Retour de l'être aimé. Deux impressions contradictoires : celle d'une irruption de l'impossible, d'un miracle – et celle que tout rentre enfin dans l'ordre. Mais le retour à l'ordre vrai, dans ce monde renversé où nous vivons, peut-il être vécu autrement que comme un miracle ?

Sens et but de la vie : greffer des devoirs divins sur l'entaille creusée par les passions humaines...

9.

La naissance et l'adieu

Reflux de la vie. Tout ce qui fut hier bercé par le rythme des flots et le souffle des vents gît à l'état d'épave inerte sur un rivage incolore. Et, sur ces passions échouées, je ne sais quel rayon d'en haut où la justice qui condamne se noue à la miséricorde qui pardonne...

Toutes mes certitudes tombent en cendres. Comme la vie qui les nourrissait. Mais, en doutant de tout, je réapprends ce que je croyais savoir. Loi générale : on ne sait rien du vrai et du bien tant qu'on n'est pas allé jusqu'au bout de leurs contraires. Le néant, révélateur de l'Etre...

« L'âme est quelque chose du corps » (Aristote). Nietzsche fait écho : *etwas am Leibe*. A mesure que le corps se défait, la foi en l'immortalité de l'âme vacille et finit par s'identifier au *credo quia absurdum* de Tertullien. *Se sentir* immortel : privilège illusoire de l'éphémère jeunesse..

Le corps sain, jouet de l'âme. Jusqu'au jour où les rôles se renversent et où l'âme devient le jouet du corps malade. Dialectique du maître et de l'esclave à l'intérieur de l'individu.

Mot de MacArthur : « On a la jeunesse de sa foi et la vieillesse de ses doutes. » Mais la vie nous apprend le scepticisme. Et la vraie maturité consiste peut-être en ceci : agir, dans le doute, comme si l'on avait encore la foi. « Voir clair, c'est voir noir », disait Valéry. Voir noir et marcher droit...

Angoisse physique. La préparation à la mort reste un art de vivre. Je ne veux plus de fausses fenêtres sur les murs de ma prison. Plus de transitions factices entre le temps et la tombe. Ni filet, ni parachute, ni garde-fou : tomber de tout mon poids dans l'impondérable...

*Je n'ai qu'une âme
Et je veux la sauver
De l'éternelle flamme.*

Pourquoi ces mots, tirés d'un grotesque cantique qui faisait fureur dans mon enfance, me harcèlent-ils la mémoire ? Il y a plusieurs âmes en moi, mais je n'ai qu'un corps dont l'immonde obstination à vivre se nourrit du cadavre de toutes ces âmes qui meurent tour à tour en moi.

Symptôme de vieillissement. L'indifférence ? non, mais l'hyperesthésie affective qui provoque ce réflexe de défense qu'est le refus de savoir. On ne s'endurcit pas, au contraire : on secrète une carapace d'indifférence comme on panse une plaie à vif. Par exemple : l'hésitation à décrocher le téléphone pour avoir des nouvelles d'un être aimé gravement malade. Mot de Chamfort : « Il faut que le cœur se bronze ou se brise. » – Ici, devenu trop vulnérable, il se bronze pour ne pas achever de se briser..

Veillesse. – L'âge où l'on devrait le moins s'économiser, « se ménager ». Car que perd-on à brûler trop vite ce peu de bois sec et vermoulu ? L'âge sans promesse devrait être aussi l'âge sans prudence.

Ou encore : prendre trop de risques à l'âge en fleur, c'est compromettre les fruits futurs. Mais que risque-t-on à précipiter la chute d'un fruit déjà trop mûr?

Maturité. X me dit à propos d'une amie commune : « Elle a trop bien mûri. » C'est-à-dire : elle est comme fixée dans son épanouissement, sa lucidité, sa sagesse ; elle ne bougera plus intérieurement ; elle échappe déjà aux risques et aux promesses du changement. – Mais qu'est-ce bien mûrir ? c'est peut-être approcher de la perfection sans cesser d'être vulnérable ; c'est rester exposé au mal qui blesse sans être altéré par le mal qui corrompt ; c'est ne se sentir supérieur à rien de ce qu'on a dépassé, c'est garder, à l'état de fruit, toute l'innocence et toute la fragilité de la fleur...

L'homme roc et l'homme roseau. Le premier est dur, fermé, souvent fanatique – ce qui signifie qu'il dépense son affectivité en réflexes de défense, d'agressivité et de conquête. Mais on peut s'appuyer sur lui. – Le second est tendre, réceptif, flexible à tous les vents – et, par là, infiniment compréhensif et consolant en surface, à condition toutefois de ne pas trop s'appuyer sur lui, car alors il se brise et blesse la main imprudente qui le confond avec le roc...

Fanatisme des jeunes gens. La jeunesse n'est pas l'âge de la liberté, c'est celui de la ferveur. Des passions violentes au service d'idées étroites. Quand

les idées s'élargissent – et jusqu'au point où, littéralement, on ne sait plus que penser face aux aspects contrastés du réel – la ferveur tombe en proportion. Et, de cet abîme de scepticisme, émerge une liberté sans limite, mais sans danger : toute menace d'incendie étant conjurée, car les vents intérieurs n'agitent plus que des cendres...

Tuer son moi pour sauver son âme. Démarche inverse dans le suicide : c'est le moi qui, ne trouvant plus sa pâture dans la vie, châtie son esclave défaillant. *L'égocide* (mourir à soi-même), antidote du suicide...

Départ de H. – Chaque adieu est comme une nouvelle naissance. La séparation, image de la mort, fait refluer l'amour du canal impur des jours vers sa source éternelle : tout recommence en finissant.

Le breuvage et l'ivresse

Equivoques de l'attachement. Il nous rend attentifs et sensibles aux moindres gestes, aux moindres états d'âme de l'être aimé, mais aussi douloureusement allergiques à tout ce qui, dans les sentiments ou la conduite de cet être, ne répond pas à ce que nous attendons de lui : d'où une exigence démesurée de réciprocité, la déception, la jalousie, etc. Tout ce à quoi remédie la vertu de détachement. Mais cet autre mot n'est pas moins ambigu. On écrit couramment à quelqu'un : « Croyez à mon sincère attachement. » Oserait-on écrire : « Croyez à mon sincère détachement », sans craindre de passer pour indifférent? Le chemin de crête est dans *l'attachement détaché*, c'est-à-dire dans un amour qui s'incline avec la même attention *bienveillante* sur tout ce qui, dans l'être aimé, n'est ni pâture pour notre désir et pour notre orgueil, ni reflet ou écho de nous-mêmes. – Pédagogie de la passion : se détacher par dilatation de l'attachement. Les crises de l'amour viennent de ce que nous attendons de l'aimé une réponse infinie et parfaite au niveau même de nos limites et de notre imperfection. L'obtiendrions-nous, nous resterions insatisfaits, car un tel amour bousculerait nos limites et serait sans pitié pour notre imperfection. L'amour d'un saint n'a jamais comblé un égoïste, car il s'adresse à l'âme, étincelle divine enfouie dans l'humain, et non à l'ego qui veut être adoré comme un Dieu. Constantin Brunner écrit à propos de ces mal-aimants qui souffrent d'être mal aimés : « Ils voient ce qui manque au Tout parce que le Tout leur manque »...

Cet homme est en train d'épouser une femme rouée qui flatte son égoïsme et sa vanité. Quels lendemains se prépare-t-il ? me dit J. Et nous arrivons à cette conclusion que, par l'enchaînement normal des choses, les

égoïstes finissent toujours par se trouver dans des situations qui exigent, pour être dominées, une absence presque totale d'égoïsme, c'est-à-dire un héroïsme quasi voisin de la sainteté. Nietzsche : « Il cherchait une servante avec les vertus d'un ange : il a épousé un petit mensonge paré – et il ne lui reste qu'à devenir ange lui-même. »

Le cas est typique chez tant d'hommes qui n'ont jamais aimé qu'eux-mêmes et qui, abandonnés de tous dans leur vieillesse, auraient besoin pour supporter leur solitude d'une capacité de détachement dont ils n'ont jamais connu les moindres prémices. Inversement, ce sont ceux qui ont su se donner aux autres sans exigence de retour qui créent autour d'eux un climat d'échanges et d'affection qui donnerait toutes les satisfactions possibles à un égoïsme qu'ils n'ont pas. « A celui qui a on donnera, à celui qui n'a pas, on enlèvera même ce qu'il a. »

Confidences de deux femmes. L'une, ayant cru trouver le « grand amour » et trahie par son amant, se détache aussitôt de celui-ci et s'attache à un autre homme. L'autre, placée dans les mêmes circonstances, me dit que cette expérience négative a tari pour toujours sa capacité d'aimer : on n'aime qu'une fois. D'un côté la plante inapte au repiquage, de l'autre celle qui peut changer de terrain. Laquelle est la plus vivace – ou de l'espèce la plus noble ? Pas de réponse : ici, infidélité à l'amour ; là, infidélité à l'amant. La plante est-elle faite pour la terre où plongent ses racines ou pour le soleil où baignent ses fleurs ? Disons que l'amoureux constant (ou détruit par un seul échec) reste fidèle à l'idole et l'autre à l'idolâtrie.

Au-dessus de l'alternative, le grand amour où fleurs et racines, soleil et terre ne font qu'un, où l'amour d'un seul être est divinement *exclusif*, non par carence, mais par plénitude et parce qu'il *inclut* tout en lui.

« L'amour ressemble aux auberges d'Espagne : on y trouve que ce qu'on y apporte. » Alors, pourquoi ne mange-t-on pas tout bonnement à la maison

ces provisions qu'on apporte à l'auberge? Pourquoi faut-il que ce soit l'aubergiste qui semble dispenser cette nourriture que chacun porte avec soi ? Est-ce le choc de la présence physique de l'autre (qui, au fond de lui-même, est aussi seul que nous) qui nous procure l'ivresse alors que nous fournissons le breuvage? L'homme est-il condamné à recevoir du dehors la révélation de ce qu'il est au-dedans ? Ne peut-il entendre ses « voix intérieures » que sous la forme d'un écho renvoyé par le prochain? Et celui-ci n'étant que le mur impénétrable qui débite toujours des échos que nous prenons pour des réponses.

Définition du sage et de l'inspiré : celui qui n'a plus besoin du truchement de l'écho pour écouter cette voix qui vient du centre – ou de l'au-delà – de lui-même...

Schopenhauer et les ruses du « génie de l'espèce » dans l'amour des sexes : le désir nous trompe, etc. – Le désir ne nous trompe pas, c'est nous qui nous trompons sur le désir. Celui-ci demande à satisfaire : il n'exige à aucun degré d'être confondu avec l'amour. Mais, nés pour l'amour et incapables de le réaliser dans sa pureté, cette confusion nous verse l'illusion de l'unité. C'est le chemin le plus court et le plus facile ; l'appel de la pente (*tomber amoureux, to fall in love, etc.*) se brouille avec l'exigence de l'ascension. Jusqu'à la résorption du miracle par l'habitude, car tous les chemins qui descendent sont des impasses. Alors, cette alternative : laisser la passion mourir au fond de l'impasse ou remonter par amour la pente suivie par le désir. Première phase : confondre la chute avec l'ascension. Seconde phase : intégrer la chute dans l'ascension. De cette constatation éblouie : c'est trop beau pour être vrai, passer à cet impératif : *il faut* que ce soit assez beau pour être vrai...

Offrande des corps. Débordement gratuit (?) de l'amour ou fatalité cosmique qui se pare, aux yeux de la conscience toujours dupée et jamais

abolie, d'un mirage d'élection et d'éternité ? Est-ce l'âme qui déborde dans le corps – ou le corps dans l'âme ?

On croit aimer dans la vérité, dans la beauté, pourquoi pas en Dieu? (Les romantiques n'ont jamais cessé de mêler le divin aux transports amoureux) – et, pour sceller cette union spirituelle, on se donne le plus délicieusement facile des signes sensibles : l'union des corps. Tout en se disant que ce don charnel n'a de sens et de valeur que comme traduction éphémère de l'union immortelle des âmes et en envisageant sa disparition (ou son sacrifice) comme la moindre des épreuves purificatrices de l'amour. Jusqu'au jour où le désir, amorti par la facilité et l'habitude, entraîne dans son reflux les valeurs sacrées qu'il prétendait incarner.

L'amour, c'est plus et c'est autre chose que cela, soupirent les amants comblés. Mais pourquoi faut-il que, cela s'éloignant, leur amour s'étiolle comme une plante mal irriguée qu'ils s'empressent d'aller repiquer plus près des sources charnelles – et sans cesser d'affirmer comiquement le primat de l'union des âmes ?

Je te dis des mots infinis parce que je les sens plus vrais que moi-même comme la lumière est plus vraie que les regards (le soleil survit aux yeux qu'il éclaire) – et, en même temps, j'ai horreur des surenchères verbales, de tous ces grands mots que les amants pillent sans vergogne et dont ils n'ont même plus honte après les avoir prononcés en vain, tant l'oubli les a recouverts. Triste destin de l'homme : faire mentir la vérité. On n'y échappe que par la mort – j'entends la mort du moi et de tous ses désirs temporels.

On révèle l'amour à un être. Comment peut-on sans sacrilège nourrir l'orgueil avec cette faveur du destin ? Se croire *l'auteur* d'un miracle alors qu'on en est seulement le siège ? C'est comme si l'eau des Noces de Cana se faisait gloire d'avoir été changée en vin...

Amour-passion. – Il concentre toute l'attention sur un seul être. Mais quelle espèce d'attention? Non pas celle qui s'attache à l'autre comme tel, mais à l'autre en tant que nôtre, en tant que proie : ce n'est pas l'oiseau qui fascine le chasseur, c'est le gibier. Le regard, fait pour contempler, prostitué à la convoitise...

Contrairement à l'opinion admise, nous estimons le prochain plus que nous-mêmes puisque nous lui demandons d'incarner les vertus dont nous nous contentons de mimer l'apparence – puisque nous lui pardonnons si mal de ne pas valoir mieux que nous. Pas de plus haut signe d'estime que le manque d'indulgence.

Pour se donner, il faut commencer par se suffire. Il y a ceux qui vivent *par* eux-mêmes et *pour* les autres et ceux qui vivent par les autres et pour eux-mêmes. « La vertu qui donne » (*die schenkende Tugend*, dans Nietzsche) ou le parasitisme...

Misère de la passion. ·Attachement qui grandit à mesure que le partenaire se dérobe. Tout se résout en ceci : qu'est-ce que j'aime en toi ? Ce qui ne m'aime pas...

« Le malheur ne nous dégrade pas ; il révèle notre vrai niveau » (S. Weil). – L'euphorie parfaite donne à peu de frais l'impression du plus haut

niveau : l'homme se sent « au meilleur de lui-même » et s'identifie tout à fait à ce meilleur quand tous ses mobiles, y compris les plus vulgaires et les plus bas (appétit charnel, orgueil, possessivité, etc.) se déploient sans trouver d'obstacles. C'est par excellence le cas des amants comblés chez qui l'accouplement de deux égoïsmes mêlés à deux idéals donne l'illusion du grand amour. Que l'un des deux s'éloigne ou trahisse, l'égoïsme de l'autre saigne et se révolte et cette blessure se traduit par des symptômes dégradants tels que les plaintes, les colères, les supplications, les menaces, etc. Bref, la victime s'avilit et le bourreau tire prétexte de ces aveux arrachés par la torture pour justifier son indifférence et sa cruauté. « Ce n'était donc que cela, ce que j'ai aimé. » Les contorsions grotesques du naufragé apaisent ainsi la conscience du naufrageur...

Une des racines de la jalousie charnelle réside dans l'intuition que les corps sont plus uniques, plus irremplaçables que les âmes. On tolère volontiers que l'être aimé éprouve de l'affection, de la tendresse pour un autre ; s'il livre sa chair, on a l'impression qu'il a donné à un autre ce qui le distinguait de tous les autres. Résonance affective de la pensée d'Aristote : c'est la matière qui individue...

Au-delà de la souffrance du moi dépossédé de sa proie, il y a, dans la jalousie, le sentiment intolérable d'une profanation, d'un sacrilège. Mystère du corps aimé : alors que nous sommes liés à notre propre corps comme à un simple moyen d'expression sans éprouver devant lui le moindre sentiment du sacré et du miracle, le corps de l'être aimé nous apparaît comme un présent unique des dieux, une fleur du ciel tombée sur la terre et toujours prête à nous échapper, sa patrie étant ailleurs. D'où la torture de voir cette fleur broutée par le premier venu dont on sait trop qu'il désire et dont on ignore s'il aime...

Doutes, jalousies, etc. – Il est trop facile d'attribuer ces tourments à l'instinct possessif meurtri alors qu'ils émanent en profondeur de la révélation d'une confiance trahie et d'une unité brisée qui fait saigner l'âme. Mais la souffrance du moi dépossédé s'ajoute à celle de l'âme blessée comme l'infection à la plaie. Et l'infection finit par masquer la blessure.

Propos d'une inconnue sur la jalousie. – « Elle est irrémédiable quand elle procède d'un amour qui s'abat sur nous comme une maladie. » Le jaloux, s'il voyait clair en lui-même, pourrait dire à l'être aimé : Vois tout le mal que tu me fais, et si je suis assez malheureux pour t'aimer, tu me dois bien cette compensation de n'aimer que moi. Que ton amour exclusif me rende au moins cette assurance d'exister que mon amour m'a fait perdre. L'amour jaloux est un amour qui a honte de lui-même et qui revendique ses droits dans la mesure où il rougit de ses torts : viens au secours de ma mauvaise conscience en justifiant mon esclavage par le tien.

Vœu des amants : n'être qu'un. On s'en approche dans la mesure où l'on est capable d'assimiler les changements de l'autre comme les siens propres. A travers nos mutations les plus imprévues, nous nous sentons rassurés et comme absous par la permanence de notre identité. Tandis que les changements des autres nous déconcertent et nous blessent comme des trahisons. Nous sommes évolutionnistes en ce qui nous concerne, avec de fortes tendances au fixisme dans nos exigences envers le prochain. Le « point fixe » que nous trouvons en nous par l'intuition de notre moi transcendantal, nous le cherchons chez les autres au niveau du moi empirique. D'où les déceptions, les reproches et les ruptures...

Xerxès marquant l'océan au fer rouge. Beau symbole de la folie amoureuse : prétendre imprimer un signe éternel sur le mouvant, l'éphémère, l'insaisissable, sur l'innocente trahison des choses du temps. Analogue aux reproches dérisoires de l'amant trahi à la femme infidèle...

« Il faut laisser les très belles femmes aux hommes sans imagination » (Proust). – La statue au public, le bloc informe au sculpteur. Et comme il sculpte dans l'invisible, il est le seul à pouvoir contempler son chef-d'œuvre – ce qui satisfait deux instincts : la créativité et la possessivité.

La femme-objet. Son besoin virulent d'émouvoir les désirs les plus impersonnels témoigne de son consentement intérieur à n'être que cela. Avec, en plus, l'illusion d'être choisie en tant que personne. Être remarquée et désirée comme objet lui donne l'illusion d'exister comme sujet.

L'écho et la réponse

Soif du nouveau, curiosité. Rien ne vieillit plus vite que la nouveauté recherchée comme telle : le frisson de la découverte ne se renouvelle pas longtemps à l'apparition du même objet. La curiosité serait-elle la soif dégradée de l'originel oublié? Choix entre le répétitif (l'Ecclésiaste, Marc Aurèle, ...) qui n'est qu'écho et l'inépuisable qui est réponse. Profondeur de la locution banale : « Plus ça change, plus c'est la même chose. » Dans la source première, plus c'est la même chose, plus ça change, car un souffle d'éternité dépoussière la répétition des heures.

Elucider la notion « d'au-delà » et les causes du discrédit dans lequel elle est tombée : on n'y voit que rêverie compensatrice pour amortir le contact de l'âpre vérité et pour dispenser l'homme, ici-bas, de l'effort et de la lutte. Soulignons deux points :

a) L'au-delà n'est pas une réalité qui nous sera donnée après la mort et qui n'a aucune existence en ce monde : nous y avons déjà accès sur la terre dans la mesure où nous vivons dans cette dimension de notre être qui domine le temps et les contingences : la pensée dépouillée, la contemplation de la beauté et l'amour sans retour sur soi – toutes ces « hautes jouissances qui se moquent du tombeau » (Mistral). – L'au-delà est en nous sous la forme de cette exigence d'absolu et de perfection que rien ici-bas ne peut apaiser ni éteindre. – La mort, en nous arrachant aux limites du corps et du temps, nous y jettera malgré nous, mais il dépend de nous – la vie terrestre étant le temps du choix et de l'épreuve – d'y participer en ce monde...

b) Les contempteurs de l'au-delà éprouvent aussi cette soif, mais ils croient qu'elle peut être assouvie sur la terre et au niveau le plus incurablement hérissé de limites et d'imperfections : celui de

l'accroissement de la prospérité matérielle, de la « justice sociale » de la libération des instincts et des passions, etc. Bref, ils essaient de faire rentrer l'au-delà dans l'en deçà (l'éternel dans le temps, la pureté dans le mélange, l'infini dans le fini) et, n'y parvenant jamais, ils projettent dans l'avenir leurs espérances indéfiniment déçues dans le présent. En quoi, ils se révèlent les pires compensateurs, les plus misérables chercheurs d'alibis – ceux-ci étant sans cesse vérifiés et démentis par l'expérience. L'exemple des saints prouve déjà en ce monde la possibilité d'accéder à la dimension mystérieuse où se dénouent les contradictions temporelles (« Le ciel ne m'apportera rien de plus, sinon la cessation de la souffrance », me disait cette jeune mourante...) ; mais a-t-on jamais vu l'abondance matérielle ou le défoulement sexuel tenir leurs promesses de bonheur, ou une révolution accoucher d'une société irréprochable ?

L'homme, quoi qu'il pense et quoi qu'il fasse, tend vers un au-delà de l'humain. Vrai ou faux : par dépassement ou éclatement de ses limites, par l'infini ou par la démesure. A lui de choisir entre la délivrance authentique et l'évasion imaginaire.

Deux besoins essentiels et contradictoires de l'homme. Celui d'une certitude invariable, terme ultime de l'intelligence et foyer définitif de l'amour. Et celui du changement, aiguillon de l'action et moteur du progrès. Aux deux extrêmes : « Il faut un point fixe » (Pascal) et « Il faut que tout change » (slogan moderne).

Notons d'abord que l'homme ne désire jamais le changement en tant que tel, c'est-à-dire n'importe quel changement : personne, par exemple, n'a envie de tomber malade sous prétexte de nouveauté. On désire changer en mieux : or le mieux ne se conçoit et ne se désire qu'en fonction d'un bien appréhendé et souhaité comme une essence, un invariant – à la limite l'Idée de Platon : un but qui oriente le mouvement, un modèle qui appelle l'imitation. On peut varier à l'infini sur la conception de ce bien, mais quelle que soit l'idée qu'on s'en fait, on le colore inévitablement d'absolu.

Exemples : la santé pour le malade, la possession d'une femme pour l'amoureux, le surhumain pour Nietzsche, la liberté sans nature et sans

frontière pour Sartre, la société sans classes pour le marxiste. Le progressiste le plus enragé n'accepte pas qu'on mette en question sa vision personnelle du changement, c'est-à-dire du sens dans lequel doit s'opérer le changement : faute de marquer un point fixe, il trace une ligne fixe au devenir humain. La nature a horreur de l'inconnu comme du vide.

En cela, le progressisme est infiniment plus timoré dans sa conception du point ou de la ligne fixes que le traditionalisme axé sur l'invariant divin et son mystère. Car ce dernier nous enseigne que cet invariant suprême se situe au-delà de tous les mondes et de tous les temps, c'est-à-dire hors de toute assurance et de toute prévision, et sans autre preuve que d'être *éprouvé* comme *improuvable*. L'abandon au vertige émanant de ce *point fixe et jamais fixé* est le signe de l'authentique esprit religieux – de « cet ardent sanglot qui roule d'âge en âge » et vient mourir au pied d'un Dieu voilé par sa propre lumière.

Ainsi la tradition – à condition de l'expurger de ses éléments caducs, rouille du temps sur l'intemporel, possède déjà une avance irréductible – celle de l'éternel sur le temps – sur l'idolâtrie du devenir qui, par sa nature même, sécrète jour à jour sa propre caducité. Et si on la récuse, on est condamné à poursuivre sans fin le mirage d'un avenir qui ne sombrerait pas aussitôt dans le passé, à chercher sous les meules du temps un grain que le temps ne broierait pas. C'est l'illusion *conservatrice* du progressisme...

Parcouru un article sur « La Rumeur, cancer du symbole ». Civilisation décomposée où chaque organe est remplacé par un cancer. Liste sans fin :

le moralisme, cancer de la vertu,
la licence, cancer de la liberté,
la tyrannie, cancer de l'autorité,
l'érotisme, cancer de l'amour,
la masse, cancer du peuple,
la moyenne, cancer de la norme,
la bureaucratie, cancer de l'organisation,
la mode, cancer du rite,

le progrès, cancer de l'éternel,
le naturisme, cancer de l'amour de la nature,
le culte de l'homme, cancer de la religion.

De telle sorte que le slogan de la lutte contre le cancer peut s'étendre à toutes les zones de l'existence. Avec cette circonstance aggravante que, lorsqu'il s'agit de cancers moraux et spirituels, l'ablation de la tumeur équivaut à la greffe de la tumeur opposée. « L'égaré des contraires » : passage du puritanisme à la licence, de la tyrannie à l'anarchie, etc.

Résumé de la *Gnose de Princeton* par Aimé Michel : « Les peuples *long-lived* ne peuvent être que des peuples peu libéraux, de mœurs austères, doués d'une foi fanatique intolérante aux déviants, viscéralement attachés à des valeurs spirituelles, intemporelles, religieuses, ainsi qu'à leurs classes dirigeantes spontanément secrétées ». – J'achoppe sur les mots : *viscéralement* attachés aux choses de l'esprit, de l'âme et de Dieu. Psychologiquement et socialement, c'est nécessaire ; spirituellement, c'est contradictoire. C'est la condition pour durer longtemps, mais à quel prix ? Le fanatisme – où la foi viscérale joue un rôle primordial – favorise la longévité, mais au détriment du mystère et de l'éternel. *Long-lived* ou *everlived* ? Les grands contacts avec le divin sont-ils condamnés à la courte vie ? Et comportent-ils, au pôle opposé, les mêmes dangers pour la stabilité des sociétés que le libéralisme et la dissolution des mœurs ? Peut-on dire qu'Antigone était viscéralement attachée aux « lois non écrites » pour lesquelles elle mourut ? Ses viscères l'auraient plutôt inclinée à vivre pour épouser Hémon. Ou Socrate à son démon intérieur ? Et tous deux furent condamnés comme ennemis de la cité humaine.

A moins que le viscéral, au lieu d'être abandonné à ses pulsions aveugles et chaotiques comme dans les sociétés décadentes et permissives, serve de relais et d'agent de transmission aux intermittences du divin. Car, s'il trahit, il transmet. D'où la nécessité des églises, solidement structurées...

Gobineau : « Je suis un anarchiste conservateur. » Ce qui me ressemble assez. Il ne s'agit pas de répéter servilement le passé, et encore moins tel moment du passé (ce qui équivaut à l'étroitesse de l'inféodation au présent), mais de se donner, par la connaissance du passé, un vaste éventail de choix pour nos orientations présentes. Nietzsche : « Je suis un ruminant. » Leçons de l'histoire : une *ruminatio selective*...

« L'histoire, cette prophétesse tournée vers le passé » (Bülow). Mais ne pas oublier qu'elle prédit le semblable et non l'identique – et que ses leçons ne doivent pas être apprises par cœur...

L'enracinement : présence du passé dans le présent, analogue à celle de la sève dans les feuilles et les fleurs. Se défier des imitations mécaniques de ce processus vital : certains adorateurs du passé sont ancrés sur le passé, ils n'y sont pas enracinés.

Multa jam resurgentur... Valeurs traditionnelles (vie en petites communautés, contact direct avec la nature, refus de la civilisation mécanique, etc.) retrouvées par nos jeunes gauchistes. – Discerner le moment où celui qui semblait l'homme du passé devient l'homme de l'avenir. C'est à l'heure où le flux dure depuis le plus longtemps que s'amorce le reflux. Concentration, étatsisme, collectivisme, civilisation du superflu – cela remplit notre temps – et cela déjà a fait son temps. De sorte que le traînard passe à l'avant-garde. Et que la rétrospective devient prospective.

Livre de Blondel : *Les Fontaines pétrifiantes*, c'est-à-dire les institutions, les morales, les cultures, les religions, etc. – tout ce qui donne une forme à l'homme, tout ce qui l'arrache au chaos intérieur ou social. Reniement de la *forme* par dégoût du *formalisme*. Mais ce phénomène de rejet procède encore d'un formalisme : il nous conduit, non à l'informe, mais au difforme, car la révolte érigée en système pétrifie autant que le conformisme, à cette différence près qu'elle fabrique des pierres impropres à la construction.

Communion, communauté, communisme, etc. – mots qui bien qu'ayant la même racine, désignent des réalités différentes, sinon opposées. Il n'y a vraiment unité que là où il y a diversité (étymologie du mot *univers*) : parlera-t-on de l'unité d'un tas de briques rigoureusement identiques ? Dieu est l'Un et l'Unique : contenant tout, présent partout et distinct de tout. Ainsi, analogiquement, pour les hommes. Plus ils sont *communs*, au sens de fabriqués en série et coulés dans le même moule, moins il y a de communication entre eux : à force de se ressembler, ils finissent par ne plus se reconnaître, ai-je dit jadis. Leur seul moyen de se distinguer est alors de se séparer, sinon de s'opposer. D'où le nivellement des esprits et des âmes dans les guerres modernes : même passion, mêmes mensonges, même asservissement à des idéologies primaires. Les hommes se battent dans la mesure où ils se ressemblent et la fureur simplificatrice du combat accroît encore cette ressemblance. Il faut choisir : pousser la distinction jusqu'à l'unité ou la ressemblance jusqu'à la rupture.

L'égalité qui sépare. Plus les différences s'atténuent, plus les rivalités s'exaspèrent.

A propos de la nouvelle morale : droit de cité réclamé pour les tarés, les homosexuels, etc. Etrange besoin de l'assentiment et de la protection de la société chez ceux qui en nient les fondements et les lois. Incapables de transcender le bien et le mal sociologiques comme dans les grandes passions, ils mendient la bénédiction, la consécration du Gros Animal. Plat hommage à la morale la plus plate. Des révoltés altérés de conformisme – des défis qui n'aspirent qu'à tourner en conventions...

A propos d'un film de Bergman sur les maléfices du mariage. Toujours le même balancement de l'histoire (le « branloire » de Montaigne) : hier, pas d'amour hors du mariage; aujourd'hui, pas d'amour dans le mariage. Vision générale de l'homme et de la société qui met tout le mal dans les institutions et les lois : supprimons-les, et la vie reprendra sa libre circulation. Mais si, en croyant desserrer des garrots, on tranchait des vaisseaux ?

Question posée hier par des étudiants : peut-on changer l'homme ? – Réponse d'un Père de l'Eglise : « Rien ne peut changer en mieux dans l'homme *indivinement* (athéos) ». Echec partiel des révélations divines ; échec total des révolutions humaines. A leur principe, elles *conçoivent* l'homme nouveau ; à leur terme, elles *accouchent* du vieil homme.

Jadis, l'homme intérieurement libre manifestait son indépendance en violant les interdits sociaux. Aujourd'hui, la même liberté se traduit, non en enfreignant des défenses, mais en refusant des licences. Tout se permettre étant devenu la loi, l'ennemi des lois n'a plus qu'une issue : recréer au-dedans ces mêmes lois que rien ni personne ne lui imposent plus du dehors. Au vieux briseur de tabous, succède le néophyte du sacré. C'est le même défi au Gros Animal social, hier usurpant le sacré à son profit, aujourd'hui

le vomissant par tous ses pores et noyant l'âme et la liberté dans sa décomposition après les avoir écrasées sous sa pesanteur.

Lettre de M. : « Il me semble que ceux qui parlent trop de liberté gardent une mentalité d'affranchis, ne pouvant y croire tout à fait et enviant ceux qui sont libres de naissance. » – La révolte de l'esclave se prolonge en « complexe de l'affranchi ». L'être marqué par la servitude *se déchaîne* d'autant plus au-dehors qu'il reste plus enchaîné au-dedans. Ses revendications criardes font un bruit de chaînes secouées et jamais rompues. Ce tapage dérisoire emplit l'histoire moderne où la fièvre de libération est le symptôme majeur de l'épuisement de la liberté intérieure. L'homme né libre reste libre jusque dans l'esclavage ; l'esclave-né reste esclave jusqu'au terme de tous les affranchissements.

Les choses qui ne s'enseignent pas. En premier lieu la liberté et l'amour. On en montre les effets, la cause reste cachée à ceux qui n'y participent pas du dedans. D'où l'ambiguïté du témoignage des hommes libres. Leurs semblables y reconnaissent leur vrai visage ; les autres – les esclaves-nés – achèvent de se défigurer en mimant dans leurs gestes une liberté qui n'est pas dans leur âme. On n'apprend rien à ceux qui savent, on les confirme dans leur savoir – et quant à ceux qui ne savent pas, on épaissit leur ignorance par l'illusion du savoir.

Nietzsche : « La force d'un homme se mesure à la somme d'incertitudes qu'il peut porter. » Cela dans tous les domaines : incertitude économique, insécurité de l'amour, ténèbres de la foi religieuse. La certitude de l'avenir – ou celle d'une éternité trop bien conçue et organisée dès ici-bas – enlève au temps son levain et son aiguillon. La valeur d'un homme se mesure à sa

résistance aux chocs de l'imprévisible, c'est-à-dire à la somme des hasards qu'il peut intégrer dans sa destinée.

La faiblesse d'une âme se mesure aux contradictions dont elle *est* la proie, sa force aux contradictions dont elle *fait* sa proie.

Ce qu'on ne peut pas *séparer* (le nécessaire et le bien, l'ivraie et le bon grain, le sexe et l'amour, César et Dieu, etc.) – que ce soit au moins notre honneur de ne jamais le *confondre*...

Formules courantes : des appétits *déchaînés*, des instincts *débridés*, etc. – mots toujours empreints d'un sens négatif. L'homme est-il donc un animal *domestique* pour avoir besoin de ces instruments – chaînes et mors – de coercition et de dressage? Sans doute, puisqu'il construit des maisons et qu'il est fait pour y vivre...

Mythes de la liberté sexuelle, de l'expression corporelle, etc. – Je comprends très bien cette réaction contre la morale négative des générations précédentes, contre les contraintes abusives exercées par le *corps* (!) social sur les corps des individus. – Le risque, c'est d'oublier que ce corps et ces sens, même libérés de toute entrave extérieure, restent étroitement limités dans leurs possibilités d'expression et de jouissance. Illusion d'optique due à la contrainte : on a toujours tendance à considérer comme inépuisable une force comprimée...

Deux erreurs connexes : celle des idéalistes qui croient délivrer la cause en négligeant ou en supprimant les conditions (l'amour sans loi des amants romantiques, la politique anarchiste, la religion sans morale et sans pratiques, etc.) et celle des matérialistes réduisant la cause aux conditions : formalistes, légalistes de tout plumage. – L'or sans alliage ou l'alliage sans or...

*Chère âme, croyez-vous aux célestes balances ?
Cet instrument d'airain n'est rêvé que d'en bas.
Du très grand, du très haut, du très pur ne s'élançe
Que l'or du bien parfait qu'il ne mesure pas.*

(Maurras)

Evangile : « Considérez les lys des champs : ils ne travaillent ni ne filent... Marie a choisi la bonne part... » L'ouvrier de la dernière heure, l'Enfant prodigue, la femme aux sept maris qui sera dans le ciel la femme de tous et de personne. Partout, la loi sans loi de l'amour infini qui infirme les lois du Gros Animal social, qui règlent l'échange et le partage en ce monde fini...

Préfiguration du Christ dans Antigone. Et réaction identique du Gros Animal éliminer le messager de l'infini en l'enterrant vif comme Antigone ou en l'élevant sur la croix comme le Christ...

Ou bien, si le messager a laissé une marque indélébile dans l'âme des hommes, diluer le message dans une pâte si épaisse qu'il contribue à la survie et à l'équilibre des cités terrestres plus qu'à la nourriture de l'ange dont la présence en chacun de nous est une éternelle agonie. Cela s'appelle religion – et tous les cornacs éclairés du Gros Animal, depuis Auguste jusqu'à Frédéric II ou Napoléon, sont d'accord pour proclamer sa nécessité sociale.

Et ce qu'une société à peu près saine appelle – à juste titre – péché ou désordre, c'est de vouloir trouver dans l'exil cette absence de limites et de règles qui n'existe que dans la Patrie. Toujours Maurras : « J'ai renversé la manœuvre du monde, et l'ai soumise à la loi de mon cœur. » Et Péguy : « Mais quand on avait tout, on ne partageait rien. » Saint Paul : « Tout est à vous qui êtes au Christ. » – Loi du Gros Animal : *cuique suum...*

Le Gros Animal et le divin. – Eternel phénomène de récupération du sacré par le social, de l'impondérable par la pesanteur. Le Gros Animal ne peut s'imposer uniquement par sa masse et par sa puissance : il faut qu'on sente flotter autour de lui je ne sais quel parfum de liberté, de gratuité, de transcendance. Car la peur et l'intérêt, mobiles dominants des conduites humaines, ne suffisent pas à se créer un ordre social à peu près stable s'il ne s'y ajoute pas la présence d'un idéal, toujours proclamé et toujours trahi : « Les nations sont des navires mystérieux qui ont leur ancre dans le ciel » (Rivarol). – Le masque d'Antigone sur le visage de Créon...

Nulla res efficacius multitudinem regit quam mendacium; ubi vana religione capta est, melius vatibus quam ducibus paret (Quinte-Curce). – C'est pourquoi les chefs se font mages et prophètes. Bonaparte avouait que le charlatanisme entraînait pour les trois quarts dans le gouvernement des peuples, Hitler en faisait autant sans l'avouer. Exemple plus proche : un discours de Georges Marchais...

Antigone et Créon. – Mais je me méfie de ces adoreurs d'Antigone qui sont des Créon en puissance et qui se servent du mythe comme d'un levier pour faire basculer en leur faveur ce pouvoir temporel au nom duquel ils persécuteront les Antigone de demain...

Pharisaïsme. – L'homme médiocre est toujours pharisien – de la vertu ou du vice, de la soumission ou de la révolte, de la mode ou de l'antimode, etc. – A ce niveau-là, mieux vaut encore le pharisaïsme qui assure un minimum d'ordre extérieur à celui qui, sans obéir davantage aux lois du monde invisible, désagrège la vie sociale. Créon a cent fois raison contre Antigone si Antigone défie Créon sur le terrain même de Créon. L'exemple est frappant pour les chrétiens qui prostituent l'Évangile à l'anarchie.

Etroitesse d'esprit et fanatisme des âmes faibles. Elles se précipitent dans une conviction comme dans un refuge et repoussent aveuglément tout ce qui pourrait les en déloger ; y compris les faits les plus évidents.

Le fanatisme répond à deux instincts très profonds de l'être humain : le besoin de sécurité et la tendance agressive. Il rassure la faiblesse et il justifie la violence : il fournit à la fois la cuirasse et le glaive...

Alain Besançon, à propos du manichéisme larvé de Dostoïevski : « Tout se passe chez lui comme si les commandements étaient facultatifs et les conseils de rigueur. Ainsi le vol est excusable, mais la propriété est interdite. L'oeuvre de chair inspire l'horreur, surtout dans le mariage. En revanche, la chasteté est de rigueur, quitte à la tempérer par le viol. » – Je l'avoue : ce manichéisme, issu d'une lecture profonde, mais non *étagée* de l'Évangile, a toujours été ma tentation. J'ai toujours été enclin à majorer la distance entre le Créateur, auteur des commandements, et le Sauveur d'où émanent les conseils. Car les commandements, sauf le premier, concernent la vie temporelle et les conseils la vie éternelle. Dans ce sens, on peut dire avec Maurras que l'Église a stérilisé l'Évangile. Mais au sens *médical* du mot, c'est-à-dire pour neutraliser les risques d'infection qu'amène la confusion entre le surnaturel et la nature.

« L'homme est animal politique » (*zoon politikon*), dit Aristote. Il ne peut vivre que par ses échanges avec ses semblables. Et, d'autre part, il n'aime pas ses semblables : *homo homini lupus*. Problème politique : quelle est la forme de société où se concilient *le moins mal* ces deux courants opposés ?

Contraintes morales et sociales avec tout ce qu'elles impliquent de mutilations et de pharisaïsme. On voit le mal qu'elles *contiennent* au sens de porter en soi, d'inclure, sans songer au mal qu'elles *contiennent*, au sens de limiter, d'empêcher de se répandre. Problème : peut-on contenir efficacement le mal sans contenir le mal ? La pureté absolue est désarmée. La sagesse cathare n'enseignait-elle pas que Dieu est toujours vaincu en ce monde parce qu'il ne porte en lui aucun mal pour lutter contre le mal ? La morale sociale se borne à neutraliser le mal : l'équilibre des vices de Pascal. En fait, il y a toujours déséquilibre : la prudence politique consiste à le rendre le plus léger possible.

Sur l'utopie. – Elle consiste à chercher un *lieu*, soit dans l'espace (Salente, les Iles Fortunées ou n'importe quel pays-mirage proposé au touriste en mal d'évasion), soit dans le temps (le Grand Soir, la Cité future...) où fleurisse le bonheur parfait. Lequel est en nous, mais seulement dans la partie de nous-même qui échappe aux limites de l'espace et du temps, c'est-à-dire *partout* et toujours. Tandis que l'utopie, par définition, ne se réalise *nulle part* et jamais.

« Dans une ténébreuse et profonde unité » (Baudelaire). – L'utopie, c'est de vouloir réaliser l'unité hors de cette ténèbre et de cette profondeur, c'est-

à-dire *dans la clarté et en surface*. Au niveau de la chair et des passions chez les amants, ou de la révolution sociale chez les politiques, etc.

Paradoxe de notre temps : d'un côté, libération des instincts, des pulsions – de tout ce qui relève de l'animal et du moi (au sens le plus haïssable du mot) ; de l'autre, conditionnement presque absolu de l'esprit, foyer de la liberté. Bref, libération des déterminismes et anesthésie de la liberté...

Ecologie, protection de la nature, etc. – Hier, idées de droite, nostalgie d'attardés, réfractaires au progrès; aujourd'hui, idées de gauche, étendard brandi par les adversaires du capitalisme industriel, saccageur et pollueur de la nature. Mais la nature, la chère, la bonne nature, est-elle à droite ou à gauche ? Je dirai qu'elle est doublement à droite, et au pire sens qu'on donne à ce mot : d'abord parce qu'elle est terriblement *conservatrice* (elle se répète sans fin) ; ensuite, si l'on admet le principe que la droite préfère l'injustice au désordre, parce que, soumise toujours et partout à la loi du plus fort, elle ignore éperdument ce que nous appelons la justice.

Publicité pour un lotissement (calme, grand air, bosquets, etc.) : *Droquez-vous de nature!* – Ainsi, quand l'artificiel, le frelaté sont devenus pour l'homme une seconde nature, le retour à la vraie nature représente le summum de l'artifice !

Choix entre la marche dans le labyrinthe (sans issue, mais éclairé, meublé, sécurisé, aseptisé, etc.) et le cheminement dans le désert – l'un qui

mène à Dieu, l'autre où l'homme tourne sans fin autour de lui-même.

Etre et connaître

Apprentissage de la mort et de l'éternité. Etrange pédagogie du mystère où plus on apprend, moins on sait...

Docte ignorance. La suprême sagesse est dans la clairvoyance devant la nuit : pouvoir supporter les ténèbres les yeux grands ouverts et sans recours aux fausses lumières.

« L'homme qui ne médite pas vit dans la cécité : l'homme qui médite vit dans l'aveuglement. Nous n'avons le choix que du noir » (Hugo).

Les rares auteurs dont le témoignage donne d'emblée l'impression de *l'irrécusable* : Marc Aurèle, Pascal, Simone Weil. Ce sont des maîtres à vivre, non à penser. Ils ne nous apprennent rien que nous ne sachions déjà : ils font pénétrer en nous le mystère de l'évidence. Ils n'élucident pas les problèmes, ils les transcendent ; il nous dénouent de l'intérieur; il tombe d'eux je ne sais quelle *absolution* universelle qui les dispense d'apporter des *solutions*.

Rilke : « *Jeder Engel ist schrecklich.* » Et Dieu ! S'il était visible, il ne serait pas regardable. L'apparition de la pureté absolue serait plus insoutenable que le déroulement du pire film d'horreur...

Je suis de plus en plus ébloui par la ténèbre des évidences. Tout ce que je croyais savoir, je ne le sais plus parce qu'enfin je le sais, mais d'une façon incommunicable, même à moi-même...

L'intelligence crée en nous un désir de communication et de partage qui, s'il ne reçoit pas de réponse au même niveau, se change automatiquement en refus et isole au lieu d'unir. Cette solitude est le lot de tous ceux qui ont jeté des perles aux pourceaux. De même l'amour qui se referme sur lui-même après s'être prostitué. De sorte – et c'est le paradoxe des génies et des saints – que nos deux plus hautes facultés de communion tournent en facteurs d'isolement, en raison même de leur excellence.

L'homme de science et l'homme de foi. Leur conflit tient à la différence d'orientation du regard. Le *clairvoyant* se méfie de *l'ébloui*...

Systèmes philosophiques, idéologiques politiques hypothèses scientifiques, etc. – ce sont des « grilles », des codes de déchiffrement, toujours imparfaits et provisoires, appliqués à l'inépuisable complexité du réel – et ce sont aussi des prisons pour la pensée. On croit pouvoir tout déchiffrer par la vertu de la grille – et on reste irrémédiablement captif derrière la grille...

Grilles marxistes ou freudiennes indistinctement appliquées pour déchiffrer n'importe quel comportement. Double sens du mot : instrument de déchiffrement et cage pour la pensée du déchiffreur.

Mot de la rupture : « Je ne veux plus rien savoir. » – Refus de la lumière, péché contre l'esprit. On ne veut plus rien savoir parce qu'on ne veut plus rien comprendre et plus rien pardonner.

Mot suprême aussi de la foi et de l'amour. On ne veut plus rien savoir afin de pouvoir continuer à tout accepter et à tout bénir.

Lucidité « réductrice » – crime contre l'amour. Il faut voir clair dans la Caverne et se laisser aveugler par le soleil. Une certaine forme de clairvoyance aptère n'a de sens et de prix que dans le monde des ombres.

Chemin de crête entre le fanatisme et le scepticisme. Ne pousser ni l'intelligence jusqu'à ne rien croire ni la foi jusqu'à tout gober. Ambiguïté de l'expression : les *mystères révélés*, le mystère étant par définition ce qui est impossible à définir. Les définitions sont des balises : ne pas les transformer en butoirs. Leurs faibles lumières ne sont bénéfiques que dans la mesure où elles inspirent confiance en la nuit.

Les invariants métaphysiques et religieux – indépendants, dans leur essence, des époques et des cultures. Autant leur existence est certaine, autant il est impossible de les cerner avec précision : « On sent de toutes parts des fuites d'infini » (Hugo). *Rien de ce qui peut être défini n'est définitif.*

Ne jamais perdre de vue les deux groupes d'invariants de notre destin. Ceux de la vie spirituelle qui concernent le sommet, le maximum, à savoir le dépassement des contingences et des contradictions de l'existence terrestre, l'accès du divin (convergence des mystiques de tous les temps et de tous les lieux) – et ceux de la vie sociale qui concernent le minimum : tout ce qui, dans n'importe quelle forme de société, est nécessaire pour ne pas dégénérer et mourir...

Un sophisme intelligemment élaboré semble plus vrai qu'une vérité d'expérience platement énoncée. D'où il résulte que, dans maintes discussions entre un homme intelligent et un imbécile, le premier a raison dans la forme et tort dans le fond, et le second inversement. Autrement dit, les affirmations de l'homme intelligent ont toute la séduction d'une innovation créatrice, tandis que celles du sot, si fondées qu'elles soient, font l'effet de banalités et de préjugés. Et c'est juste, dans ce sens qu'elles ont été dites et répétées des millions de fois – ce qui prouve qu'elles répondent à la nature immuable des choses. Purification de l'intelligence : veiller à ne pas s'égarer hors du chemin sous prétexte de « sortir de l'ornière ».

Fides quaerens intellectum. – Méfiance. N'importe quelle foi arrive à gauchir en sa faveur l'instrument subtil de l'intellect. Il suffit de voir à quelles croyances infantiles tant d'hommes de génie ont pu asservir leur esprit. Je dirais plutôt : *intellectus quaerens fidem*. L'intelligence, consciente de son ignorance de l'origine et de la fin de l'homme, en quête d'une foi qui la dépasse sans l'obscurcir ni la contredire. D'un mystère de vérité et d'amour où ses lumières n'atteignent pas. Précisons : la foi et l'amour doivent avoir le premier et le dernier mot, mais sans fausser le discours intermédiaire. Là est le secret de mon adhésion désespérée au christianisme : abstraction faite de ses alliages historiques que le temps mesure et emporte, c'est en lui et en lui seul que mon intelligence pressent

un mystère imminent et transcendant devant lequel elle a le droit et le devoir d'abdiquer sans se renier.

Mot de Flaubert : « La bêtise, c'est de conclure. » Etymologie du mot : enfermer. Bouché, synonyme d'imbécile. Celui-ci projette sa fermeture sur toute chose : ne doutant de rien, il juge de tout sans appel.

Choc des pesanteurs, fatalité de la médiocrité et du mal, etc. – A quel niveau faut-il s'incliner, à quel niveau faut-il refuser ? *Se rendre* à l'évidence – réalisme de l'esprit ou capitulation de l'âme ?

Relation avec Dieu : un dialogue qui a l'apparence d'un monologue ; Dieu parle en nous et on croit se parler à soi-même. – Relation avec la créature : un monologue qui donne l'illusion d'un dialogue; on croit être deux alors qu'on est seul. Plus précisément, la réponse divine nous paraît écho, et l'écho que nous renvoie la créature nous paraît réponse. Double erreur d'interprétation qui tient, dans le premier cas, à l'intériorité, et, dans le second, à l'extériorité de l'échange.

Voit-on jamais les autres dans leur vérité ? Trois degrés dans nos relations avec le prochain : l'amour, l'indifférence et l'aversion. Dans le premier, l'éblouissement voile le regard; dans le second, c'est l'inattention; dans le troisième, on ne le voit plus, parce que, suivant la forte expression populaire, on « ne peut pas le voir ».

Le secret? Il est dans les lieux communs les plus ressassés où personne ne le voit parce que tout le monde le cherche comme une chose cachée. D'où le succès de l'ésotérisme sous toutes ses formes : on navigue sur un fleuve et on fait appel à des sourciers !

Ma « philosophie ». – Jadis, pour me libérer des faiseurs de systèmes dont l'influence m'obérait l'esprit, je cherchais à opposer des arguments à des arguments, des déductions à des déductions, des grilles à des grilles. Tâche relativement facile, *jeu de patience* qui ne demande qu'un peu d'intelligence et d'érudition, le monde des idées étant un puzzle dont on peut rassembler les morceaux suivant des combinaisons sans fin. – Aujourd'hui, c'est dans mon expérience intérieure que je cherche les éléments capables de rectifier ou de réfuter les systèmes dont je flaire l'insuffisance, par exemple le parallélisme de Spinoza ou le dualisme de Klages. Et le meilleur philosophe me paraît être, non celui qui raisonne le mieux, mais qui vit le plus – celui dont l'âme multiple et étagée (et, par là, souvent divisée contre elle-même) vibre à tous les aspects divers et contrastés du réel. Chez qui l'*erleben* précède et ravitaille l'*erkennen*. En qui chaque note du clavier universel trouve une résonance intime et irréductible. Danger de subjectivisme, je le sais. Mais je le préfère au danger de l'abstraction pure...

Nonne dulcissimas veritates potero speculari ubique sub caelo? Texte de Dante admirablement traduit par Maurras : « Les hautes vérités, dans leur douceur suprême, sont visibles sous tous les cieux. »

Confronter avec les réflexions de Simone Weil sur les peuples auxquels le manque d'enracinement et de tradition interdit l'accès au surnaturel. En soi, les hautes vérités sont visibles sous tous les cieux, mais le regard

capable de les contempler sous tous les cieux ne germe pas dans toutes les terres.

Etages de la pensée. Penser à implique une orientation affective, un engagement intérieur. Penser *de* ou penser *que* n'implique en soi que l'application objective de l'intelligence sur un objet. « Je pense à toi », dans le langage des amoureux, équivaut à « Je t'aime » Rien de commun avec : je pense ceci ou cela de toi – ou : je pense que tu fais ceci ou cela. – « Ah ! Sire, pensez à Dieu », disait le duc de la Force à Henri IV poignardé, c'est-à-dire : tournez vers Dieu votre âme avec votre regard. – Dans le concret, la première façon de penser déteint sur l'autre, et la motion affective peut, selon les cas ou le niveau de l'expérience intérieure, aiguïser ou brouiller le regard objectif. Ainsi le mystique, dans la mesure où il pense continuellement à Dieu, pense Dieu plus profondément que le pur théologien. Exemple inverse : l'amoureux qui pense trop à sa belle lui attribue des perfections objectives qu'elle est loin de posséder. Ou encore la pseudo-métaphysique du sexe *qui embrasse*, à la suite de Freud, une si large fraction de la pensée occidentale. A force de ne « penser qu'à ça », on finit par ne penser que ça. C'est le mot de Paul Bourget : « Il faut vivre comme on pense ; sinon, on finit par penser comme on vit. »

Pour un éclectisme de l'universel et de l'éternel. – Il ne s'agit pas de butiner, parmi les philosophies et les religions, ce qui correspond à notre goût (qui n'est le plus souvent que le goût du jour), mais de dégager, de ventiler tous les éléments qui transcendent la diversité des cultures et des croyances et qui résistent aux mutations de l'histoire, à l'œuvre érosive du temps. Exemple : si je lis tel traité de théologie – j'y trouve des formules dont les unes portent la marque d'une révélation divine et les autres celle d'une époque révolue et d'une mentalité caduque – et, malgré moi, sous la pression d'un mystère qui m'éblouit plus qu'il ne m'éclaire, je suis contraint

de trier et de choisir. Alors que tel texte de la vieille liturgie catholique ouvre en moi une blessure d'éternité et s'inscrit par là dans la « catégorie de l'irrécusable ». Le même appel part de tous les sommets et de toutes les profondeurs. Notre siècle a cruellement mis à nu tout ce qu'il y avait d'humain et de trop humain dans ce que nous nommons le divin : le temps est venu de reconnaître et de rassembler tout le divin venu vers nous à travers et malgré l'humain.

Danger de subjectivisme? Il faut descendre assez profond en soi pour percevoir le frémissement irréfutable de la source éternelle. Mais le danger n'est pas plus grand que celui d'obéir aveuglément aux impératifs d'une époque et d'un milieu social. Subjectivisme et conformisme : on peut s'égarer en obéissant aux voix intérieures comme en se faisant l'écho servile des beuglements du Gros Animal. « Méfiez-vous de vos propres lumières », disent tous les gardiens de toutes les Cités. A quoi je réponds : prenez garde aussi de n'être qu'un reflet du demi-jour fuyant de la Caverne. Eternel dialogue de Créon et d'Antigone : la mort d'Antigone rétablit l'ordre *sur la terre comme au ciel...*

Respect. Etymologie : respicere, regarder. Mais d'un regard dépouillé de tout appétit de la chair et du moi. Le contraire de « boire des yeux... ».

Certains pessimistes allient à la lucidité qui leur découvre la misère humaine une espèce de ferveur négative qui irise cette misère de je ne sais quel rayon trompeur absolu – *qui enivre en dégrisant*. Témoin Pascal et son « dégoût enthousiaste de l'homme ». Et aussi Nietzsche...

Inconnue rencontrée hier dans le train. Un « rêve de pierre » vivant. Perfection absolue dans les traits et les contours ; pas d'irradiation : la statue

idéale qui comble le regard sans éblouir. Elle me souriait dans l'attente d'une conversation. Je n'ai pas osé lui parler : je craignais trop un démenti de l'âme au visage qui aurait troublé ma contemplation...

Réveils nocturnes. On juge, dans l'impondérable les actes commis sous l'influence de la pesanteur. Avant-goût du Purgatoire : contempler dans la pure clarté géométrique tout ce qui, dans notre passé, se déroula suivant les lois de la physique. Cette physique qui explique tout et n'excuse rien, puisqu'il dépend de nous de ne pas oublier la géométrie et que c'est d'après elle, et non d'après la physique, que nous jugeons des actions des autres...

Problèmes à résoudre. On ne résout rien ici-bas : on remplace un problème par un autre. Résoudre signifie délier. Or un vivant est toujours engagé dans des liens. La mort seule délie. Pas de solution avant la dissolution.

On ne *conteste* que des choses séparées de leur *contexte* – par exemple le mariage sans l'amour, l'instruction sans la culture, la religion sans le mystère, etc. – Remède : faire des synthèses au lieu de dénigrer des éléments disjoints par l'analyse..

La nature a des frontières, elle n'a pas de cloisons tout est dans tout, tout est solidaire de tout. Intervention de l'homme ; il efface les frontières posées par la nature : confusion. Et il élève des cloisons là où la nature n'a mis que des frontières : séparation, découpage. Exemples humanisme invertébré,

internationalisme où sombre l'âme des peuples, œcuménisme où les religions perdent ce qui les distingue sans trouver ce qui les unit – et, en sens inverse, nationalisme exaspéré, racismes, fanatismes, lutte des classes, etc.

Platon et Aristote n'ont pas dit le dernier mot, mais ils ont dit le mot suprême qui puisse sortir des lèvres humaines. Qu'avons-nous appris depuis? A mieux *épeler* la création (primat presque absolu de l'analyse dans la pensée moderne), mais, à force de nous hypnotiser sur chaque lettre, nous avons perdu de vue le sens du discours. A la contemplation des signes, qui mène au-delà des signes, nous avons substitué le déchiffrement laborieux – et insignifiant – des ombres de la Caverne. Nous avons cru comprendre quand nous ne faisons que décomposer. Le message divin ne se décode pas : il se lit par transparence.

Discussion, à propos de la crise actuelle de l'Eglise, sur le divorce entre ce que l'homme moderne *sait* et ce qu'il *croit*. – Parlons plutôt de la tension entre ce qu'il croit et ce qu'il croit savoir. Pascal : « Nous ne connaissons le tout de rien. » Hugo : « La lunette avançant fait reculer l'étoile. » Mais chaque progrès de la science nous apparaît comme une exploration plus avancée, sinon définitive du réel, alors qu'il n'est qu'une nouvelle interprétation des apparences, à laquelle nous faisons des actes de foi. De sorte que le divorce n'est pas encore la science et la foi, mais entre ce que nous savons obscurément par la foi et ce que nous croyons savoir clairement par la science...

Injuste privilège du présent et de la présence. Le « *dernier mot* » de la science ou de la mode. Instinctivement, nous sommes tentés de le confondre

avec le mot suprême...

Intuition cette nuit. Vraies les légendes héroïques, vrais ces saints qu'on prie et qui n'ont jamais existé, vraies toutes les illusions qui réchauffent et élèvent l'âme. Vrais en Dieu en qui tous nos rêves sont réalité. Les mythes, les légendes sont des réfractions ou des retombées dans l'histoire de notre intuition de la perfection éternelle.

Démythifier. Et si c'était « déréaliser » ? Le plus haut degré de réalité est-il dans la chose ou dans le signe ? Un monde sans signes, c'est « l'histoire racontée par un idiot et qui ne signifie rien » (Shakespeare). Un monde « chosifié », c'est-à-dire transformé en écran entre les âmes et l'invisible...

Klages trouve le noyau de sa philosophie – l'Esprit antagoniste de l'âme – dans le récit de la Genèse. L'auteur de la Genèse savait donc cela avant Klages – et il n'aurait certainement rien compris à la métaphysique de Klages. Ainsi l'intuition globale des prophètes, des mystiques et des poètes précède l'analyse des « penseurs ». De même, le moindre corps vivant fabrique sans le savoir des synthèses organiques que la science la plus élaborée essaye péniblement de reproduire.

L'image, le symbole, le mythe, non seulement surplombent, mais précèdent la pensée claire. *Anschau*en : plus bas et plus tard : *ansehen*...

Pouvoir technique. – Nous avons acquis la maîtrise sur la nature aux dépens du dialogue intérieur avec la nature. Matérialisme qui consiste à

transformer la matière, voile transparent de l'invisible, en *matériau* utilisable à toutes fins pratiques, mais opaque au regard de l'âme. La nature « chosifiée » obéit à nos ordres et ne nous fait plus de confidences : nous sommes servis par un esclave sourd-muet...

Parenté, identité entre *inconditionnel* et *conditionné*. Le conditionnement fait des inconditionnels. Précision des termes : la condition tient lieu de cause ; le *comment*, bien observé et bien manié, efface le *pourquoi*. Le « culturel », au sens le plus mécanique du mot, abolit simultanément la nature et le surnaturel...

Refus des matérialistes d'admettre l'irréductibilité de la vie à la matière et de l'esprit à la vie, sous prétexte qu'on n'observe aucune discontinuité évidente dans le passage d'un ordre à l'autre. – Michel-Ange fait une statue : on y trouve tous les intermédiaires possibles entre le bloc informe et l'œuvre achevée. Conclusion : aucun principe supérieur à la pierre n'est intervenu et la statue n'est qu'un bloc de marbre évolué. – La seule différence avec les œuvres de Dieu, c'est que, dans celles-ci, le sculpteur reste invisible...

Natura non facit saltus. – Confusion chez les matérialistes et les évolutionnistes entre la gradation, la transition dans le temps et l'identité de nature. On nie par exemple la spécificité irréductible du phénomène spirituel parce qu'on observe chez le chimpanzé une ébauche confuse de la faculté d'abstraction. A ce compte, le fait de passer de A à B impliquerait qu'il n'y a aucune différence d'essence entre A et B. La différence se juge au terme du processus et non à son déroulement dans le temps. La forme se dégage toujours insensiblement de la matière.

Splendeur du vol circulaire de l'aigle. Mais beauté aussi du jeune bouquetin que l'aigle broie dans ses serres. Scandale d'un monde où la beauté, pour subsister, a besoin de dévorer la beauté. Je ne peux pas m'empêcher de rêver l'aile sans le bec et sans le gésier. Aussi beau que soit le mangeur, l'acte de manger est toujours laid...

Ces trois canards, venus je ne sais d'où, et que nous avons trouvés ce matin devant notre porte. Comme c'est beau ! Ces plumes diaprées, ce rudiment de crête écarlate et cet étonnement immobile dans les yeux – les yeux sans regard des oiseaux. Et ça se mange ! C'est beau à contempler sans fin et ça se mange en une fois. Au sang, aux navets ou à l'orange. La gastronomie, dégénérescence raffinée, « pourriture noble » de la goinfrerie – art de manger sans faim et sans fin : le gourmet, homme d'esprit dont tout l'esprit descend dans le palais. De même pour l'érotisme : la femme aussi, ça se mange, en plusieurs fois, c'est vrai, mais ça s'use et s'élimine de la même façon, et, quand le sexe est repu, l'étréscelle sacrée s'éteint dans le regard...

Mais pourquoi la faim, tueuse de beauté? Pourquoi cette vie où manger pour vivre conduit insensiblement à vivre pour manger? Et pourquoi tant d'inutiles carnages pour quelques rares regards posés sur la beauté ? Epreuve de l'éternel par le temps, disait Simone Weil, de l'âpre loi de l'existence terrestre. Mais pourquoi faut-il que cette épreuve (ou ce châtement ?), au lieu d'être vécue comme telle, dans la pleine conscience de sa cruauté et dans l'espérance de son terme : la mort, soit accueillie comme la vraie vie et qu'on ne désire rien d'autre que de la prolonger sans fin pourvu qu'elle soit sans douleur, c'est-à-dire pourvu qu'on puisse manger indéfiniment sans être mangé à son tour ? On comprend Marc Aurèle ou Simone Weil se laissant mourir d'inanition. A quand l'entrée dans le monde où les yeux, pour contempler la beauté, n'auront plus besoin d'être greffés sur des mâchoires et des entrailles ?

Je pense à ce jeune bouc entrevu au printemps dernier dans la lande d'Ussel. Une merveille : un pelage ardent et irisé, des pattes élastiques, la tendre ébauche des cornes sur le front, les yeux fauves où frémit déjà la fierté du mâle à travers l'étonnement craintif du nouveau-né – toutes les promesses de la vigueur émergeant de toutes les grâces de l'enfance. – La bergère m'a dit que, vu son sexe, il était « né pour la mort » et que le boucher viendrait le chercher le lendemain...

Affreuse réduction du beau à l'utile : de ce jeune animal qui gambadait parmi les buis et le thym en fleur, il ne restera demain qu'une poignée de bank-notes crasseux dans les mains d'une vieille femme et un peu de viande insipide sous les dents de quelque famille de « Français moyens ». « Tu aimes le chevreau, toi ? – Pas beaucoup, mais c'est moins cher que l'agneau. – Et puis on n'en mange qu'une ou deux fois par an, etc. » Cruelle stupidité de l'homme ajoutée à la prodigalité indifférente de Dieu ! Si cet animal était unique au monde - ou si les spécimens de son espèce étaient très rares, on se presserait pour l'admirer dans quelque parc zoologique. – Pourquoi donc ce cancer du nombre sur le visage de la beauté ? Pourquoi cette monstrueuse inflation de la grâce et de la splendeur ? Dieu, faux-monnaieur par la multiplication insensée des vrais signes...

J'ai dévoré la vie (êtres, événements, amours, exemples...) ; je n'en ai assimilé qu'une très faible partie. J'ai besoin d'une éternité – et non seulement pour entrer dans une vie nouvelle, mais pour revivre, à la lumière d'un soleil sans couchant, cette vie d'ici-bas dont j'ai à peine effleuré les profondeurs, pour refaire le même chemin si hâtivement et si distraitement parcouru. D'être hors du temps pour intégrer les richesses que le temps m'a offertes, puis reprises, dans son cycle où le geste du moissonneur suit de trop près celui du semeur. – Ce qui n'est pas de l'éternité retrouvée est du temps perdu, ai-je dit jadis. On peut retourner la formule : il manquerait quelque chose à l'éternité si elle n'était pas *aussi* du temps retrouvé.